

Recherches Carmélitaines

V. Azcuy
P. Barthez
M. Baticle
M. Benetti
L. Borriello, o.c.d.
J. Castellano, o.c.d.
Sr Claire-Marie, o.c.d.
J. Clapier o.c.d.
P. de Cointet
C. De Meester, o.c.d.
D. Garnier
F. Girard
J.-M. Grimaud, o.s.b.
J. Hospied
J.-Ph. Houdret, o.c.d.
M. Huot de Longchamp
B.-D. Langlois, o.c.d.
A. Louf, o.c.s.o
Sr Marie du Christ, o.c.d.
Sr Marie-Michelle, o.c.d.
N. Nabert
G. Narcisse, o.p.
A. Nurdin
D. Poirot, o.c.d.
C. Sarrasin
A.-M. Sicari, o.c.d.

*Sous la direction de
J. Clapier, o.c.d.
Préface de M^{gr} R. Minnerath*

ÉLISABETH DE LA TRINITÉ L'AVENTURE MYSTIQUE



Éditions du Carmel

À l'instigation de ses frères et sœurs carmélites, voici une série d'études qui explorent l'expérience mystique d'Élisabeth de la Trinité (1880-1906), et son rayonnement jusqu'à nous, une introduction à sa vie intérieure qui vient à point en cette année du centenaire de sa mort.

L'expérience mystique est une incursion dans la vérité, une contemplation de la beauté et de la profondeur de ce qui est. Pour y accéder il faut la limpidité d'un cœur simple et vrai. Élisabeth est ce joyau rare d'humanité transparente, transformée par la grâce, qui s'ouvre sans résistance à l'irradiation de la vie divine. En elle, plus que chez d'autres, l'Écriture méditée et assimilée devient Parole vivante, cœur à cœur avec le Verbe fait chair, clef de l'Écriture, à laquelle il n'y a d'accès que par la foi au Christ.

M^{gr} Roland MINNERATH

L'intention qui a présidé à la conception de cet ouvrage est d'offrir une vision synthétique susceptible d'attirer les amis d'Élisabeth et, plus largement, tous ceux qui désirent découvrir les grandes lignes de sa spiritualité afin de reconnaître plus précisément son charisme au cœur de l'Église, son profil humain et sa mission prophétique.

Quatre parties présentent *l'aventure mystique* d'Élisabeth de la Trinité. La première explore les principales *sources* qui ont éclairé et alimenté son itinéraire spirituel. La deuxième interroge *l'expérience théologique* d'Élisabeth (son approche du mystère chrétien). La troisième est consacrée au *rayonnement pastoral* de la carmélite de Dijon. Dans une quatrième partie enfin, la *postérité* d'Élisabeth Catez est évoquée à travers les multiples linéaments de sa descendance spirituelle.

Avec la participation de spécialistes d'Élisabeth et de la vie spirituelle, tels Conrad De Meester, Antonio-Maria Sicari, André Louf, Max Huot de Longchamp, Luigi Borriello, Jesus Castellano... Un ouvrage de référence sans équivalent.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elle se meut à l'intérieur des Écritures (au total cette lettre ne contient pas moins de douze citations bibliques !). Or, il est remarquable de noter que d'un point de vue interprétatif, par les liens qu'elle tisse entre les textes, Élisabeth met en œuvre un principe herméneutique déjà théorisé par saint Augustin, à savoir que l'Écriture explique l'Écriture¹⁷. Dans l'acte même de sa lecture croyante, elle a saisi que se dégage de l'Écriture une unité fondamentale : en sa diversité elle demeure l'unique Parole de Dieu. Élisabeth, pour qui tout converge vers la *simplicité*, c'est-à-dire l'unité, ne pouvait qu'y être sensible.

C'est même là, dans ce contact assidu avec la Parole accueillie dans la foi, que s'affine et s'affirme l'originalité de sa vocation de carmélite : « Voulez-vous, le 8 décembre, écrit-elle à l'abbé Chevignard, me consacrer à la puissance de son amour pour que je sois en vérité "*Laudem gloriae*" ; j'ai lu cela dans saint Paul et j'ai compris que c'était ma vocation dès l'exil en attendant le Sanctus éternel » (L 250).

J'ai lu cela... et j'ai compris : cette remarque d'Élisabeth est significative, elle indique que dans son rapport au texte biblique elle accepte de se laisser interpellé, éclairer, voire déplacer. Du coup, la simplicité avec laquelle elle s'ouvre à la force de révélation de la Parole et se place sous son autorité montre la confiance qu'elle lui accorde.

Il est un autre aspect important de cette confiance : *J'ai lu... j'ai compris que c'était ma vocation*. La confrontation au texte biblique la fait grandir sur le chemin de la connaissance de soi. Elle lui fournit les termes qui lui permettent de saisir et d'exprimer l'originalité de sa vocation : « *Laudem gloriae* ». Elle ne craindra pas, par la suite, d'y reconnaître ce nom nouveau qu'évoque l'Apocalypse, et que Dieu lui destine pour l'éternité (CF 44). Seule la fréquentation assidue des Écritures aura pu la conduire jusqu'à cette connaissance intime de sa

vocation, autrement dit d'elle-même.

Qu'Élisabeth habite les Écritures ne fait guère de doute après ce survol de différentes postures qu'elle adopte face au texte biblique. Si elle s'y plonge avec la passion qu'on lui connaît, c'est parce qu'elle perçoit, par delà la lettre du texte, une voix ; ou, plus exactement plusieurs voix, mais qui n'en font qu'une puisqu'elles font écho à cette Voix unique recherchée avec l'ardeur de qui a déjà été trouvé.

Parmi ces voix témoins, celles de saint Jean et de saint Paul méritent une attention particulière.

II. VIVRE EN CHRIST AVEC SAINT PAUL

Est-il nécessaire d'insister ici sur la prédilection d'Élisabeth de la Trinité pour les Lettres de Paul¹⁸ ? On peut signaler, d'une part, que loin de cacher son attrait pour l'Apôtre elle aime indiquer sa source préférée et se mettre à son école¹⁹ : « C'est encore saint Paul qui m'instruit [...] voici encore saint Paul qui vient à mon aide et qui va lui-même me tracer un règlement de vie. “Marchez en Jésus-Christ, me dit-il, enracinée en Lui [...]” » (DR 32).

D'autre part, le relevé statistique des citations empruntées à ses Épîtres est éloquent : près de la moitié des références faites au Nouveau Testament en viennent. La répartition des citations à l'intérieur de ce corpus n'est pas toutefois homogène. La Lettre aux Colossiens est presque aussi souvent mentionnée que la Lettre aux Romains, pourtant quatre fois plus longue, et la Lettre aux Ephésiens fait décidément le miel de la jeune Carmélite (173 citations contre 62 pour Romains) !

Il convient déjà de noter une certaine préférence d'Élisabeth pour ces deux lettres (Col et surtout Ep), plus tardives et d'allure plus posée et synthétique que les *homologoumena* qui sont souvent des écrits de circonstance et donc plus virulents

dans l'argumentation. Cela dit, hormis 1 Th et 2 Th complètement ignorées, aucune Lettre n'est négligée²⁰.

Mais pourquoi saint Paul ? Pourquoi cet attrait si net et si souvent avoué au fil de la plume pour l'Apôtre des nations ? La question mérite d'être éclaircie avant que d'aborder les grands thèmes pauliniens qui ont nourri et vivifié la spiritualité d'Élisabeth. La réponse tient peut-être dans cette lettre que la jeune carmélite écrit à ses tantes de Carlipa quelques années après son entrée au Carmel : « Pauvre maman... J'ai bien fait saigner son cœur en entrant au Carmel. Oh ! si ce n'était pour Lui ! ... mais, voyez-vous, à son appel l'âme ne peut résister, Il captive, Il enchaîne, on ne s'appartient plus » (L 171). Cette confiance a des accents pauliniens jusque dans son vocabulaire !²¹ L'Apôtre n'écrit-il pas aux chrétiens de Philippiques : « À cause de lui j'ai accepté de tout perdre, ... ayant été saisi moi-même par le Christ Jésus » (Ph 3, 8.12) ? La proximité de ces deux récits et des expériences qu'ils traduisent saute aux yeux : 1) accepter de perdre ce qu'on a de plus cher à cause du Christ ; 2) se laisser saisir, captiver par Lui.

On peut même se demander si l'expérience christique d'Élisabeth ne rejoint pas celle de Paul par son caractère fondateur : rencontre du Crucifié-Ressuscité sur le chemin de Damas pour l'un, rencontre du « Bien-Aimé de l'Eucharistie » au jour *le plus beau de sa vie*²² pour l'autre. Ces deux événements, à la fois fondateurs et irréversibles, induisent une même emprise du Ressuscité. Là se trouve peut-être aussi la raison pour laquelle Élisabeth comme Paul sera moins attirée par les épisodes de la vie du Jésus de l'histoire que par la contemplation du Christ en son mystère de salut²³.

Enfin, autre trait commun qui se dégage des deux fragments de textes mis en parallèle : le caractère passionné de l'Apôtre ne pouvait que séduire la jeune carmélite, elle-même éprise

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

divin, sont autant de louanges, d'adorations et d'hommages envers sa Sainteté infinie » (NI 16).

Élisabeth, on le mesure à la lecture de ce texte, fonde sa vocation de « Louange de gloire » sur l'amour du Dieu Trinité. Emmerveillée de se savoir choisie et aimée de toute éternité, elle ne peut répondre à cet amour insondable que par la louange, et encore, cette louange est-elle un effet de la *touche mystérieuse de l'Esprit saint* en elle. Elle s'inscrit en cela dans la tradition de la prière psalmique qui voit dans la louange et l'action de grâce la seule réponse humaine possible au don de Dieu. Il n'est pas anodin qu'elle en ait recueilli l'expression justement dans une prière de bénédiction, celle que l'Apôtre adresse au « Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ » (Ep 1, 3-14), ni que cette eulogie, reconnaissance et louange des bienfaits et des desseins divins, présente la caractéristique d'être fortement christologique (c'est en Christ que tout est donné : Ep 1, 3.4.5.6.7.10.11.13). Élisabeth, dont la foi est centrée sur la personne du Christ, ne pouvait y être insensible. Elle précise d'ailleurs, dans une lettre au Chanoine Angles : « pour être louange de gloire, il faut être morte à tout ce qui n'est pas Lui, afin de ne vibrer que sous sa touche » (L 256)³⁷.

D. L'INHABITATION EN SOI DU DIEU TRINITÉ

On a pu dire qu'Élisabeth était la sainte de l'intériorité³⁸. Au cœur de sa vie spirituelle, il y a l'expérience de la présence de Dieu en elle et d'elle en Lui. Dès avant son entrée au Carmel elle s'en ouvre à une amie : « Dieu en moi, moi en Lui, que ce soit notre devise » (L 47). En cela elle est bien fille de Thérèse d'Avila dont, dès 1899, elle a lu *Le chemin de la Perfection*, où la réformatrice du Carmel traite de l'oraison. Élisabeth commente : « L'oraison, – comme j'aime la façon dont sainte Thérèse traite ce sujet, ... où Il unit notre âme si intimement à

Lui que ce n'est plus nous qui vivons mais Dieu qui vit en nous » (Ga 2, 20a)³⁹. Un an et demi plus tard, toujours dans l'attente d'entrer au Carmel elle écrit à une amie : « Quand le cœur est pris, qui pourrait venir le distraire ? Le bruit n'arrive qu'à la surface, mais tout au fond, n'est-ce pas, chère Marguerite, il n'y a que Lui ! Oh faisons bien le vide, détachons-nous de tout, qu'il n'y ait plus que Lui, Lui seul... que nous ne vivions plus mais qu'Il vive en nous⁴⁰ » (Ga 2, 20a).

Cette expérience spirituelle, on le constate, Élisabeth la fonde sur un verset de la lettre au Galates (Ga 2, 20a), verset qui lui indique la finalité de cette quête d'intériorité : la vie du Christ en soi, autrement dit la communion avec Celui qui est l'Amour. Devenue carmélite, elle continuera⁴¹ de creuser et d'avancer dans la brèche qu'ouvre cette parole de l'Apôtre. Elle va alors découvrir que cet amour la conduit sur un chemin de pleine conformité avec le Christ. Élisabeth s'inscrit ainsi dans la droite ligne du sens paulinien du baptême. Elle y est d'autant plus sensible que l'épreuve de la maladie se saisit d'elle et qu'elle peut trouver dans les paroles de l'Apôtre une lumière et un sens à donner à ce qu'elle traverse en même temps qu'une espérance. Au chanoine Angles elle confie en juillet 1906 : « Oh, consacrez-moi si bien que je ne sois plus moi mais Lui, et que le Père en me regardant puisse le reconnaître ; que je sois conforme à sa mort » (L 294).

Quelques semaines plus tard, dans un passage de la *Dernière Retraite*, elle relie cette vie du Christ en soi à l'inhabitation trinitaire : « C'est par le sang de sa Croix qu'Il pacifiera tout en mon petit ciel, pour qu'il soit vraiment **le repos des Trois**. Il me remplira de Lui, Il m'ensevelira en Lui, Il me fera revivre avec Lui, de sa vie... Et si je tombe à tout instant, dans la foi toute confiante je me ferai relever par Lui, et je sais qu'Il me pardonnera, qu'Il effacera tout avec un soin jaloux, plus que cela

qu'il me dépouillera, qu'Il me délivrera de toutes mes misères, de tout ce qui fait obstacle à l'action divine... Alors je serai toute passée en Lui, je pourrai dire : "Je ne vis plus. Mon Maître vit en moi" ! » (Ga 2, 20) ; (DR 31).

Cet extrait de la Dernière Retraite est remarquable à plus d'un titre :

1) On retrouve là comme souvent chez Paul, une insistance sur la relation *Je/Lui* qui souligne la dépendance directe d'Élisabeth vis-à-vis du Christ. *Lui* est sujet de tous les verbes d'action : c'est Lui qui pacifie, remplit, ensevelit, fait revivre, relève, pardonne, efface, dépouille, délivre.

2) Du coup, l'inhabitation en elle des Trois est l'œuvre du Christ qui délivre de tous les obstacles s'opposant à cet envahissement trinitaire. Cette inhabitation est aussi un fruit de la foi car la seule participation active attendue d'Élisabeth est *sa foi toute confiante*. Elle est bien, en cela, disciple de Paul qui ne cesse de proclamer le salut par la foi.

3) L'inhabitation de Dieu en elle s'accompagne du mouvement réciproque d'elle en Lui. Cette double présence, exprimée dans l'Évangile de Jean par le thème de *la demeure*, Élisabeth l'aborde ici par l'emploi de deux expressions complémentaires : « être remplie de Lui » et « être ensevelie en Lui ». La première de ces deux expressions trouve un appui dans Ga 2, 20 que justement elle cite : « Mon Maître vit en moi ! ». La seconde, Élisabeth la voit présente chez saint Paul au travers du thème de la Maison : « "Vous n'êtes plus des hôtes ou des étrangers, mais vous êtes de la cité des saints et de la Maison de Dieu" (Ep 2, 19) ». La Trinité, voilà notre demeure, notre chez nous, la maison paternelle d'où nous ne devons jamais sortir » (CF 2). Élisabeth sollicite le texte paulinien dans le sens de l'intériorité. Ce n'est certes pas là trahir la pensée de l'Apôtre qui trois versets plus loin affirme à ses destinataires qu'ils sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de l'Ordinaire de la Messe, des Vêpres et des Complies, Tours, 1864.

5. Il s'agit de Marie-Louise Maurel à qui elle dit en la remerciant au sujet de ce *Manuel* : « *Il me servira toute ma vie* » (L 64).

6. Denis MARION, « *Élisabeth de la Trinité et saint Paul* », *op cit*, p. 48.

7. Anne-Marie PELLETIER, *D'âge en âge les Écritures. La Bible et l'Herméneutique contemporaine*, Bruxelles, 2004, p. 34.

8. Mgr D'HULST, « *La question biblique* », dans *Le Correspondant* 134 (1893), p. 243.

9. Christophe THEOBALD, « *L'exégèse catholique au moment de la crise moderniste* », dans Claude SAVART et Jean-Noël ALETTI, *Le monde contemporain et la Bible*, Paris, 1985, p. 438.

10. La *crise moderniste* n'atteindra son paroxysme qu'en 1908 avec la publication de l'encyclique *Pascendi Dominici gregis*, du Pape Pie X.

11. Par exemple : L 262, L 264.

12. Sr Marie-Michelle de la Croix, *Élisabeth de la Trinité*, Conférence dactylographiée, Carmel de Flavignerot, 2000, p. 7.

13. Ga 2, 19 en DR 13 ; Col 2, 6-7 en DR 32 ; en DR 32, elle transforme le « *nous* » de Rm 8, 35 en « *me* ».

14. On attribuait alors assez communément, mais à tort, l'Épître aux Hébreux à saint Paul.

15. Albert DECOURTRAY, « *Présence d'Élisabeth de la Trinité* », dans Sr *Élisabeth de la Trinité. Une soif d'infini*, Revue "Carmel" 22-23 (1980), p. 27.

16. Ep 1, 4.5.6 ; Rm 8, 17 ; Col 1, 12 ; Ep 2, 19 ; Ph 3, 20.

17. Saint AUGUSTIN, *De doctrina christiana*, II, 8.14.

18. Par *Lettres de Paul*, on entend l'ensemble des Épîtres attribuées à l'Apôtre à l'exclusion de la Lettre aux Hébreux que le style et la pensée distinguent nettement du corpus paulinien. On ne tiendra pas davantage compte des Épîtres pastorales (1 Tm ; 2 Tm ; Tt), lettres pseudépigraphiques qu'Élisabeth ne cite pratiquement jamais.

19. Denis MARION note que sur les 42 lettres qu'Élisabeth écrit entre novembre 1904 et mars 1906, saint Paul se trouve explicitement cité 30 fois ; et les expressions de sa vénération pour l'Apôtre sont innombrables. Cf. D. MARION, « *Élisabeth de la Trinité et saint Paul* », *op cit*, p. 60.

20. Qu'on en juge par le relevé suivant établi à partir de la table des références bibliques de l'Annexe II du volume des *Œuvres Complètes* : Rm : 62 fois ; 1 Co : 46 fois ; 2 Co : 34 fois ; Ga : 38 fois ; Ep : 172 fois ; Ph : 32 fois ; Col : 56 fois ; Phm : 1 fois ; Pastorales : 5 fois.

21. L'expression « *il enchaîne* » est probablement influencée par Ep 4, 1 :

« Je vous exhorte donc, moi le **prisonnier** dans le Seigneur... ».

22. Il s'agit du jour de sa première communion ; cf. P 47.

23. Sr Marie-Michelle, « *Élisabeth de la Trinité* », dans « *Marchons ensemble, Seigneur !* » *Femmes à la suite du Christ au Carmel*, éd. du Carmel, Toulouse, 2004, p. 121.

24. Patrick-Marie FEVOTTE, *Aimer la Bible avec Élisabeth de la Trinité*, Paris, éd. du Cerf, 1991, p. 45.

25. On a là une nouvelle attestation de cette *simplicité* d'Élisabeth.

26. Le poème P 89, antérieur d'une année à la lettre L 239 contient déjà l'essentiel exprimé ici de manière plus explicite.

27. Il est évident que pour l'Apôtre, la foi au Christ implique un comportement éthique conséquent, les chapitres 5 et 6 de Galates sont là pour le rappeler. En Ga 5, 13-14 il reconnaît même implicitement l'importance de la Loi sur ce plan en affirmant : « ... par la charité mettez-vous au service les uns des autres. Car une seule formule contient toute la Loi en sa plénitude : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

28. On pourrait aussi citer le poème P 89.

29. J.-N. ALETTI, *Saint Paul, Épître aux Colossiens*, Paris, éd. Gabalda, 1993, p. 219.

30. Texte qu'Élisabeth transcrit.

31. Une citation sur sept empruntées à Paul en vient.

32. Cette forme passive est celle que l'on rencontre le plus souvent dans les Évangiles mais aussi en Rm 4, 25 et Rm 8, 32.

33. Chantal REYNIER, *L'Évangile du Ressuscité*, Paris, éd. du Cerf, 1995, p. 109.

34. Albert VANHOYE, « *Personnalité de Paul et exégèse paulinienne* », dans *L'Apôtre Paul*.

Personnalité, style et conception du ministère, BETL 73, Leuven, 1986, p. 15.

35. On le sait, le texte grec se traduit « à cause du grand amour ». C'est la traduction de la Vulgate « *propter nimiam caritatem* » qui force légèrement le texte dans un sens qui ne pouvait que réjouir Élisabeth !

36. Hans Urs Von BALTHASAR remarque justement que la langue d'Élisabeth est véritablement saturée d'images et de concepts de l'infini. Cf. H. U. Von BALTHASAR, *Élisabeth de la Trinité et sa mission spirituelle*, Paris, Le Seuil, 1960, p. 91.

37. Cf. aussi DR 1 : « Quand je serai toute identifiée avec cet Exemplaire divin (le Christ), toute passée en Lui, et Lui en moi, alors je remplirai ma vocation éternelle : celle pour laquelle Dieu m'a "élue en Lui" "*in principio*",

celle que je poursuivrai “*in aeternum*”, alors que plongée au sein de ma Trinité je serai l’incessante louange de sa gloire, *Laudem gloriae ejus* ».

38. Jean REMY, *Regards d’amour. Élisabeth de la Trinité et Jean de la Croix*, Paris, éd. du Cerf, 1993, p. 162 ; M.M. PHILIPON voit en elle « *la sainte de l’habitation divine et de la Présence de Dieu* » ; cf. M.M. PHILIPON, *En présence de Dieu. Élisabeth de la Trinité*, Bruges, DDB, 1966, p. 19.

39. J 14 (20 février 1899).

40. L 49 : Lettre à Marguerite Gollot d’avril-juin 1901.

41. Élisabeth cite au moins 13 fois ce verset 2, 20a.

42. 1 Co 3, 16-17 ; 1 Co 6, 19.

43. Prière composée le 21 novembre 1904 ; NI 15.

44. Élisabeth emploie elle-même cette expression à la suite d’une citation de Ga 2, 20 : « Pour arriver à cette transformation, sans doute il faut s’immoler » dit-elle (L 179).

45. « Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés par Dieu » (Jn 6, 45).

46. Ce qui est ici esquissé à grands traits mériterait une étude approfondie. On perçoit cependant bien les influences, contrastées et complémentaires, de Paul et de Jean.

47. En ouverture du poème P 88, qui est une méditation sur le mystère de l’incarnation composée pour le 25 décembre 1903, elle a recopié les premiers mots du Prologue : « *In principio erat Verbum* » (Jn 1, 1).

48. Jn 1, 18. Verset clé car en conclusion de l’ouverture poétique de l’Évangile, non seulement il introduit la mise en récit des chapitres 1 à 20 mais il en donne la clé d’interprétation : Jésus est le révélateur du Père. Cf. Jean ZUMSTEIN, *Miettes Exégétiques*, Genève, Labor et Fides, 1992, p. 301.

49. Ce verset, Jn 4, 10, Élisabeth le cite 10 fois et se plait à identifier le don de Dieu avec la personne de Jésus.

50. Cf. Jean ZUMSTEIN, *Miettes Exégétiques*, *op cit*, p. 238.

51. « Ce n’est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c’est lui qui nous a aimés et qui nous a envoyé son Fils » (1 Jn 4, 10).

52. Cf. Jn 6, 67-69 ; 9, 35-38.

53. Ce verset, tiré du discours après la cène (Jn 15, 9), Élisabeth y fait référence à 10 reprises.

54. Il est alors le plus souvent conjugué dans un temps du *présent*. Cf. Pascal-Marie JERUMANIS, *Réaliser la communion avec Dieu. Croire, vivre et demeurer dans l’évangile selon Jean*, Paris, Gabalda, 1996, p. 426.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La Pierre brillante, le traité de Ruusbroec sans doute le plus célèbre après les *Noces*, et aussi le plus abordable. Le mystique flamand y explique comment, malgré les apparences, le renoncement aux désirs personnels est la condition indispensable pour acquérir une pleine liberté en Dieu. « Il faut enclorre notre volonté dans la sienne », écrivit-il sous la plume de Ernest Hello. Il vaut la peine de transcrire en entier ce passage où Élisabeth, malgré quelques changements sans importance, copie fidèlement le texte de sa source :

« Tant que notre volonté a des caprices étrangers à l'union divine, des fantaisies de oui et de non, nous restons à l'état d'enfance, nous ne marchons pas à pas de géant dans l'amour ; car le feu n'a pas encore brûlé tout l'alliage ; l'or n'est pas pur ; nous sommes encore les chercheurs de nous-mêmes ; Dieu n'a pas consumé toute notre hostilité à Lui. Mais quand le bouillonnement de la chaudière a consumé tout amour vicieux, toute douleur vicieuse, toute crainte vicieuse, alors l'amour est parfait et l'anneau d'or de notre alliance est plus large que le ciel et la terre.²² Voilà le cellier secret où l'amour place ses élus²². »

C'est ici qu'Élisabeth arrête sa citation, précisément au moment où Ruusbroec reprend sa présentation habituelle de l'équilibre nécessaire entre les vertus extérieures et le recueillement intérieur : « Voilà la vie extérieure, écrivit-il, et la vie intérieure ; voilà toute pratique, toute vérité, toute justice, (...) voilà la conservation de toute vertu. Toute chose est à sa place ; l'activité fait partout l'ordre²³. » Mais ce n'est pas ce qui retient l'attention d'Élisabeth. Elle ne reprend la copie de Ruusbroec que pour les deux dernières phrases, qui la ramènent au recueillement intérieur : « Cet amour nous entraîne dans les détours et les sentiers que lui seul connaît ; et il nous entraîne sans retour, nous ne revenons plus sur nos pas²⁴. »

Au quatrième jour de la retraite, commentant le « Notre Dieu est un feu consumant » de Hb 12, 29, Élisabeth reprend un texte des *Noces*, mais en modifiant – involontairement ? –

« embrassement » en « embrasement », plus conforme d'ailleurs à l'image du feu : « Les délices de l'embrasement²⁵ divin sont renouvelées au fond de nous par une activité qui ne se relâche jamais, c'est l'embrasement de l'amour dans une complaisance mutuelle et éternelle. C'est un renouvellement qui se fait à toute heure dans le nœud de l'amour²⁶. »

Plus loin elle cite encore, en modifiant légèrement sa source : « Certaines âmes²⁷ ont choisi cet asile pour s'y reposer éternellement, et voilà le silence où elles se sont en quelque façon perdues. Délivrées de leur prison, elles naviguent dans l'Océan de la Divinité sans qu'aucune créature leur soit obstacle ou gêne²⁸. »

Nous lisons ensuite un commentaire personnel, fort suggestif, d'Élisabeth, commentaire qui introduit à nouveau un centon de citations : « Pour ces âmes, la mort mystique dont saint Paul nous parlait hier devient si simple, si suave ! Elles pensent beaucoup moins au travail de destruction et de dépouillement qui leur reste à faire qu'à se plonger dans le Foyer d'amour qui brûle en elles, et qui n'est autre que l'Esprit Saint, ce même Amour qui dans la Trinité est le lien du Père et de son Verbe. »

Après ce commentaire, qui est de sa main, Élisabeth copie à nouveau, bien que plus librement, le mystique brabançon : « Elles “entrent en Lui par la foi vive, simples, paisibles”, elles sont “emportées par Lui” au-dessus des choses, des goûts sensibles, “dans la ténèbre sacrée” et “transformées en l'image” divine. » (CF 14)

Élisabeth a allégé le passage de Ruusbroec de quelques termes qui auraient paru obscurs et qu'elle n'éprouve pas le besoin d'expliquer ; ainsi les expressions si typiques comme : « au-dessus des domaines de la nature », « la nudité béante de l'esprit », « l'incompréhensible clarté, embrassante et pénétrante »²⁹.

En copiant une nouvelle fois des extraits du mystique flamand, elle va même y commettre un contresens, mais qui reflète à merveille son intention première. Dans la traduction d'Ernest Hello, Ruusbroec avait écrit : « Dans la simplicité de l'abîme, nous menons avec l'Esprit divin une vie *commune* ». Sous la plume de Ruusbroec, l'expression « *vie commune* » – *ghemeyne leven*, que nous traduisons habituellement par « vie de communion et de partage » – signifie encore une fois l'équilibre nécessaire entre vie active et vie contemplative, qui ne peuvent jamais aller l'une sans l'autre. Élisabeth y a lu une allusion à la « vie commune » qu'elle entend mener avec les trois Personnes de la Trinité, au plus intime de son cœur. Elle écrit donc :

« (Ces âmes y) vivent, selon l'expression de saint Jean en “société” (1 Jn 1, 3) avec les Trois adorables Personnes, leur vie est “commune”, et c'est “là la vie contemplative” ; cette contemplation “conduit à la possession”. “Or cette possession simple est la vie éternelle goûtée dans le lieu sans fond. C'est là qu'au-dessus de la raison nous attend la tranquillité profonde de la divine immutabilité”³⁰. »

VII. L'AVÈNEMENT DU CHRIST ÉPOUX

Au cinquième jour de sa retraite, elle transcrit et commente la description par Ruusbroec, dans les *Noces spirituelles*, de l'arrivée de l'Époux dans le sanctuaire de l'âme. Rappelons d'abord le commentaire qui lui sert d'introduction et qu'elle ouvre par un passage de l'Apocalypse qu'elle affectionne particulièrement :

« “Voilà que je suis debout à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi” (Ap 3, 20). Heureuses les oreilles de l'âme assez éveillée, assez recueillie pour entendre cette voix du Verbe de Dieu, heureux aussi les yeux de cette âme qui sous la lumière de la foi vive et profonde peut assister à “l'arrivée” du Maître en son sanctuaire intime. Mais quelle est donc cette arrivée ? » (CF 17).

Pour répondre à cette question, Élisabeth a de nouveau

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entre ses mains... Quoi qu'il en soit, l'autorité ne semble pas avoir été trop contraignante Rue Prieur de la Côte d'Or, car ces gros volumes auraient été difficiles à cacher...

Arrive enfin ce fameux dimanche 26 mars 1899 où « cette pauvre mère (...) versa beaucoup de larmes et me dit qu'elle ne m'empêcherait pas de partir à vingt et un ans, que je n'en avais que pour deux ans ». Même s'il y aura encore beaucoup de larmes déchirantes, des moments de résistance, et même une *proposition de mariage* présentée le *Vendredi Saint*, ce premier « oui » ouvre toutes les portes. Pour Sabeth, c'est une nouvelle étape qui commence. Une Pâque de Résurrection. Elle peut librement fréquenter le Carmel, et ses lectures s'intensifient. C'est alors qu'elle découvre une nouvelle *Thérèse*, celle de *l'Enfant-Jésus*, qui deviendra pour elle une véritable sœur et dont elle copie aussitôt l'Acte d'Offrande. D'autres auront à en parler⁵.

Il semble que la libération intérieure provoquée par la perspective d'une entrée au Carmel, lointaine encore mais désormais possible, ait provoqué aussi un apaisement au niveau de la graphie. Les textes de la seconde moitié de 1899 présentent une écriture beaucoup plus simple et lisible, toujours passionnée, mais moins tourmentée. Cependant, tous les écrits ne bénéficient pas vraiment de cette amélioration, car elle copie souvent en vitesse, au crayon, dans le dessein, semble-t-il, de recopier plus tard à l'encre ce qu'elle désire conserver, voire emporter en vacances ou peut-être au Carmel...

Elle se nourrit alors d'une Biographie de sainte Thérèse, parue dans la mouvance du 3^e Centenaire de la mort de la *Madre*, en 1882⁶. Elle y trouve ce poème qu'elle copie en toute hâte, sur un cahier d'écolier :

« Âme, il faut te chercher en moi
Et me chercher de même en toi. »

Quel écho ont dû trouver en son âme les deux dernières strophes :

« L'amour a fait, âme bien chère,
Mon lieu de repos de ton cœur,
La demeure que je préfère,
Et la maison de mon bonheur.
Aussi je frappe, aussi j'appelle,
Si je parviens à découvrir
Dans ta pensée, âme immortelle,
Une porte à me faire ouvrir.
Hors de toi, bien est inutile
De me chercher, je te l'ai dit.
Me trouver n'est pas difficile :
Appelle-moi, cela suffit.
Et sans tarder, âme chérie,
Tu me verras venir à toi.
Ainsi, plus jamais ne l'oublie !
Dans ton cœur toujours cherche-moi. »

Puis cet « *Acte d'amour de Ste Thérèse* » : « Si je vous aime, vous le savez, Seigneur, ce n'est point pour le ciel que vous m'avez promis ; si je crains de vous offenser, ce n'est point pour l'enfer dont je serais menacée : ce qui m'attire vers vous, Seigneur, c'est vous, c'est vous seul, c'est de vous voir, ô mon Seigneur Jésus, cloué sur la croix, le corps meurtri, dans les angoisses de la mort (...). »

Celle qui dès ses 14 ans avait osé écrire : « Jésus, de toi mon âme est jalouse ! » pouvait épouser les sentiments de sa Mère du Carmel : « Seigneur, que d'autres vous servent mieux que moi et que vous leur réserviez au ciel plus de bonheur, ah je le veux bien ; mais qu'il y en ait qui vous aiment davantage, je ne sais si je pourrais le souffrir. »

Deux textes d'une authenticité douteuse⁷, mais qui ne trahissent pas la Sainte d'Avila et que sa fille de Dijon pointe avec bonheur... avec quelques autres, glanés parmi les 848

pages de ces deux gros volumes qu'elle a dû lire d'un bout à l'autre, car ses notes touchent aussi bien le début du tome I⁸ que les appendices du tome II⁹.

Dans le même temps elle poursuit sa lecture des *Œuvres* de sainte

Thérèse dans l'édition de Bouix, car dans le même cahier d'écolier nous trouvons ensuite les « *Avis* » de sainte Thérèse, inauthentiques aux yeux des thérésianistes contemporains, mais dont la plupart, en consonance avec ses grandes *Œuvres*, reflètent bien les « conseils pratiques » que la Sainte pouvait donner à ses filles. Ils figurent après le *Chemin* dans la traduction qu'Élisabeth a sous les yeux.

Puis à la suite des *Avis*, elle tire un trait et écrit de chaque côté :

Livre des Fondations. Un indice assez mince. Voulait-elle en insérer des passages ? En tous cas, elle en connaît l'existence : il s'agit du tome II de l'édition de Bouix.

Quant au livre du *Château Intérieur*, Bouix le place à la suite des *Avis*, dans le tome III. Si elle n'en copie aucun extrait, il est néanmoins certain qu'Élisabeth l'a eu en mains et qu'elle a dû au moins le parcourir. On en trouvera des échos dans ses écrits du Carmel.

Elle a aussi connu quelques passages des *Pensées sur l'amour de Dieu*, qui ne sont pas données dans l'édition de Bouix, car son cahier en garde un fragment savoureux : « Si la fille d'un petit laboureur devenait l'épouse du roi et qu'elle en eût des enfants, ces enfants ne seraient-ils pas de sang royal ? Donc si N[otre]-S[eigneur] daigne s'unir à une âme de telle sorte qu'il n'y ait plus division entre lui et elle, quels effets, quelles œuvres héroïques ne verra-t-on pas naître d'une telle union, à moins que l'âme par sa faute n'y mette obstacle. (S^{te} Thérèse)¹⁰ ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mots nouveaux pour épancher l'ardeur qui la consume.

– Il ne fait aucun doute que l'appellation de « Maître » si souvent employée par Élisabeth pour nommer Jésus, est également redevable à l'influence du *Chemin*, car si on la trouve quatre fois dans les *Poésies* antérieures au *Journal*, on la relèvera plus de deux cents fois par la suite. Il est d'ailleurs assez piquant de constater que le traducteur de Thérèse porte sa part de responsabilité : alors que le mot *Maître* se trouve vingt-six fois dans l'original espagnol, le Père Bouix le fait figurer plus de cent trente fois dans sa traduction, agrémenté de nombreux adjectifs³⁵ ! Quoiqu'il en soit, pour la *Madre* comme pour sa fille, il renvoie à l'attitude de Marie (-*Madeleine*) aux pieds de Jésus, admirable figure de disciple, tout à l'écoute, répandant le parfum de son amour dans un attachement absolu et fidèle jusqu'au-delà de la mort. Élisabeth y fait passer son admiration et son adoration, son désir de dépendance et de fidélité, son écoute de disciple attentive, son cœur d'amante passionnée.

a. *La mortification intérieure*

Réaliste et courageuse, la jeune fille accueille avec le même enthousiasme les conseils du *Chemin* sur la mortification et ceux qui touchent l'oraison. Avec cette différence : la passivité contemplative se change ici en détermination combative :

« Mère Thérèse dit de si bonnes choses sur l'oraison et sur la mortification intérieure, cette mortification à laquelle je veux absolument arriver avec l'aide de Dieu. Puisque je ne puis m'imposer de grandes souffrances pour le moment, ah, du moins à chaque instant du jour je puis immoler ma volonté ! », et quatre jours plus tard : « ... arriver à la mortification intérieure et au complet détachement de soi-même. O Jésus, ma Vie, mon Amour, mon Époux, aidez-moi, il faut absolument que j'arrive à cela, à faire toujours en toutes choses le contraire de ma volonté. Bon Maître Jésus, suprême Amour, je vous

immole cette volonté, qu'elle ne fasse qu'un avec la vôtre. » Il a dû lui en coûter, car elle ne se leurre pas : « Il me semble, lorsque je reçois une observation injuste, que je sens bouillir mon sang dans mes veines, tout mon être se révolte ! ... Mais Jésus était avec moi, j'entendais sa voix au fond de mon cœur, et alors j'étais prête à tout supporter pour l'amour de Lui ! ... » (J 1).

« Je veux absolument » ... « je vous immole cette volonté ». Élisabeth est là tout entière, plus farouche peut-être que sa Mère spirituelle dans sa hâte de TOUT livrer. Elle veut, mais elle sait aussi que Dieu seul peut *arriver à cela*, et elle ose demander : « Brise, brûle, arrache tout ce qui te déplaît en moi³⁶. »

b. L'amitié

Le cœur aimant d'Élisabeth ne peut que se reconnaître dans les fortes paroles de Thérèse exaltant une amitié où n'entre aucune recherche de soi-même. Nous avons donné plus haut un extrait du long passage qu'elle recopie sur ce sujet. Et loyalement elle s'interroge :

« O mon Jésus, oui, je le sens, j'ai trop aimé les créatures, je me suis trop donnée à elles, et j'ai trop désiré leur amour. Ou plutôt je n'ai pas su aimer, aimer divinement ! Mais maintenant, je le sens, je ne tiens qu'à vous, et surtout, Bien-Aimé de mon cœur je ne veux être aimée que de vous » (J 15).

L'occasion de vivre cet amour gratuit lui sera donnée dans peu de jours : lorsque sa Mère lui fait part d'une proposition de mariage le Vendredi saint : « Ah, mon cœur n'est point libre, je l'ai donné au Roi des rois, je n'en puis plus disposer » (J 124), mais surtout lorsqu'elle devra quitter sa mère et sa sœur pour le Carmel. Alors elle ne pensera pas à son propre sacrifice, mais à la peine qu'elles éprouvent :

« Console cette mère adorée
Dont l'âme se sentira brisée ;
Jésus, suprême Consolateur,
Dépose alors un baume en son cœur » (P 72).

III. ÉLISABETH, FILLE DE THÉRÈSE

Entrer au Carmel ! C'est le rêve qui l'habite depuis ses quatorze ans. Mais bien plus qu'un rêve, c'est un appel, un appel pressant que Jésus lui fait entendre. Lorsque le mot « Carmel » *est prononcé dans son cœur* peu après qu'elle se soit donnée à Jésus par le vœu de virginité, elle ne pense pas à la montagne de Palestine, ni au prophète Élie, elle pense aux monastères fondés par la Mère Thérèse, et tout simplement à celui qu'elle a sous les yeux dès qu'elle ouvre la porte-fenêtre de son balcon... Tout ce qu'a écrit la Sainte et qu'elle commence à découvrir s'inscrit là d'une manière visible, concrète, presque tangible, et elle sent intérieurement que Jésus la veut là pour toujours.

A. UN APPEL IRRÉSISTIBLE

Devenir fille de Thérèse est bien autre chose qu'être sa disciple, même fervente. Répondre à une vocation et engager sa vie au monastère est bien autre chose que de vivre de la « spiritualité » du Carmel. Il est vrai qu'Élisabeth écrira à de nombreux laïcs, qu'elle leur partagera ses découvertes, qu'elle ne s'attribuera aucune supériorité spirituelle en raison de sa vie de moniale cloîtrée, et pourtant il est tout aussi vrai qu'elle-même a besoin de *tout quitter pour tout donner* ... à la manière de Thérèse.

Dès qu'elle s'essaie à écrire quelques vers, à l'âge de quatorze ans, c'est pour exprimer à Marie son désir le plus cher :

« Avec ton Fils, Mère tant aimée,
Je veux mener une vie cachée.
Je veux être au Carmel,
C'est mon vœu éternel ! »³⁷

Ce qu'elle perçoit du Carmel c'est d'abord une vie *cachée*, mais cachée *avec* Jésus. Elle ne boudera pas les relations

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1899, elle avait rencontré sa géniale petite sœur de Lisieux et elle la retrouve au noviciat de Dijon dont Mère Germaine l'a instituée patronne. En 1902 une amie lui offre le *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix, où elle puise une nourriture spirituelle qui la comble. Plus tard, elle s'émerveillera de Ruusbroec et d'Angèle de Foligno. La place de la *Madre* est autre. Il ne s'agit pas tellement de lectures⁵⁹ qu'elle citerait, mais d'une Mère qui demeure dans la maison, qui accompagne toute la vie, dont les fêtes sont source de joie et de renouvellement pour la famille entière, dont les mots ou les exemples habitent la mémoire, indiquent la direction et invitent à presser le pas. Derrière nombre d'expressions, on entend la voix de Thérèse : « Que rien ne puisse troubler ma paix... » : « *Nada te turbe !* »

« O mon Immuable... » : « *Dios no se muda !* »

« Captive » et « enchaînée », « cristal » et « fontaine de vie » gardent aussi leur accent thérésien⁶⁰. Et tant de lettres font allusion à cette présence de « notre Sainte Mère » :

« ... le mois du rosaire (...) C'est un mois que j'aime entre tous, car c'est aussi celui de notre sainte Mère Thérèse. Nous lui faisons une grande neuvaine et je te promets de bien la prier pour toi... »

« Jeudi 27 nous fêtons l'anniversaire du jour où un séraphin transperça le cœur de notre sainte Mère Thérèse ; demandons-lui aussi une blessure d'amour ! ... »

Puisque nous aspirons à être les victimes de sa Charité comme notre sainte Mère Thérèse, il faut que nous nous laissions enraciner en la Charité du Christ, comme dit saint Paul dans la belle épître d'aujourd'hui.(...) Bientôt, avant un mois, nous allons avoir la grande fête de notre sainte Mère Thérèse, je vous invite à vous unir à votre grande sœur du Carmel ; elle s'y prépare par une sorte de retraite ; son Cénacle, c'est l'"Amour".

« Devine où j'irai te fêter ? Au Ciel, tout simplement, et je te donne rendez-vous, car, vois-tu, ce Ciel, il est tout près :

“Partout où est le Roi, là est aussi sa cour”, disait notre sainte Mère Thérèse. »

« Notre sainte Mère Thérèse disait : lorsqu'on sait s'unir à Dieu et à sa sainte volonté, acceptant tout ce qu'Il veut, on est bien, on a tout ! Je vous souhaite donc cette paix profonde dans le bon plaisir divin⁶¹. »

Fille de Thérèse, Élisabeth n'est pourtant pas attirée par l'analyse des *Demeures* successives et des grâces d'oraison, encore qu'un regard extérieur puisse reconnaître dans sa courte vie les étapes de ce cheminement, depuis les terribles combats de la première conversion jusqu'à l'union paisible et constante avec la Sainte Trinité demeurant au centre du Château... Après les premières confidences du *Journal*, elle ne parlera plus jamais de ses *oraisons sublimes*, mais elle vivra la grâce de *l'union* dans la fidélité du silence intérieur et de l'oubli d'elle-même. Elle intériorisera l'enseignement de sainte Thérèse, ou mieux, elle le gardera « imprimé dans ses entrailles »⁶², selon l'exhortation de la *Madre* à ses premières filles. Tout ce qu'elle a reçu de sa Mère est devenu sa chair et son sang.

Comme elle n'a jamais eu de responsabilités particulières dans la communauté, ni reçu de grâces extraordinaires⁶³, ni même écrit une autobiographie favorisant un retour sur elle-même, on peut dire qu'elle a été purement et simplement *une carmélite* telle que la voulait la Mère fondatrice. On pourrait presque dire une « épure » de carmélite, si le terme ne semblait gommer sa riche personnalité, éteindre sa musique singulière ! Nous entendons seulement qu'elle a épousé les intuitions fondamentales de la Sainte : tout en elle témoigne du christocentrisme si caractéristique de Thérèse, pour laquelle Jésus est l'unique chemin vers le Père, comme il est pour sa petite sœur l'unique Porte vers le Mystère des Trois. Passion pour le Christ qui s'épanouit dans l'oraison continuelle et la

générosité d'une vie accueillante à la croix. Amour inconditionnel de l'Église, qu'il s'agisse des épreuves qu'elle traverse dans l'Espagne du XVI^e siècle ou de celles qui touchent la France et le diocèse de Dijon au début du XX^e... Détachement de soi-même et de ses intérêts dans la dynamique de l'amitié fraternelle. Sens aigu de la précarité de ce qui passe et primauté de ce qui demeure... Soif de la rencontre du Bien-Aimé tant attendu. « Je veux voir Dieu ! », disait Thérèse tout enfant. Un cri du cœur repris par sa fille :

« Quand donc viendra le terme de l'attente ? (...)
Ne sens-tu pas la passion suprême
De rendre au Christ un peu de son amour ?
Je veux mourir, pour Lui dire : “Je t'aime,
Et comme toi, je me livre en ce jour ! ”
Sainte Thérèse au Ciel doit nous sourire
Car elle aussi voulut s'enfuir un jour.
Dieu lui gardait un tout autre martyre,
Elle mourut “Victime de l'Amour” (P 85)

IV. CONCLUSION : « MA SAINTE PRÉFÉRÉE »

« Victime de l'amour » : c'est le nom de Thérèse qui a marqué Élisabeth depuis ses premières lectures d'adolescente jusqu'au jour où elle a rejoint sa Mère dans l'offrande totale. Il n'est pas indifférent que l'expression soit d'origine liturgique⁶⁴. Pour l'une et l'autre de ces deux femmes passionnées, la mort d'amour est une hymne à la gloire de Dieu.

Sur ce chemin Thérèse est pour sa fille le modèle absolu. N'a-telle pas constamment son portrait sous les yeux, dans ce « tableau de cellule » accroché au mur face à sa paillasse ? Un modeste carton sur lequel est collée une gravure de sainte Thérèse en prière, sous laquelle elle peut lire :

SAINTE THÉRÈSE
« Ou souffrir... ou Mourir... ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu. La première méditation du deuxième jour amplifie ce thème de la présence de Dieu et à Dieu. Cette fois-ci, Élisabeth précise avec *Vive Flamme* : « c'est dans la substance de l'âme, où ne peuvent atteindre ni le démon ni le monde, que Dieu se donne à l'âme²⁵ ». Et à partir de là, ne faisant plus guère qu'assembler les citations extraites des pages qui suivent en *Vive Flamme*, elle entre dans la double exploitation que Jean de la Croix fait de ce thème : d'une part la transformation de l'âme en Dieu, et de l'autre le dynamisme de sa descente « de centre en centre²⁶ ». On sent ici l'intensification du thème de l'unité que nous avons qualifiée de « fusionnelle » entre l'âme et Dieu, en même temps que des âmes unies à Dieu, thème dont nous avons vu qu'il anime Élisabeth depuis les débuts de sa vie religieuse, et qui en vient maintenant à suggérer une véritable concentration de l'âme en Dieu, amenant la citation finale de Lacordaire : « Lui, c'est votre âme, et votre âme c'est Lui²⁷ ».

2^e méditation du 4^e jour : l'égalité d'amour. De nouveau, le texte de Jean de la Croix fournit à lui seul l'essentiel de celui d'Élisabeth : elle n'aura fait que le lire et le relire en tous sens. Elle suit le commentaire au vers : « Mon âme s'est employée avec tout ce que je possède, à son service²⁸... » Plusieurs idées la retiennent dans ce commentaire. D'abord l'envahissement d'amour qu'elle est en train de vivre, et qui rejoint le dynamisme spirituel qu'on lui connaît depuis toujours : cette âme « trouve partout le secret de grandir en amour » (CF 16). Et cela, parce qu'Élisabeth est en train de découvrir l'égalité que l'amour établit entre les amants : « Rien ne plaît autant au Maître que de voir notre âme grandir²⁹. » Cette égalité, enfin, suppose de la part de l'âme une totalité d'abandon à la volonté de Dieu, abandon qu'elle comprend comme la grâce propre de sa maladie : « Je fais tout avec amour, je souffre tout avec amour » (CF 16).

1^{ère} méditation du 6^e jour : la foi. En ce sixième jour, Élisabeth se propose de méditer sur la foi : « Pour s’approcher de Dieu, il faut croire » (He 11, 6, en CF 19). Elle va demander au *Cantique Spirituel* de lui dire que la foi est déjà possession, mais possession voilée, ce thème du voile ayant pris immédiatement une grande importance lorsque, déjà malade, elle l’a découvert en *Vive Flamme*, lui annonçant le dévoilement que sa mort prochaine allait opérer : « la foi nous donne Dieu dès cette vie, revêtu, il est vrai, du voile dont elle le couvre, mais pourtant Dieu lui-même³⁰. » Oui, la foi est « possession à l’état obscur³¹ », et c’est cette idée de possession qui mène sa pensée, et nous retrouvons sous cette forme le désir d’union complète et immédiate relevé dès les premiers jours de sa vie carmélitaine.

1^{ère} méditation du 9^e jour : l’adoption filiale. Nous sommes ici en présence d’un texte beaucoup plus élaboré et plus riche en citations de toute provenance que les précédents. Cela est sans doute dû au fait qu’en commentant le début de l’Épître aux Ephésiens, Élisabeth y anticipe à travers le thème de l’adoption filiale, celui de la « louange de gloire », qu’elle développera dans sa dernière méditation et qui donne son unité à tout le traité. Le mouvement de la pensée épouse ici celui de saint Paul, mais c’est cependant à Jean de la Croix qu’elle en demande la synthèse : « L’âme réellement devenue fille de Dieu est, selon la parole de l’Apôtre, mue par l’Esprit Saint Lui-même : “Tous ceux qui sont poussés par l’Esprit de Dieu, ceux-là sont enfants de Dieu”... C’est pour nous faire parvenir à cet abîme de gloire que Dieu nous a créés à son image et à sa ressemblance³². »

2^e méditation du 10^e jour : la transformation de l’âme en Dieu. Reprenant sa première méditation de la veille, Élisabeth achève en fanfare son commentaire au début de l’Épître aux Ephésiens, et avec lui, la présentation qu’elle fait pour sa sœur

de l'ensemble de la vie chrétienne : « Comment répondre à notre vocation et devenir parfaites Louanges de gloire de la Très Sainte Trinité ? » (CF 41). En se laissant transformer en Dieu. Mais cela est réservé pour le ciel : « Au ciel, chaque âme est une louange de gloire au Père, au Verbe, à l'Esprit Saint... parce qu'elle ne vit plus de sa vie propre, mais de la vie de Dieu³³ ». En réalité, Élisabeth cite ici de mémoire la strophe 12 du *Cantique Spirituel*, médité quatre jours plus tôt ; mais saint Jean de la Croix ne dit pas tout à fait cela : « c'est au ciel que cette union avec la vie divine s'accomplira dans toute sa perfection³⁴... », ce qui sous-entend que dès ici-bas elle s'accomplit déjà, même si ce n'est pas avec la même perfection. Mais si Élisabeth force ainsi le texte, c'est qu'elle est en train de méditer la strophe 38, laquelle, en effet, réserve pour le ciel l'union à Dieu. Et là, elle semble hésiter entre deux lectures ; il sera éclairant ici de comparer exactement le texte d'Élisabeth et celui de Jean de la Croix :

Élisabeth : « Au ciel » chaque âme est une louange de gloire au Père, au Verbe, à l'Esprit Saint, parce que chaque âme est fixée dans le pur amour et « ne vit plus de sa vie propre, mais de la vie de Dieu. » Alors elle le connaît, dit saint Paul, comme elle est connue de Lui, en d'autres termes « son entendement est l'entendement de Dieu, sa volonté la volonté de Dieu, son amour l'amour même de Dieu. C'est en réalité l'Esprit d'amour et de force qui transforme l'âme, car lui ayant été donné pour suppléer à ce qui lui manque », comme dit encore saint Paul, « Il opère en elle cette glorieuse transformation. » Saint Jean de la Croix affirme que « peu s'en faut que l'âme livrée à l'amour, par la vertu de l'Esprit Saint ne s'élève jusqu'au degré dont nous venons de parler », dès ici-bas ! Voilà ce que j'appelle une parfaite louange de gloire³⁵ !

Jean de la Croix dans l'édition d'Élisabeth : Alors, dit l'Apôtre des Gentils, l'âme connaîtra Dieu aussi parfaitement qu'elle est connue de lui, en d'autres termes, elle l'aimera aussi ardemment qu'elle est aimée de lui. Comment n'en serait-il pas ainsi, puisque son entendement sera

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toute première édition, parue le 20 octobre 1898⁵. Quel défi et aussi quel encouragement pour Élisabeth – qui depuis ses quatorze ans brûle d’entrer « bientôt » (P 4) au Carmel – que cet exemple de Thérèse qui, à quinze ans, a su répondre au même appel !

On devine son enthousiasme, à travers les nombreuses traces retrouvées dans ses cahiers de notes et ses écrits personnels. Il est possible que la toute première allusion à l’*Histoire d’une âme* se trouve dans son *Journal*, au 5 avril 1899. Élisabeth a alors dix-huit ans et huit mois et demi. Elle avoue, à propos de sa prière silencieuse devant le Saint-Sacrement : « Je laisse aller mon cœur aux plus doux épanchements, je me surprends à dire mille folies à cet Époux divin, mais Il aime cet abandon, ce cœur à cœur. (...) Je dis mille folies au Bien-Aimé pour le remercier de cette part si belle qu’Il m’a choisie. » C’est la double expression de « mille folies » qui attire l’attention et qui peut avoir son origine dans la lecture récente de Thérèse. Celle-ci raconte comment un soir, « ne sachant dire à Jésus comme je l’aimais », elle exprimait au Seigneur son empressement à aller en enfer pour que Jésus y soit « éternellement aimé », mais elle ajoute : « Cela ne pourrait le glorifier, puisqu’il ne désire que notre bonheur ; mais, quand on aime, on éprouve le besoin de dire mille folies⁶. » Huit mois plus tard, Élisabeth va redire la même folie dans son *Journal* : « Ah, si vous [« mon Bien-Aimé »] le vouliez, je serais prête à vivre en enfer pour que de ce gouffre infernal monte sans cesse vers vous la prière d’un cœur qui vous aime ! » (J 140). Précision notable : sauf à cet endroit, Élisabeth n’utilisera jamais dans ses écrits le mot « folie » ou l’expression « mille folies »...

A. LES PREMIERS TEXTES COPIÉS

Nous trouverons bientôt des preuves abondantes de sa lecture

de l'*Histoire d'une âme* ; et avec certitude, avant le 12 août 1899. Ce qui n'exclut pas qu'elle connaisse déjà le livre depuis plusieurs semaines, voire plusieurs mois. En tout cas, quatre longs extraits thérésiens ont certainement été copiés *avant* ce 12 août⁷, probablement même dès avril⁸, dans l'écriture très typique de cette époque⁹. Il s'agit tout d'abord de l'« *Acte d'offrande de moi-même comme victime d'holocauste à l'Amour Miséricordieux*¹⁰ ». Rédigée sur une feuille arrachée d'un cahier d'écolier, pliée en huit, sans doute pour être facilement emportée et priée, le texte de l'*Offrande* est écrit dans un style des plus vibrants, tel qu'on le reconnaît chez Élisabeth.

De la même époque date la transcription de trois poésies de Thérèse, dans une écriture identique. D'abord *Dirupisti, Domine, vincula mea ! Vous avez rompu mes liens, Seigneur*¹¹, composée pour l'entrée de sœur Marie de l'Eucharistie. Élisabeth a dû penser avec joie que bientôt elle aussi « s'immolera en silence » près de la « divine Hostie ». La deuxième poésie copiée est *La volière de l'Enfant Jésus*¹², qui chante la vie communautaire du Carmel, expérience qu'Élisabeth convoite depuis longtemps : « Ici l'âme simple et candide / Trouve l'objet de son amour. (...) L'unique chose nécessaire / C'est de t'aimer, Enfant divin (...) pour essuyer les larmes / Que te font verser les pécheurs. »

Enfin, une troisième poésie, *Jésus seul*¹³, chant fervent où, à travers diverses nuances, l'amour de Jésus est le thème unique, tout adapté pour nourrir le « cœur ardent » d'Élisabeth qui « a besoin de prouver sa tendresse » à son « seul amour, Jésus, Verbe éternel ».

Une question émerge. Comment Élisabeth a-t-elle pu se procurer le livre ? Depuis le consentement donné par sa mère le 26 mars, elle fréquente plus facilement le Carmel où le livre de Lisieux est en vente au « tour¹⁴ », c'est-à-dire à la maison

extérieure où habitent les « tourières », les sœurs externes qui accueillent les visiteurs. Élisabeth y a-t-elle acheté le volume ? Le 20 juin (cf. P 71), elle rencontre mère Marie de Jésus au parloir. Est-ce que la prieure lui a prêté ou offert un exemplaire ? Est-ce qu'une excellente amie comme Marie-Louise Hallo lui a offert le livre, ou prêté son exemplaire à elle ? On ignore comment Thérèse s'est faufilée dans l'appartement des Catez.

Toujours est-il que le Carmel dijonnais a d'emblée été conquis par la *Vie* de Thérèse. Vingt jours après sa parution, le 10 novembre 1898, mère Marie de Jésus remercie le Carmel de Lisieux « pour l'édification si grande que vous nous avez procurée par l'envoi de la vie de votre chère Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Nous venons d'en achever la lecture au réfectoire et chacune demande à la relire en particulier. Le parfum de cette petite fleur nous a tant embaumées et nous la prions comme une petite Sœur du Paradis¹⁵... » Entre les deux monastères se développe une correspondance assez suivie. Dans les cahiers du Carmel de Lisieux qui regroupent les premières lettres d'appréciation reçues parmi les 165 correspondants (du moins celles qui ont été conservées), le Carmel de Dijon occupe la *toute première* place, avec cinq lettres (*ex æquo* avec celui de Bédarieux). Dijon devient un petit centre de diffusion de *l'Histoire d'une âme*. « Nous aimons tant notre petite Sainte », écrivent les carmélites le 9 mai 1899, « que nous propageons sa vie autant que nous le pouvons et je viens, ma Révérende Mère, vous demander encore une douzaine d'exemplaires. » Le fait de propager le livre, de même que les mots « encore une douzaine », suppose des commandes antérieures, importantes. Un mois plus tard, le 10 juin 1899, nouvelle commande : « Nous avons reçu les 13 volumes, maintenant il nous en faut 18 pour notre Grand Séminaire. » Un des exemplaires de la toute

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

II. THÉRÈSE, COMPAGNE D'ÉLISABETH AU CARMEL

Nous avons parlé du premier accueil chaleureux de l'*Histoire d'une âme* au monastère des carmélites de Dijon. Il importe de souligner maintenant qu'Élisabeth y trouvera comme maîtresse des novices et bientôt également comme prieure sœur Germaine de Jésus, conquise par Thérèse, comme nous pouvons le déduire d'une réponse⁵² du 28 août 1899 de mère Marie de Gonzague. La prieure de Lisieux y transmet « une petite commission pour votre chère fille sœur Germaine de Jésus qui nous a exprimé le désir d'être confiée par nous à Notre Ange. (...) Nous avons répondu aux vœux de sœur Germaine de Jésus... et les sœurs font la neuvaine désirée. Elles me prient même de lui faire dire qu'elles la considèrent comme de la famille puisqu'elle porte une si grande affection à leur petite Reine. »

A. MÈRE GERMAINE, LECTRICE ENTHOUSIASTE DE THÉRÈSE

Huit mois plus tard, en avril 1900, sœur Germaine elle-même demande non seulement « un nouvel envoi de livres ; nous sommes au bout de nos ressources et avons déjà promis plusieurs des exemplaires », mais remercie en même temps pour la neuvaine faite et pour le « plus précieux des souvenirs qui me furent envoyés, les vers écrits de sa main [de Thérèse] et sortis de son cœur ; je les porte sur le mien où je voudrais voir s'allumer la flamme qui l'a consumée » ; de plus elle implore les prières du Carmel de Lisieux « demandant toujours à notre Ange [Thérèse] de m'initier à sa petite voie si pleine d'attraits pour ma toute petite âme. Que de fois j'ai ressenti l'effet de sa protection, de son intervention. » Deux mois plus tard, dans une lettre de juin 1900, sœur Germaine « attribue nombre de secours à notre angélique sainte ». Elle révèle que déjà en septembre 1899 elle a fait « une neuvaine » préparatoire à ce qui est déjà considéré comme la « fête » de Thérèse : on n'est même pas un

an après la parution de *l'Histoire d'une âme* !

Un peu plus tard, le 24 octobre 1900, les carmélites de Dijon annoncent : « Nous avons célébré d'un cœur fervent et avec octave la fête de cet ange, chanté à la récréation un Magnificat d'action de grâces, enfin renouvelé nos conventions avec cette chère petite sœur qui passe vraiment son Eternité à faire du bien sur la terre. On nous le dit de tous côtés. » Le *Livre des comptes* de la communauté mentionne régulièrement les « livres de Lisieux », qui font partie de la « vente du tour ».

Tel est le *climat thérésien* au Carmel de Dijon quand Élisabeth y entre, le 2 août 1901, à l'âge de 21 ans et quinze jours. Le 6 août, sœur Thérèse de Jésus, de Dijon, envoie à sœur Geneviève de Lisieux, sœur de sang de Thérèse Martin, une longue lettre commentant plusieurs photos des carmélites de Dijon. Ainsi elle arrive à une photo de groupe, prise le 5 août : Élisabeth, dans son costume de postulante, y est agenouillée à côté de sœur Germaine de Jésus devenue récemment sous-prieure de la communauté et qui lui montre un livre ouvert. Nous avons la surprise de lire que sœur Germaine « tient un livre sur ses genoux, vous devinez [le mot malicieux en dit long] que c'est *l'Histoire d'une âme* ; elle montre le portrait de votre Ange à une postulante de trois jours mais qui aspire au Carmel depuis l'âge de sept ans, sœur Élisabeth de la Trinité qui nous donnera une Sainte, car elle y a déjà des dispositions remarquables⁵³. » Quelle prophétie ! Mais à ce moment, ce n'était qu'une appréciation isolée et fortuite.

B. THÉRÈSE... PAR LE BIAIS DE MÈRE GERMAINE

Deux mois après l'entrée d'Élisabeth, sœur Germaine de Jésus est élue prieure. Elle le restera pendant six ans. La communauté étant très diminuée en nombre et en forces à cause de la nouvelle fondation de Paray-le-Monial, sœur Germaine

assume aussi la formation des « novices », ce qui est un concept assez large : les postulantes avant leur prise d'habit ; les novices au sens strict, qui, à cette époque, font d'emblée, après un an environ, profession perpétuelle ; les jeunes professes qui restent encore trois ans au « noviciat ».

En semaine, toutes ces jeunes se réunissent chaque jour à la salle du « noviciat ». Mère Germaine, en tant que maîtresse des novices, leur donne une instruction, souvent en rapport avec le *Chemin de perfection* de Teresa d'Avila. La plupart des jours, une autre sœur leur fait une lecture quelque peu commentée. En semaine, *chaque jour* les jeunes rencontrent la maîtresse pendant quelques minutes pour rendre compte de leur oraison et demander les permissions prescrites. De temps à autre elles ont avec elle une rencontre de direction spirituelle un peu plus longue.

On comprend donc que mère Germaine a joué un rôle important dans la formation monastique des jeunes sœurs et que, tout en respectant leur personnalité et voie propres (une de ses grandes qualités pédagogiques), elle les a aidées à mieux comprendre la spiritualité de Thérèse de Lisieux dans le réel de leur vie ; comme par exemple, lorsque Élisabeth, au temps de son noviciat, passe par une période d'obscurité. Sans émousser la doctrine et l'exemple de Teresa d'Avila – les écrits de mère Germaine⁵⁴ ainsi que les témoignages recueillis sur elle démontrent que la parole de Teresa d'Avila constituait sa première boussole –, mère Germaine leur aura montré la voie de sainteté de la carmélite de Lisieux comme une traduction concrète et très valable du *Chemin de perfection* enseigné par la *Madre*. « Chemin » et « petite voie » sont proches. Thérèse a dû être pour Élisabeth une vraie compagne de noviciat. Du reste, la communauté était dans son ensemble très ouverte au message de *l'Histoire d'une âme*. Par exemple, sœur Agnès de Jésus Maria,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

36. J 19, 33, 51, 69 (2 fois), 91.

37. J 6, 12, 17, 32, 95, 105, 120.

38. Par ex. après le sermon (résumé dans J 51) sur le Jugement : « Désormais, Jésus, la confiance l'emporte sur la crainte en mon cœur » (J 52)). Et après le sermon sur la mort (résumé dans J 36) : « Chose extraordinaire, moi qui crains tant ce jugement de Dieu, ce soir je n'ai été nullement effrayée. O Jésus, pourquoi trembler de paraître devant toi ? (...) Oh, gardez-moi, mon cœur est là près du vôtre, veillez sur lui, protégez-le bien, consommez-le du feu de votre amour » (J 37). Et un an plus tard, après un sermon sur le même sujet : « Je vais à vous tout simplement, en toute confiance, comme avec un tendre Ami » (J 148). Voici sa réaction vibrante après l'horribilissime sermon sur la mort rédemptrice de Jésus, « marché conclu » entre Jésus et son « Père » (résumé dans J 21) : « O Père éternel, n'êtes-vous pas touché ? Que vous faut-il encore ? Des âmes, ô mon Dieu, il me faut des âmes, au prix de n'importe quelle souffrance, ma vie entière sera une expiation, je suis prête à tout souffrir, mais grâce, pitié pour le monde, au nom de Jésus, mon divin Époux, Jésus que je veux consoler » (J 22). Le sermon sur les « preuves d'un enfer » reçoit un commentaire bien maigre : « Ce soir il m'a moins intéressée » (J 59) ; par contre celui sur la « miséricorde divine » est « un de ceux du soir qui m'a le plus intéressée » (J 69).

39. Pour Thérèse et son désir de perfection, l'intuition de la primauté de l'amour miséricordieux, précisément en tant que *miséricorde* pour la petitesse qui se *confie*, avait été une réelle découverte, un *eurêka*.

40. On la trouvera, avec toutes les annotations nécessaires, dans *Élisabeth de la Trinité vue et entendue...*

41. Il faudrait comprendre : qui ne l'attirait pas au sens d'une voie *nouvelle* qu'elle devrait emprunter maintenant, y compris les formules et images typiques de Thérèse, mais il est évident qu'Élisabeth appréciait à fond l'attitude de confiance filiale de Thérèse en l'amour comblant de Dieu. Dans sa réponse du 10 mars 1925, p. Gabriel s'expliquera davantage : « ... je crois que dans la petite voie il y a deux choses à distinguer : le fond, la substance, qui n'est rien que la voie d'abandon filial à la conduite divine (... et) ce cachet de tendresse enfantine, naïve qui frappe peut-être le plus chez elle [Thérèse], mais qui n'est pourtant pas le principal. (...) Je parle en effet de la substance de la "voie" de Thérèse (...). » Mère Germaine répondra le 25 mars : « Pour mon humble remarque sur la petite note "Thérèse" et "Élisabeth", votre réponse répond très justement, nous sommes bien d'accord. » Dans sa publication *Le Message de la « petite Thérèse »*,

Courtrai, Impr. Holvoet, p. 33, le p. Gabriel avait pourtant dit qu'Élisabeth « paraît s'être assimilée toute la substance de la "voie" de Thérèse ». Si, au sens strict, par « s'assimiler » il faudrait comprendre avec le *Petit Robert* « s'approprier un élément étranger, le faire sien » (donc, davantage que se retrouver entièrement dans, épouser), mère Germaine aurait raison de réagir. Cf. également *infra*, à notre note 61, p...

42. J 156. Il s'agit de HA, p. 57 : texte copié par Élisabeth, rappelons-le.

43. C'est la première fois que les deux mots, « victime » et « holocauste », auparavant déjà présents dans ses écrits, sont réunis en une seule formule. Nous la retrouvons une nouvelle fois (du moins dans les écrits conservés...), dans NI 7 du 16 juillet 1900. Dans le contexte de ces *Notes intimes*, la source thérésienne est évidente.

44. Cette NI 4 date peut-être des mêmes *jours* que J 138 ; on ne connaît pas sa date précise, mais elle est certainement postérieure à la mi-novembre 1898. Pour les références thérésiennes, cf. l'annotation dans OC, p. 895-896.

45. NI 5. Pour les références thérésiennes, cf. l'annotation dans OC, p. 897-898.

46. Cf. NI 12. Pour les références thérésiennes, cf. l'annotation dans OC, p. 904.

47. Cf. J 17, 41, 74...

48. Cf. HA p. 155.

49. HA, p. 212-214.

50. Cf. *supra*, à la note 19.

51. Cf. C. DE MEESTER, dans ce même volume, En quel sens peut-on dire que l'influence du Père Vallée sur Elisabeth de la Trinité a-t-elle été « incontestable » ?, p... Aussi dans EVE.

52. Gardée aux ACD.

53. Lettre gardée aux Archives du Carmel de Lisieux.

54. On en trouvera de nombreux extraits dans EVE.

55. Cf. AGN 3,2 dans EVE. Son témoignage est du 16 avril 1907.

56. Assez faible de constitution, elle entrera finalement à la Visitation de Dijon.

57. Post-scriptum à la Lettre 179, du 20 septembre 1903.

58. Parole de Thérèse consignée dans HA, p. 271, dans la section des « Conseils et souvenirs ». Il ne s'agit donc plus de la *toute première* édition de HA, où cette section introduite dès la seconde édition, manque encore.

59. *Elle est morte à vingt-quatre ans, mais Élisabeth ne semble pas regarder aux détails... Cf. également note 59. Ou est-ce une simple distraction ?*

60. Vers la fin d'avril 1908, Mère Germaine écrit à Guite, sœur d'Élisabeth : « Je lui [Madame Catez] fais porter l'Histoire d'une âme, l'exemplaire du Noviciat, donc celui dont s'est servi Élisabeth. »

61. Selon sœur Agnès de Jésus Maria, Élisabeth n'avait pas « une dévotion particulière pour sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, comme d'ailleurs on ne voit pas qu'elle en ait eu guère pour d'autres Saints ; elle était tellement prise par “ses Trois” ». Elle aurait eu quelques réticences devant la formule « petites » âmes », étant « portée aussi par son attrait à envisager plutôt la grandeur de la grâce baptismale ». Cf. AGN 36-37 dans EVE. Cf. aussi *supra*, à notre note 41.

62. Cf. HA, p. 330-333.

63. Cf. L 125, note 4.

64. Cf. L 190, note 3.

65. Cf. L 110, notes 2 et 3.

66. Cf. L 249, note 19.

67. Cf. NI 15, note 17.

68. Par exemple P 81, note 4 et 5 et L 124.

69. Par exemple L 123.

70. Cf. L 87, note 3.

71. Cf. L 93, note 2.

72. Cf. P 94, avec l'annotation pour les références thérésiennes. Notons que l'exemple de Thérèse de Lisieux y est cité après celui du Christ, mais *avant* Marie-Madeleine, Elie, Teresa d'Avila, la Vierge Marie, les Bienheureuses martyres de Compiègne, les premières carmélites... Cette place prouve la familiarité d'Élisabeth avec Thérèse, la spontanéité de sa référence à elle.

73. Cf. L 172, avec son annotation pour les références thérésiennes.

74. « Tout particulièrement » portées à l'attention, voici encore les deux Thérèse réunies comme dans un seul regard. Cf. également L 179 citée plus haut, où la citation de Thérèse de Lisieux sur l'amour consumant est tout de suite reliée à l'exemple de Teresa d'Avila, « victime de la charité » ; et aussi L 169, où la volonté d'imiter Teresa, *charitatis victima*, devient aussitôt avec les mots de Thérèse de Lisieux, « toute mon ambition : être la proie de l'amour ».

75. Cf. C. DE MEESTER, *O mon Dieu, Trinité que j'adore*, dans Revue “Carmel”, 1981, cahier double 2 et 3, p. 149-180.

76. Nous renvoyons à nos pages 27-31 sur *La pensée d'Élisabeth sur sa mission posthume*, dans l'Introduction générale aux *Œuvres complètes*.- Pour une « confrontation » entre les deux personnalités et les deux messages,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(p. 37). Elle y a même lu l'expression de saint Paul (Ep 1, 12) qui, *redécouverte personnellement*, deviendra un jour le leitmotiv de sa vie : « 'louange de gloire', comme le veut saint Paul » (p. 63-64).

En mai 1901, toujours avant son entrée au Carmel, mais après la fameuse rencontre, elle lit le sermon du P. Vallée prêché pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, le 16 juillet 1900, où elle-même était absente de Dijon. « Ces pages si belles, si profondes font du bien », écrit-elle à Marguerite Gollot et elle fait écho au P. Vallée en évoquant « cette 'union d'amour', cet 'Un' avec Lui », ces régions infinies « où 'l'Un' avec Lui se consomme³⁵ ». Le langage vigoureux du dominicain laisse déjà des traces chez cette fille intelligente et musicienne. « L'Un », être « sienne », « toute sienne », ces formules revenaient fréquemment dans la bouche du père et elles se retrouveront chez Elisabeth déjà avant son entrée³⁶.

A. LE PÈRE VALLÉE PRÉSENT AUX PREMIERS PAS D'ELISABETH CARMÉLITE

Voici le jour ardemment attendu de son entrée au Carmel. C'est encore le P. Vallée qui, à la dernière heure et à la demande de sœur Marie de la Trinité, a obtenu de la prieure Marie de Jésus qu'Elisabeth, abandonnée et silencieuse à ce sujet, entre à *Dijon* et non pas à la nouvelle fondation de Paray-le-Monial où sa malle l'avait déjà précédée... Le 2 août 1901, le père célèbre l'eucharistie au Carmel, après quoi il bénit l'entrée d'Elisabeth. Dans la première semaine de septembre, elle revoit le père : « Il a été bien bon » (L 92). Le 24 novembre, avec la communauté, elle écoute le très beau sermon du dominicain à l'occasion de la fête de saint Jean de la Croix dont il décrit la vie et quelques aspects de son enseignement. C'est la première fois (au Carmel et peut-être la première fois de toute sa vie) qu'elle *écoute* en

direct une allocution du père.

A peine quinze jours plus tard, le dimanche 8 décembre 1901, fête de Marie Immaculée, le P. Vallée prêche en présence de l'évêque Mgr Le Nordez pour sa prise d'habit. Il commente le texte, quelque peu abrégé, du chapitre 14 de l'Apocalypse (v.1. 3-4) sur les rachetés, qui « sont des vierges qui suivent l'Agneau partout où il va ». A la première page de la copie manuscrite de son sermon, l'orateur note : « Il faut me pardonner de ne pas mettre au point cette malheureuse sténographie. Elle est vraiment trop mal prise. Il faudrait une refonte complète, et le temps me manque. En province, hélas ! les sténographes nous massacrent toujours ainsi ! »

B. CINQ CREUSETS

Avant d'étudier plus avant l'influence du P. Vallée sur le vocabulaire et la pensée d'Elisabeth carmélite, attirons l'attention sur cinq phénomènes importants.

a) Le P. Vallée n'exerce pas son influence d'une façon tout à fait indépendante. Souvent, il n'est que porteur, intermédiaire, véhicule de nombreux trésors théologiques et spirituels accueillis dans le creuset de son âme d'apôtre, de penseur et de contemplatif, trésors versés ensuite dans l'âme de ses écouteurs. Voilà le phénomène culturel et ecclésial de la communication de la foi. En écoutant le P. Vallée, on discerne sans peine trois univers qui se sont ouverts à son esprit somme toute assez puissant : 1) Le message du Nouveau Testament, des évangiles aussi bien que de saint Paul. 2) La théologie scolastique (dogmatique et morale) de son époque. 3) Le message et la vie de quelques grands saints, en particulier de Thérèse de Jésus, Jean de la Croix, Catherine de Sienne, Dominique, Thomas, à qui il faut ajouter les saints du Nouveau Testament : Paul, Jean, Marie-Madeleine et la moins sainte Samaritaine. Pour compléter

le tableau, après la publication des *Souvenirs*, après 1909 donc, il faudrait verser dans le creuset de son âme également un peu l'influence du message de... sœur Elisabeth de la Trinité, qu'il aimait beaucoup et qu'il considérait volontiers comme sa « fille spirituelle » personnelle. On peut même se demander si, déjà, au cours des années 1900-1901, il n'existait pas une certaine osmose entre l'esprit de la jeune contemplative et le cœur du religieux si ouvert aux grandes générosités et admirant chez Elisabeth ses incomparables « yeux de vierge³⁷ », comme il disait.

b) De la même façon, il existe déjà, du côté de la jeune Elisabeth un creuset spirituel et intellectuel très riche dans lequel elle va intégrer l'influence bienfaisante du P. Vallée. Par une grâce indéniable – prophétique, pourrait-on ajouter –, œuvre particulière de l'Esprit de Dieu, elle est orientée et formée par l'expérience intense de la Présence divine, qu'elle accueille avec une impressionnante fidélité dans une nature riche et ardente. En outre, avant de rencontrer le P. Vallée, elle s'est déjà constitué un certain bagage intellectuel de connaissance de foi : par la voie de la catéchèse reçue et de la liturgie vécue ; par la méditation personnelle de l'Évangile et des prières de tout chrétien, sondées avec attention ; par la réflexion sur des paroles de saints ou d'auteurs spirituels qu'elles copie avec zèle dans ses carnets ; par quelques retraites suivies et des séries de conférences (par ex. celles « très intéressantes (...) sur Jésus-Christ », L 25) ; par la lecture de certains livres spirituels solides, comme la biographie et le *Chemin de perfection* de Thérèse d'Avila, l'*Histoire d'une âme* de Thérèse de Lisieux, la biographie de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, le volume sur *Jésus-Christ* du théologien dominicain Henri Didon, ses *Lettres à Mademoiselle Th. V.*, le petit volume aussi de Lacordaire sur *Sainte Marie-Madeleine*. Ce n'est donc pas une inculte de la foi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sienne⁶⁵ ». A la mi-octobre, il rencontrera Elisabeth au parloir de l'infirmierie, trois semaines avant sa mort.

VII. POUR COMPLÉTER LE BILAN

L'espace qui nous est présentement imparti, ne permet pas de s'étendre sur une lettre assez sévère, soi-disant adressée par le P. Vallée à Elisabeth ; lettre *apocryphe*, et en tout cas non adressée à notre « Elisabeth de la Trinité » du Carmel de Dijon. Nous renvoyons à *Elisabeth de la Trinité vue et entendue par les témoins* où nous reprenons avec ampleur le dossier de l'influence du P. Vallée et de la discussion née à ce sujet après la mort d'Elisabeth.

Ce qui a été dit plus haut suffit largement pour affirmer que l'influence du P. Vallée a été incontestable, sur des points importants. Avec tant de chrétiens et de prêtres – à commencer par le P. Vallée lui-même, vrai creuset d'influences – Elisabeth peut rendre grâce pour le bienfait reçu d'un bon enseignement de théologie dogmatique et spirituelle, confirmation et élan pour toute la vie. Au seuil des vingt ans d'Elisabeth, le dominicain a élargi son horizon en orientant explicitement son attention priante vers « les Trois » Personnes Divines, vers le Père et l'Esprit Saint aussi présents que ce « Jésus » que depuis quelques années déjà elle adore et aime dans le Béthanie de son âme, le Ciel de son âme, la cellule intérieure de son âme. Et la parole du frère prêcheur a également attisé son amour de ce Dieu-Trinité, Charité infinie, « trop grand » amour offert à nous en Jésus qui, de toute éternité, est le Verbe du Père et, dans le temps, sa parole révélatrice œuvrant dans nos âmes en « vertu » de son Esprit Saint. Il est tout à fait logique qu'Elisabeth en ait du même coup mieux saisi l'« extase d'infini amour » « au sein » de la Trinité (NI 13), cet amour réciproque entre les Trois que le P. Vallée n'a pu manquer d'évoquer devant elle.

Cela a donc été une grande grâce pour Elisabeth de rencontrer en 1900 le P. Vallée qui a élargi le cadre de sa connaissance théologique ; de le réécouter au cours de nouvelles rencontres et sermons entendus ou lus ; de le retrouver enfin au Carmel de Dijon par le biais de tout un « fond valléen » dont la jeune carmélite s'est nourrie.

Mais il serait erroné de croire que le message d'Elisabeth de la Trinité se limite à une simple répercussion de la pensée et des prédications du dominicain. Avant de le rencontrer, elle marchait déjà depuis des années, avec ardeur, dans une voie spirituelle très personnelle, douée à son insu d'un charisme prophétique et nourrie par une fidélité sans faille. Il faudrait pouvoir retracer ici tout l'itinéraire spirituel de la jeune chrétienne⁶⁶. La perspicace sœur Marie de la Trinité, qui avait le P. Vallée comme directeur spirituel, témoigne : « Je puis attester que l'influence exercée par le P. Vallée sur sœur Elisabeth ne concernait pas l'inhabitation de la Sainte Trinité dans l'âme. Elle en vivait bien avant de le connaître. (...) Du reste, ce n'était pas la grâce propre du P. Vallée⁶⁷. »

Pour sa part, mère Germaine n'a aucune difficulté à reconnaître que le grand dominicain et la petite carmélite étaient « deux âmes si bien faites pour se rencontrer dans le même mouvement de fond » (encore qu'Elisabeth ait mieux compris le dominicain que le P. Vallée la carmélite). Elle n'a même aucune difficulté à reconnaître que l'on peut retrouver en Elisabeth, entre toutes les autres influences, « l'enseignement du P. Vallée, c'est incontestablement vrai ». Mais il y a en Elisabeth bien plus que ce seul enseignement et mère Germaine ajoute : « Une simple volonté et attention à suivre l'enseignement reçu, et lointainement encore, ne peut suffire à maintenir une âme à la hauteur de celle-ci, ni à la conduire jusqu'où elle est allée dans le dépouillement total de soi, la mort à soi-même, la

transformation en Jésus-Christ⁶⁸. » « J'atteste », dit-elle encore, « que la formation dogmatique de celle-ci a été surtout l'œuvre du Saint-Esprit, dans l'oraison et dans la lecture méditée de St. Paul⁶⁹ ».

Sœur Agnès l'a très bien résumé : « Toutes nous avons entendu le P. Vallée, sans correspondre aussi bien. Ce fut là son mérite⁷⁰ ». Même lorsque Elisabeth répercute des pensées chères au « grand Prêcheur⁷¹ » et utilise des mots *valléens*, elle n'est point son porte-parole. Elle est le porte-parole de ce qu'elle vit. Elle parle à partir de sa propre conviction, formée avant tout dans la prière et le don de soi. Le P. Vallée présente des coupes, Elisabeth les emplit de vie. Le

P. Vallée – comme les autres prédicateurs qu'elle a écoutés – donne certaines indications en rapport avec la partition, Elisabeth joue la musique. Le P. Vallée ouvre un horizon, Elisabeth s'y précipite. Et elle communique avec spontanéité et affection ce qui constitue la Joie de son cœur⁷².

Le message d'Elisabeth s'appuie sur une longue expérience personnelle de recherche et d'écoute de Dieu, en obéissance au Christ révélé et révélateur dans l'Eglise. Le poids de son message n'est pas à évaluer selon l'originalité de son vocabulaire ni même de sa pensée théologique, mais selon l'intensité de son expérience de l'Évangile accueilli, vécu, rayonné. Et c'est la raison pour laquelle, après le passage du P. Vallée dans sa vie, Elisabeth s'est ouverte à la parole de saint Paul – perçue dans la simple lecture de son « Nouveau Testament » – avec un enthousiasme inconditionnel, plus décisif, plus fondamental. Si le P. Vallée a été une lune éclairée et éclairante et le puissant saint Paul un soleil radieux, la Trinité sera son univers vital.

C'est surtout au long des deux premières années au Carmel, que le vocabulaire d'Elisabeth⁷³ s'est enrichi de celui du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À propos de ses prédications, le témoignage d'une jeune auditrice, Élisabeth Catez, alors âgée de dix-neuf ans, ne laisse aucun doute : « Notre nouvel évêque Monseigneur Le Nordez commence aujourd'hui une série de conférences à la cathédrale pour les dames et les jeunes filles, et je me réjouis d'aller l'entendre tout à l'heure » (L 25, du 29 novembre 1899).

Lors de son entrée au Carmel comme novice le 8 décembre 1901, sa mère est heureuse d'inviter l'évêque à présider la cérémonie de la prise d'habit. Par contre, cette initiative a été peu appréciée par la Mère prieure, Germaine de Saint-Seine.

B. DES MESURES IMPOPULAIRES

Dès l'année 1899, Mgr Le Nordez adopte une attitude très autoritaire. Dans ses mandements épiscopaux, il affirme ses sentiments républicains et son appui total au Ralliement. D'autre part, il confie la direction de la « *Semaine religieuse* », revue diocésaine, à l'abbé Yon, son secrétaire particulier, venu lui aussi de Coutances. Alors qu'elle était largement ouverte à la majorité royaliste des catholiques dijonnais, exprimant une attitude agressive à l'égard des Républicains, des Protestants et des Juifs, le ton de la revue officielle du diocèse change du tout au tout, fermant la porte à toute contestation.

Une série d'incidents va confronter l'évêque à une partie de son clergé, et à la majorité catholique des fidèles. Dès 1899, Mgr Le Nordez s'oppose à Mgr Moissenet, prêtre de Beaune qui a redonné tout son lustre à la Maîtrise de Saint Bénigne, en privilégiant le chant grégorien. Le 2 novembre, jour particulièrement mal choisi, il cherche à l'interdire lors de toutes les cérémonies, provoquant la réprobation non seulement des fidèles, mais aussi de l'Académie et de tout le milieu artistique dijonnais.

Deuxième incident : cette fois le conflit naît d'un différent

avec Christian de Bretenières, fondateur de la mission de Fontaine-lès-Dijon. Mgr Le Nordez veut diriger tout ce qui dépend des prêtres diocésains, et ne tolère aucune initiative prise sans son avis. Or, cette mission existe depuis 1870. Christian de Bretenières, refusant de renoncer à cette fondation, démissionne de son poste de Vicaire général.

Plus grave encore est l'affaire suscitée par la tentative épiscopale de contrôle de l'enseignement libre, en particulier du très coté collège Saint François de Sales, créé lui aussi par Christian de Bretenières en 1884. Cette fois, ce prêtre a derrière lui tout le « Groupe des 200 », constitué de personnalités de la bourgeoisie et de la noblesse, prenant en charge l'administration et les finances du collège. Or, ce collège, comme celui de Notre Dame, situé à Beaune, est très prospère, tant sur le plan de la formation scolaire que sur celui de l'instruction religieuse. Le 24 février 1902, Mgr Le Nordez publie une ordonnance dont l'article II est formel : les prêtres professeurs considèrent l'évêque comme le premier supérieur de leur maison. L'article V est tout aussi autoritaire : l'évêque a le droit de nommer les directeurs.

Cette ordonnance arrive au plus mauvais moment pour les partisans de l'enseignement libre. La France est alors en pleine campagne électorale. Et en mai 1902, le parti radical gagne les législatives, amenant Émile Combes à la Présidence du Conseil.

C. LA PASSIVITÉ DE MGR LE NORDEZ

Dès lors, les rapports entre l'évêque et les milieux dirigeants catholiques de Dijon vont vite se gâter. Le 11 août 1902, les radicaux promulguent une loi amenant la suppression de nombreuses congrégations enseignantes dont les sœurs de la Providence de Portieux, qui avaient tissé un réseau très serré d'écoles primaires dans le diocèse.

Le pape Léon XIII envoie alors une lettre à l'archevêque de Paris, soutenant les congrégations au nom de la liberté. Largement publiée en France, elle n'est même pas citée dans la « *Semaine religieuse* » de Dijon.

Le 15 octobre 1902, soixante et quatorze évêques français, dont cinq cardinaux, adressent une protestation écrite au Parlement. Deux évêques, Mgr Lacroix (Tarentaise) et l'évêque de Dijon, refusent de s'associer à cette pétition. Dans la « *Semaine religieuse* », ce dernier se justifie en critiquant l'attitude de l'épiscopat qui « aurait dû participer à des discussions préalables avec les députés ». Il ajoute : « c'est une erreur de croire que les évêques ne peuvent pas concourir au bien public. » À Dijon, la majorité des catholiques a considéré ce refus comme une véritable trahison. Les rapports vont alors se durcir, amenant la crise.

III. LA CRISE ET LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT (1903-1904)

A. ACCUSATIONS CONTRE L'ÉVÊQUE

Elles viennent surtout du « Groupe des 200 » et prennent rapidement un caractère violent : pamphlets contre la « *Semaine religieuse* », caricatures, graffiti sur les murs de Saint Bénigne, chansons composées par les élèves de la Maîtrise. La presse locale est divisée, le « Bien public » attaquant l'évêque, défendu de son côté par le très anticlérical « Progrès de la Côte d'Or ». Attirés par ce tumulte, les journaux parisiens comme « La Croix » et « Aurore » envoient des reporters sur place, diffusant dans toute la France des nouvelles de la crise.

Soutenue par ce « lobby », une partie du clergé, et en particulier, celui de Saint Bénigne, va porter l'attaque la plus grave contre la personne même de l'évêque : Mgr Le Nordez est accusé d'appartenir à la Franc-maçonnerie. Les preuves auraient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Une carmélite (...) c'est une âme qui a regardé le Crucifié, qui l'a vu s'offrant comme Victime à son Père pour les âmes et, se recueillant sous cette grande vision de la charité du Christ, elle a compris la passion d'amour de son âme, et elle a voulu se donner comme Lui ! ... Et sur la montagne du Carmel, dans le silence, dans la solitude, dans une oraison qui ne finit jamais, car elle se continue à travers tout, la carmélite vit déjà comme au Ciel : "de Dieu seul". Le Même qui fera un jour sa béatitude et la rassasiera dans la gloire se donne déjà à elle, Il ne la quitte jamais, Il demeure en son âme ; plus que cela, tous deux ne font qu'Un. Aussi elle est affamée de silence afin d'écouter toujours, de pénétrer toujours plus en son Être Infini, elle est identifiée avec Celui qu'elle aime, elle le trouve partout, à travers toutes choses elle le voit rayonner ! N'est-ce pas le Ciel sur terre ! » (L 133).

Élisabeth se décrit elle-même dans cette carmélite : elle a compris que le Christ l'a aimée et s'est livré pour elle, qui veut l'aimer en retour. Elle vit déjà de Dieu seul et par conséquent elle est « *affamée de silence* » car elle y perçoit le moyen d'approfondir cette communion : elle veut laisser Dieu agir en l'écoutant toujours, et en même temps, elle veut pénétrer toujours plus en son Être Infini. Dans le silence de l'âme elle perçoit et aime se répéter les paroles de Catherine de Sienne : « *Je suis cherchée, je suis aimée* » (L 199). Mais elle veut aussi en retour, se taire pour adorer et faire le bonheur de celui qui l'a « *trop aimée* » (L 165, L 214). Un passage d'une lettre de 1902 montre clairement cette relation d'amour : « *Je me sens enveloppée dans le mystère de la charité du Christ, et lorsque je regarde en arrière, je vois comme une divine poursuite sur mon âme ; oh ! que d'amour, je suis comme écrasée sous ce poids, alors je me tais et j'adore¹⁷ !* ». En réalité, c'est parce qu'elle a faim de Dieu qu'elle est affamée de silence : « *J'ai si faim de Lui, Il creuse des abîmes en mon âme, abîmes que Lui seul peut remplir et pour cela Il m'emmène en des silences profonds dont je voudrais ne plus sortir* » (L 190). C'est Dieu qui est à l'origine de son besoin si intense de silence. C'est lui

qui, par son « *trop grand amour* », déclenche le « *mouvement* » de son âme.

L'attitude d'Élisabeth en effet n'a rien d'un « état » de recueillement qui serait dénué de tout dynamisme. Elle a conscience d'être « *emmenée* » par Lui, et elle veut « *pénétrer toujours plus en son Être Infini* ». En parlant de « *silences* » au pluriel, elle laisse d'ailleurs entendre que, plus Dieu creuse des « *abîmes* » en son âme, et plus « *bas* » elle descend, plus il peut se donner à elle, et elle se donner à lui. Semblablement, elle demande dans sa prière à la Sainte Trinité que chaque minute puisse l'emporter « *plus loin* » dans la profondeur du Mystère (NI 15). Et même après sa mort, elle a l'intention de s'enfoncer « *toujours davantage* » dans « *les Trois* » (S 235). Faire silence est une attitude dynamique de l'âme.

Si nous voulons maintenant suivre cette dynamique, il ne faut pas oublier que ce qui la commande est le mystère de la charité du Christ. Quelques mois avant sa mort, elle rapporte d'ailleurs une parole de Paul qui représente comme un résumé de sa « *vie et que l'on pourrait écrire sur chacun de ses instants* ». Elle nous dit par conséquent comment il faut regarder son histoire : « *Propter nimiam charitatem*¹⁸ ». ».

SORTIR DE SOI POUR ADHERER À DIEU

Avant de pouvoir pénétrer les abîmes profonds de silence que Dieu remplit par sa présence, un mouvement préalable est nécessaire. Élisabeth écrit dans les notes de sa retraite d'octobre 1905 que, pour être enraciné et fondé dans la charité (Ep 3, 17), c'est-à-dire en Dieu lui-même, une sortie de soi est nécessaire (NI 16). Pour vivre toujours « *au-dedans* », uni au Seigneur, il faut « *une grande mortification* » qui consiste à tout lui donner (L 278). Et la parole sur sa mission posthume nous montre que la sortie de soi est indispensable pour adhérer à Dieu. Ailleurs

pourtant, elle dit que « nous n'avons pas à sortir de nous pour le trouver : *“Le royaume de Dieu est au-dedans de nous” ! ...* » (CF 5). Il faut « *sortir de soi* » dans le sens de se quitter soi-même et sa volonté propre ; il faut « *rentrer en soi* » afin d'y trouver Dieu. Ces deux mouvements sont corrélatifs, et Élisabeth les joint elle-même dans de nombreux textes. Elle décrit par exemple le mouvement de l'âme qui s'élève au-dessus des sens, de la nature et d'elle-même pour aller reposer en celui qu'elle aime, mais « *tout cela sans être sortie de la sainte forteresse ! Le Maître lui a dit : Hâte-toi de descendre...* » (DR 44). Il n'y a pas de contradiction pour elle entre l'élévation et le fait de ne pas sortir ou de descendre. Pour Élisabeth, il s'agit dans tous les cas de rejoindre Dieu. Cette « extase » n'est pas réalisée une fois pour toutes : il faut sortir de soi à chaque instant (L 249, P 109).

Se quitter soi-même et adhérer à Dieu vont de pair. À son amie Françoise, Élisabeth dit que Dieu est le seul « idéal » qui nous fait sortir de nous-mêmes pour nous emporter au-delà (L 128). Les saints l'ont bien compris, eux qui se sont quittés eux-mêmes pour s'élancer en Dieu et ne vivre que de lui (L 184). C'est aussi ce que Élisabeth a compris et vécu : « *Marcher en Jésus-Christ, il me semble que c'est sortir de soi, se perdre de vue, se quitter, pour entrer plus profondément en Lui à chaque minute qui passe, si profondément que l'on y soit enraciné, et qu'à tout événement, [à] toute chose on puisse lancer ce beau défi : “Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ?”* » (DR 33). Elle a compris qu'il faut « *ce dégagement, (...) cette pureté qui met un voile sur tout ce qui n'est pas Dieu et qui nous permet d'adhérer sans cesse à Lui par la foi* » (L 278). Tout s'est illuminé en elle le jour où elle a trouvé son Ciel sur la terre : « *puisque le Ciel, c'est Dieu, et Dieu c'est mon âme* » (L 122). Grâce à cette illumination, Élisabeth peut, « *à travers*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'écoute du Verbe, elle a en tête un modèle bien précis : celui de sainte Madeleine⁷⁴. Elle en parlait déjà quelques jours avant son entrée au monastère : « *C'est demain Sainte-Madeleine, cette amante passionnée du Christ pour laquelle j'ai une dévotion toute particulière. Aimons comme elle, que ce soit notre modèle, restons près de Lui, silencieuses, recueillies, oubliant tout comme elle et ne voyant que notre unique Tout, Celui auquel nous avons tout donné* » (L 75). Madeleine ne doit plus chercher le Maître une fois qu'il est ressuscité parce que la distance est désormais abolie. Elle se tient sans arrêt « *près de Jésus* » ou « *à ses pieds*⁷⁵ ». Elle est « *le modèle de la carmélite* » (L 89) : « *une autre Madeleine que rien ne doit distraire de l'Unique* » (L 164). Élisabeth interprète en effet de cette manière l'épisode de Luc (10, 42) au sujet de « *l'Unique nécessaire* » : Madeleine était celle qui « *avait reconnu son Dieu sous le voile de l'humanité ; et dans le silence, dans l'unité de ses puissances, "elle écoutait la parole qu'Il lui disait*⁷⁶*"* » : fascinée par cette parole, « *elle ne savait plus rien sinon Lui !* » ; rien ne pouvait la faire sortir de son « *sacré silence* ». Pour Madeleine, il ne restait plus que Jésus, son seul « *idéal* » (L 128). L'âme, à force d'écouter le Maître, finit par s'identifier à tous ses mouvements : « *N'avez-vous pas cette passion de l'écouter ? Parfois c'est si fort, ce besoin de se taire, on voudrait ne plus savoir faire autre chose que de demeurer comme Madeleine, ce beau type de l'âme contemplative, aux pieds du Maître, avide de tout entendre, de pénétrer toujours plus loin en ce mystère de Charité qu'Il est venu nous révéler (...). Il me semble qu'il faudrait s'approcher si près du Maître, communier tellement à son âme, s'identifier à tous ses mouvements, puis s'en aller comme Lui en la volonté de son Père*⁷⁷ ». Madeleine a besoin de se taire et elle est « *affamée* » d'écouter la parole du Maître afin de faire « *comme lui* » la

volonté du Père : « elle aime tellement le Maître qu'elle veut devenir une immolée comme Lui » (L 164). Élisabeth veut « imiter » cette attitude de Madeleine. Le but poursuivi est l'identification à Dieu : la carmélite « est affamée de silence afin d'écouter toujours, de pénétrer toujours plus en son Être infini, elle est identifiée avec Celui qu'elle aime, elle le trouve partout, à travers toutes choses elle le voit rayonner » (L 133). La parole de Dieu et donc le silence de l'âme sont irremplaçables pour réaliser cette conformité : « Je voudrais me tenir sans cesse près de Celui qui sait tout le mystère, afin d'entendre tout de Lui. « Le langage du Verbe, c'est l'infusion du don » ; oh oui, n'est-ce pas, c'est bien ainsi qu'Il parle à notre âme dans le silence⁷⁸. »

VIII. PAR LE SILENCE DIEU TRANSFORME L'ÂME EN LUI-MÊME

« L'autre Madeleine » veut devenir une « immolée » comme le Maître et « sa vie devient comme un don continué d'elle-même, un échange d'amour avec Celui qui la possède jusqu'à vouloir la transformer en un autre Lui-même » (L 164). Il ne s'agit donc pas simplement d'une impression de Dieu dans l'âme ou d'une « infusion du don », mais d'une véritable transformation en lui. Élisabeth invite à « demeurer » silencieux dans l'attitude de communion au Christ, « l'âme en son âme, les yeux en ses yeux », afin qu'il puisse nous « déifier » (P 85), car tel est le désir de Dieu (P 82). Élisabeth a mis en valeur le rôle du Père pour couvrir l'âme de son ombre et la garder dans le grand silence, celui du Fils pour imprimer en elle sa beauté, mais c'est le rôle propre de l'Esprit Saint de la « transformer » « en une lyre mystérieuse qui, dans le silence, sous sa touche divine, produira un magnifique cantique à l'Amour (...) » (L 269). C'est exactement ce qu'elle appelle « devenir une louange de

gloire ». Lorsque nous sommes morts et que notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ (Col 3, 3), alors notre âme « *ne vibre plus que sous la touche mystérieuse de l'Esprit Saint, qui la transforme en « louange de gloire à laquelle elle fut prédestinée (...)* »⁷⁹. » Le rêve d'Élisabeth est d'être transformée en cette incessante louange de la gloire du Seigneur (L 269). Le silence est directement nécessaire à la réalisation de cet « idéal ». En effet, c'est dans la mesure où elle est « *une âme de silence* » que Dieu peut l'utiliser afin de produire le beau cantique, elle est « *comme une lyre sous la touche mystérieuse de l'Esprit Saint afin qu'il en fasse sortir des harmonies divines* » (CF 43). Le silence est ici pleine disponibilité à l'action du Saint-Esprit. Dans un autre texte, Élisabeth parle de cette disponibilité de la lyre à l'égard du « *Maître* » ; il s'agit alors du silence comme « *unité des puissances* » :

« Une âme qui discute avec son moi, qui s'occupe de ses sensibilités, qui poursuit une pensée inutile, un désir quelconque, cette âme disperse ses forces, elle n'est pas tout ordonnée à Dieu : sa lyre ne vibre pas à l'unisson et le Maître, quand Il la touche, ne peut pas en faire sortir des harmonies divines, il y a encore trop d'humain, c'est une dissonance. L'âme qui se garde encore quelque chose en son "royaume intérieur", dont toutes les puissances ne sont pas "encloses" en Dieu, ne peut être une parfaite louange de gloire ; elle n'est pas en état de chanter sans interruption ce "canticum magnum" dont parle saint Paul, parce que l'unité ne règne pas en elle ; et au lieu de poursuivre sa louange à travers toutes choses dans la simplicité, il faut qu'elle réunisse sans cesse les cordes de son instrument qui sont un peu perdues de tous côtés⁸⁰. »

Cette méditation rappelle la séparation par rapport à toutes choses, le grand silence du dedans, établi dans la mesure où l'âme est ordonnée à Dieu, où toutes ses puissances sont accordées à lui. Nous avons traité de ce silence comme « *unité des puissances* » au sujet du « *mouvement tout simple* ». Ici le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ÉLISABETH OU L'ENVAHIE DES TROIS SA DÉVOTION POUR LA TRINITÉ

Ô mes Trois ! vous écriez-vous, si simplement, avec cette sorte de pudique tendresse de la femme qui chuchote le petit nom qu'elle donne, elle seule, à son amour¹.

Lorsque nous pensons à la bienheureuse Élisabeth de la Trinité et à sa physionomie spirituelle, nous évoquons spontanément, en priorité, son attrait pour la Sainte Trinité, ce grand Mystère qui l'a fascinée et remplie de sa présence : elle a vraiment été « l'envahie des Trois », selon son expression, dans la signature d'une poésie (P 84). Car elle a intensément « compris le Mystère et toute la vocation qu'il y a[vait] en [son] nom » (L 113). Oui, toujours plus profondément, elle a été « Élisabeth de la Trinité, c'est-à-dire Élisabeth disparaissant, se perdant, se laissant envahir par les Trois » (L 172).

Dans cet article, nous voudrions nous concentrer sur la place centrale du Mystère trinitaire dans la vie spirituelle d'Élisabeth, à partir de ses écrits². C'est pourquoi nous allons les reprendre dans leur ordre chronologique, afin de dégager, au fil du temps, les manifestations de cet « attrait » (L 164), de cette « dévotion » (L 269 ; cf. L 252) pour le Mystère trinitaire devenu « le Centre où s'écoule [sa] vie » (L 136), depuis la rencontre décisive, en 1900, avec le P. Vallée qui a « orienté [son] âme vers les Trois » (L 304).

Le cadre biographique, retracé ici, le sera de manière limitée : uniquement pour replacer dans leur contexte les passages sélectionnés en raison de leur thème trinitaire. Nous nous attacherons à garder simplement ce fil conducteur dans notre parcours de l'œuvre d'Élisabeth. Nous renvoyons à un autre

article pour une présentation du « Mystère des Trois » (P 101, L 332), tel qu'il est contemplé par Élisabeth. Nous commencerons ici notre enquête en 1898. Née en 1880, Élisabeth a donc dix-huit ans, cette année-là.

I. AVANT L'ENTRÉE AU CARMEL (2 AOÛT 1901)

La première mention du terme « Trinité », dans les écrits d'Élisabeth, se trouve dans sa poésie : Pentecôte, du 29 mai 1898. Dans cette poésie inspirée par la liturgie et adressée à l'Esprit Saint, Élisabeth supplie Celui qu'elle « invoque chaque jour » de faire d'elle

« Cette épouse (de) la Trinité
Qui n'aspire qu'à sa volonté ! ... » (P 54)³

Nous retrouvons « la Trinité », dans la signature d'Élisabeth à la fin de la lettre du 1er juillet 1900 à Marguerite Gollot. Cette jeune fille, de sept mois plus jeune, aspire au Carmel, mais finalement n'y entrera pas. Unies par le désir du Carmel, Élisabeth et Marguerite sont très liées durant les années 1900-1901, comme le montre leur correspondance⁴. Pour la première fois, Élisabeth signe en usant de son futur nom de religieuse : « Marie-Élisabeth de la Trinité » (L 28).

Entre temps, bien des événements importants se sont déroulés. Le 26 mars 1899, Madame Catez a consenti (enfin !) à l'entrée de sa fille au Carmel, mais lorsqu'elle aurait vingt-et-un ans. Après ce consentement, Élisabeth est venue rencontrer au parloir la Prieure du Carmel, Mère Marie de Jésus. Celle qui avait interprété le nom d'Élisabeth comme « Maison de Dieu », le jour de sa première communion, va la soutenir durant les deux années d'attente (S, p. 8, 38485). C'est elle qui lui assigne déjà le nom d'« Élisabeth de la Trinité », alors qu'Élisabeth rêvait de porter au Carmel le nom d'« Élisabeth de Jésus » (S, p. 56). C'est elle qui lui fait rencontrer au Carmel, au début de l'année

1900, le Prieur des Dominicains de Dijon, le P. Vallée. Par ses prédications et ses accompagnements spirituels, ce religieux exerçait un rayonnement notable sur la communauté, et il « avait une grâce spéciale pour parler de la Sainte Trinité » (S, p. 56). Au cours de cet entretien, le P. Vallée – dont l'influence déterminante doit cependant être bien précisée⁵ – lui « ouvre des horizons comme infinis sur le “trop grand amour de Dieu” » (S, p. 56 ; cf. n. 1) et lui parle longuement de l'inhabitation des Personnes divines dans l'âme. Celle que le Dominicain voit « partir comme une lame de fond » (EP 204) va désormais approfondir le mystère de son nom qui exprime « toute sa vocation » (cf. L 113).

Dans sa correspondance avec Marguerite Gollogot, durant l'année 1901, nous voyons combien cette présence du Mystère trinitaire aimante désormais sa vie spirituelle : « Nos âmes se perdront en Lui, en cette Trinité éternelle, en ce Dieu tout Amour » (L 57), formule qu'on retrouve, de manière identique, au début de la lettre 58, et à laquelle correspond l'inscription au verso d'une image, sans doute destinée aussi à Marguerite : « Qu'en nos âmes se consume « l'Un » avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! » (L 59, n. 1 ; cf. L 57, n. 2).

Quelque temps avant son entrée au Carmel, le 14 juin 1901, elle écrit au chanoine Angles, ce prêtre ami à qui, tout enfant, elle avait jadis confié le secret de sa vocation (cf. L 111, n. 2). Elle lui exprime le bonheur de son intimité avec Dieu : « C'est si bon, cette présence de Dieu ! C'est là, tout au fond, dans le Ciel de mon âme, que j'aime le trouver puisqu'Il ne me quitte jamais. “Dieu en moi, moi en Lui”, oh ! c'est ma vie ! ... ».

Quelques lignes après, elle lui annonce son nom de Carmélite, si évocateur pour elle : « Vous ai-je jamais dit mon nom au Carmel “Marie-Élisabeth de la Trinité”. Il me semble que ce nom indique une vocation particulière, n'est-ce pas qu'il est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les poésies composées à la fin du mois de juillet (P 104 en particulier) comportent, entrelacées, les perspectives chères au cœur d'Élisabeth : le mystère des trois Personnes divines, la communion au sein de leur unité.

« Nous nous retrouverons en la Trinité sainte
Dont nous aimons souvent à nous entretenir,
(...)

Nos deux âmes pourront encore se réunir.
Communiant ensemble à la divine essence (...)

Que le Père te comble avec grande largesse,
Que le Verbe s'imprime au centre de ton cœur,
Et que l'Esprit d'amour te consume sans cesse. »

(P 104, pour sa « chère infirmière »)

« Que le Foyer d'amour soit notre rendez-vous,
Là nous n'aurons jamais et qu'un cœur et qu'une âme. » (P 10)

V. LES DERNIERS MOIS À L'INFIRMERIE (DÉBUT AOÛT – 9 NOVEMBRE 1906)

Élisabeth n'a plus que trois mois à vivre lorsqu'elle rédige, durant la première quinzaine d'août, la retraite *Le Ciel dans la foi*, immédiatement suivie par la *Dernière retraite* durant la seconde quinzaine d'août. Dans ces deux « Traités spirituels », nous avons un riche enseignement comportant une multiplicité de citations de l'Écriture, en particulier saint Paul et saint Jean¹², ainsi que d'auteurs mystiques, notamment saint Jean de la Croix¹³ et le bienheureux Jean Ruusbroec¹⁴, qui fait alors ses délices. La doctrine de ces deux retraites étant présentée par ailleurs, nous ne retiendrons ici que les passages qui éclairent pour nous l'intimité d'Élisabeth avec les Trois.

Auparavant, mentionnons deux lettres écrites durant la première quinzaine d'août.

Au P. Vallée, Élisabeth exprime sa reconnaissance pour le rôle qu'il a joué, surtout lors de son entrée au Carmel. À celui qui a béni ses « premiers pas dans la sainte solitude », elle demande maintenant de « la bénir sur le seuil de la maison du Père ». « Quand je serai dans le grand Foyer d'amour, au sein des Trois vers lesquels vous avez orienté mon âme, je n'oublierai pas ce que vous avez été pour moi, et à mon tour, ah ! je voudrais donner à mon Père de qui j'ai tant reçu. » Après lui avoir demandé « quelques lignes » sur la manière de réaliser le plan divin : « être conforme à l'image du Crucifié », Élisabeth achève ainsi sa lettre : « À Dieu, mon Révérend Père, je vous demande de me bénir au nom des Trois et de me consacrer à Eux comme une petite hostie de louange » (L 304).

On retrouve les mêmes accents de gratitude dans une lettre à Mère Marie de Jésus. Élisabeth se présente ainsi : « C'est *Laudem gloriae* qui vient chanter tout près de votre âme à la veille de votre fête. Sur sa lyre, c'est toujours l'hymne de silence : n'est-ce pas le plus beau cantique, celui qui se chante au sein des Trois ? ... Ma Mère, c'est en ce silence sacré de la Trinité sainte que je me renferme pour pouvoir mieux vous fêter » (L 306). La suite de la lettre exprime son désir de reproduire en elle « l'image du Crucifié par amour » et d'être bientôt « louange de gloire » « dans les parvis éternels » (L 306 ; cf. L 307).

C'est en pensant à sa sœur Guite qu'Élisabeth compose la retraite *Le Ciel dans la foi*. L'une comme l'autre, dans le cloître ou dans le monde, sont appelées à la vocation de « louange de gloire » dans le temps et l'éternité. « La Trinité, voilà notre demeure, notre “chez nous”, la maison paternelle d'où nous ne devons jamais sortir » (CF 2). Ceux qui, par le baptême, ont été appelés « à recevoir le sceau de la Sainte Trinité » (CF 27 ; cf. GV 9) doivent « se plonger dans le Foyer d'amour » et « vivre en

“société” avec les Trois adorables Personnes » (CF 14 ; cf. DR 4) par la grâce de l’adoption filiale en Jésus-Christ (CF 31-32). À l’exemple de la Vierge Marie (CF 39 ; cf. DR 40 : « la grande louange de gloire de la Sainte Trinité »), il s’agit ainsi de « répondre à notre vocation et de devenir parfaites Louanges de gloire de la Très Sainte Trinité » (CF 41 ; cf. 42-44).

Les mêmes thèmes trinitaires sont repris dans la *Dernière retraite*, rédigée à la demande de Mère Germaine, durant ce temps de « noviciat du Ciel » (L 306, L 307). Conformée au « Crucifié par amour », « toute passée en Lui et Lui en moi », Élisabeth veut remplir sa « vocation éternelle » : « plongée au sein de ma Trinité je serai l’incessante louange de sa gloire, *Laudem gloriae ejus* » (DR 1), à l’image du Fils, « la parfaite louange de la gloire de son Père » (DR 2 ; cf. 38). Son âme « simplifiée, unifiée, devient le trône de l’Immuable, puisque “l’unité est le trône de la Sainte Trinité” (Ruusbroec) » (DR 5). Son silence profond est « la plus belle louange, puisque c’est celle qui se chante éternellement au sein de la tranquille Trinité » (DR 21). « Fille de Dieu », « épouse du Christ », « temple de l’Esprit Saint » (DR 25), en sa solitude elle imite Dieu « le grand solitaire » (Denys) (DR 26). C’est bien toute la Trinité qui habite en son âme, selon la promesse du Seigneur (Jn 14, 23) (DR 28 ; cf. CF 9, DR 43). « [Son] petit ciel » est « vraiment le repos des Trois » (DR 31). Elle est ainsi « de la maison de Dieu », « en vivant au sein de la tranquille Trinité » (DR 43). Et puisque son « lieu spacieux » est « l’insondable Trinité » (DR 44 ; cf. P 115), elle se prépare à vivre, « à l’image de la Trinité immuable, en un éternel présent » (DR 44).

Dans cette ultime étape, les relations d’Élisabeth avec sa Prieure sont de plus en plus étroites. On perçoit toute son affection envers Mère Germaine et sa foi dans le rôle « sacerdotal » de la Prieure pour l’offrande de ses souffrances.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cf. n. 34), « Immensité d'amour, qui nous déborde de toutes parts » (L 199, cf. n. 13 ; L 228), « l'amour des Trois, la mer immense » qui nous « submerge » (L 292 ; cf. L 110, n. 3), où Élisabeth « plonge en l'Infini » (P 115).

Toutes ces expressions imagées – et d'autres apparentées⁴ – traduisent bien la “profondeur insondable” du Mystère pour Élisabeth (cf. P 80, P 91, P 109). Lorsqu'elle emploie ce terme de « Mystère » au sujet de la Sainte Trinité, elle reconnaît ainsi l'infinité et l'incompréhensibilité de « l'insondable Trinité » (DR 44).

Adoration et silence sont intimement liés (cf. DR 21). Élisabeth se réjouit que la « fête des Trois » soit « une fête de silence et d'adoration » (L 113). Dès son entrée au Carmel (cf. sa réponse au questionnaire NI 12), elle est elle-même profondément éprise du silence prescrit par la Règle. Comme chez Jean de la Croix, s'est développée chez elle une spiritualité du « silence intérieur » (DR 3 ; cf. 4, 21, 26, 27), et, comme pour le mystique espagnol, ce silence, « ce beau silence du dedans » (DR 26 ; cf. L 335) prend sa source dans « l'éternel silence » de la Trinité, en lequel « le Père dit son unique Parole, qui est son Fils » (*Paroles de lumière et d'amour* 98).

Dans un court billet à sa sœur, Élisabeth souhaite « qu'en l'âme de ma Guite se fasse un profond silence, écho de celui qui se chante en la Trinité » (L 166). Dans sa dernière lettre à Mère Marie de Jésus (L 306), Élisabeth exalte « l'hymne de silence » : « N'est-ce pas le plus beau des cantiques, celui qui se chante au sein des Trois ? » Elle veut donc demeurer « en ce “silence sacré” de la Trinité Sainte » (Ruusbroec). La *Dernière retraite* contient un bel éloge de ce « silence plein, profond » qui est louange de Dieu. Élisabeth cite le Psaume 65 (v. 1) : « Le silence est ta louange ! ... » et enchaîne : « Oui, c'est la plus belle louange, puisque c'est celle qui se chante éternellement au

sein de la tranquille Trinité, et c'est aussi le "dernier effort de l'âme qui surabonde et ne peut plus dire... "(Lacordaire) » (DR 21). C'est bien un silence de plénitude infinie qu'Élisabeth contemple en la Trinité Sainte, et qui appelle ce recueillement dans le silence qui est pour elle « un Ciel anticipé » (DR 21)⁵.

Nous pouvons ainsi admirer combien Élisabeth a un sens profond du Mystère trinitaire, de son infinité, de son incompréhensibilité, de sa plénitude ineffable. Dans les expressions qu'elle en donne, elle est même en consonance avec l'approche des Pères grecs, en particulier Grégoire de Nazianze (comme nous allons le voir).

III. LA TRINITÉ OU LES TROIS

La lettre 62 au chanoine Angles (14 juin – 1901) montre bien qu'Élisabeth (« maison de Dieu ») a longtemps vécu le mystère de la « présence de Dieu » en elle, « dans le Ciel de [son] âme » (« "Dieu en moi, moi en Lui", oh ! c'est ma vie ! ... » ; cf. L 47, NI 12), avant d'être saisie et éblouie par le Mystère trinitaire (« J'aime tant ce mystère de la Sainte Trinité, c'est un abîme dans lequel je me perds ! ... »).

Tout en continuant de parler de « Dieu », du « bon Dieu » et bien sûr de Jésus, son « Bien-Aimé », Élisabeth, à partir de 1901, évoque fréquemment dans ses écrits la Sainte Trinité⁶. Les expressions les plus courantes sous sa plume sont « la Sainte Trinité » et « les Trois », avec des nuances que nous pouvons relever.

Dans les premières lettres d'Élisabeth où « la Trinité » est mentionnée (L 57 et 58 à Marguerite Gollot), l'évocation trinitaire appelle immédiatement celle du « Dieu tout Amour », selon une formulation chère à Élisabeth (cf. P 57, L 94 n. 5, P 93). Cette expression peut être rapprochée d'une autre, fort utilisée à la fin de sa vie, dans ce même contexte trinitaire :

« Foyer d’amour » (nous la retrouverons plus loin). Nous le voyons, Élisabeth perçoit spontanément que la Sainte Trinité est un mystère d’amour, d’unité des Trois dans l’amour. Divers qualificatifs viennent célébrer les perfections divines de la Trinité : elle est « éternelle » (L 57), « sainte » (souligné par l’inversion – L 58), « tranquille » (DR 21, 43), « insondable » (DR 44), « immuable » (P 74, P 80, DR 44). Plus personnelle apparaît l’appellation : « ma Trinité » (L 288, DR 1), qui exprime, comme jadis chez Grégoire de Nazianze l’attachement et l’appartenance à la Trinité Sainte⁷.

L’autre appellation, moins usuelle, « les Trois » est empruntée au P. Vallée qui aimait l’employer (cf. P 74, n. 5). Nous la rencontrons très souvent aussi bien dans la correspondance d’Élisabeth que dans ses poésies⁸.

Plus personnelle, comme en parallèle à l’expression « ma Trinité », est l’invocation : « mes Trois », que l’on rencontre dans la grande prière à la Trinité : « Ô mes Trois, mon Tout, ma Béatitude... » (NI 15, cf. n. 32). Cette appellation qui lui était familière (cf. Circulaire 4), se retrouve dans ses poésies : « Mon âme se repose en cette immensité Et vit avec ses Trois comme en l’éternité » (P 115), ainsi que dans sa correspondance : « Ma Mère, je sens mes Trois si près de moi » (L 320 à Mère Germaine).

IV. LES TROIS PERSONNES DIVINES

Élisabeth use elle-même de cette expression (L 223, L 273, L 278). Elles sont pour elle « ces Trois adorables Personnes » (CF 14). « Oui, Ils sont là, tous les Trois dans le tréfonds de l’âme : le Père, le Verbe et l’Amour, l’enveloppant de leur charité infinie, la comblant de leurs bienfaits, l’aidant à vivre “en société” avec “Eux” ». « C’est ainsi que le P. Vallée⁹ a expliqué à Élisabeth comment l’âme en état de grâce devient le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voulu consentir à n'être plus "qu'une" avec elles à l'image du DIEU, TROIS ET UN ? » (L 284 à Mère Germaine) ; « en Lui nous serons *une*¹⁸ pour le temps et l'éternité » (L 330 à Madame Gout de Bize).

Après la considération de l'unité des personnes humaines en Dieu grâce à l'amour, voyons maintenant comment cette « mystique de l'unité » tend à valoriser, comme son centre, l'Unité en Dieu, cette « Unité divine [qui] est et appelle », selon le mot « admirable » de Ruusbroec (Ru 201).

XI. L'ÊTRE QUI EST L'AMOUR

Si Élisabeth est fascinée par le Mystère des trois Personnes divines, elle est aussi éblouie par l'unité de l'Être divin. Non seulement elle l'affirme de manière complémentaire, ainsi que nous l'avons vu précédemment, mais de plus en plus sa contemplation se concentre sur la « Divinité » (P 82, P 86). Ce processus se dessine dans les poésies dès 1902. Relevons quelques expressions évocatrices : « Être infini », « Divinité », « Déité », « divine essence » (P 80) ; « ... l'Unique Nécessaire, L'Être divin, Lumière et Charité » (P 83 ; cf. P 123) ; « l'Être insondable » (P 88) ; « ton Être », « ton Être éternel », « ta divine essence » (P 109).

Élisabeth se réjouit à la perspective de « passer [son] éternité au sein de la Trinité » et de « contempler les splendeurs de l'Être divin » (L 269), « sa Beauté [celle de "l'Être divin"] dans un face à face éternel » (L 274)¹⁹.

Durant les derniers mois de sa vie, Élisabeth paraît subjuguée par la contemplation de « l'Être divin » (CF 4, 43), cet « Abîme qui est Dieu » (CF 4, cf. n. 13 ; cf. DR 7). Dans la retraite Le Ciel dans la foi, nous percevons l'influence considérable de la lecture de Ruusbroec (cf. CF 21, n. 17). Il en va de même pour la Dernière retraite. La section des n° 5 à 8, toute traversée par

les réminiscences du mystique flamand, insiste sur la simplification, l'unification de l'âme qui dans sa « belle simplicité » peut se livrer à cette « contemplation simple » qui anticipe « la vision intuitive, le regard simple » des glorifiés : ceux-ci « contemplent Dieu dans la simplicité de son essence » et « sont une incessante louange de gloire à l'Être divin qui contemple en eux sa propre splendeur » (DR 7). L'âme configurée à Dieu par « la simplicité du regard » « permet à l'Être divin de se refléter en elle » (DR 8). L'expression : « l'Être divin » revient très souvent dans la Dernière retraite : DR 6, 7, 8, 12, 16, 26, 28, 40 (cf. 24 : « mon Être »). Il est aussi « l'Être simple » (DR 20, 40), « l'Être aimé » (DR 16) ou « l'Objet aimé » (DR 21), « l'Être adoré » (DR 21), « le Bien substantiel » (DR 28).

L'accent mis sur l'unité et la simplicité divine permet à Élisabeth de désigner Dieu comme « le grand solitaire », à la suite de « saint Denys » (DR 26, cf. n. 9), et il convient d'imiter cette perfection « en étant une grande solitaire » (cf. P 80, P 84). « L'Être divin vit dans une éternelle, une immense solitude ; Il n'en sort jamais, tout en s'intéressant aux besoins de ses créatures, car Il ne sort jamais de Lui-même et cette solitude n'est autre que sa divinité » (DR 26 ; cf. CF 22 : « Dieu en son éternelle solitude »²⁰).

Dans la correspondance des derniers jours d'octobre 1906 (les « lettres testamentaires » – cf. L 333), Élisabeth ne cesse d'évoquer l'Être divin, en soulignant combien Il est « l'Amour », nous appelant à « vivre en société avec Lui » : « ... un Être qui est l'Amour et qui veut que nous vivions en société avec Lui. (...) Il est là qui me tient compagnie... » (L 327) ; « ... l'Être qui est la Plénitude d'Amour la visite, lui tient compagnie, la fait entrer en société avec Lui. (...) Après Lui, vous [Mère Germaine] êtes tout pour elle [Élisabeth] » (L 329) ; « ... croire

qu'un Être qui s'appelle l'Amour habite en nous (...) et qu'Il nous demande de vivre en société avec Lui » (L 330) ; « ... contempler les splendeurs de l'Être divin. (...) que le simple regard sur Lui nous sépare de tout et nous fixe en l'insondable profondeur du mystère des Trois » (L 332) ; « ... je vous laisse ma foi en la présence de Dieu, du Dieu tout Amour habitant en nos âmes. (...) c'est cette intimité avec Lui "au-dedans" qui a été le beau soleil irradiant ma vie » (L 333) ; « Oui, livrez-vous à cette Plénitude de l'Amour, "Être vivant", qui veut vivre en société avec vous » (L 336).

Les ultimes pages adressées à Mère Germaine (*Laisse-toi aimer*) reprennent ces mêmes thèmes lorsque Élisabeth invite sa Prieure à se tenir « en société avec l'Amour » (LA 4 et 6) et qu'elle conclut : « Vous êtes appelée à rendre hommage à la Simplicité de l'Être divin et à magnifier la puissance de son Amour » (LA 6). Pour Élisabeth, « l'Être divin » est un « immense Foyer d'Amour » (LA 1). Cette expression si suggestive est présente dans maintes poésies (P 94, 100, 101, 105, 109), tout comme dans les lettres (cf. L 190, n. 3, L 269, L 293). Elle revient avec prédilection dans la correspondance d'Élisabeth durant les dernières semaines de sa vie (L 304, 316, 330, 335, 336, 341), en même temps que d'autres expressions comparables, comme « Dieu tout Amour » (L 333, L 335), ou « Plénitude de l'Amour » (L 329, L 336). L'expression « Foyer d'amour » (ou simplement : « l'Amour » – L 269) comporte au moins implicitement (cf. L 269), ou bien explicitement (cf. L 304) une référence au Mystère trinitaire. Il s'agit de vivre en société avec cet « Être qui est la Plénitude d'Amour » (L 329). La lettre 332 associe perspectives unitaires (« splendeurs de l'Être divin », « consommés en l'Un », « simple regard sur Lui »), prédominantes, et perspective trinitaire (« l'insondable profondeur du mystère des Trois »), plus discrète.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aux profondeurs de Dieu et de la charité du Christ désormais révélées et rendues accessibles, aucune profondeur créée ne peut être comparée, ni opposée. Rien ne saurait entraver la participation à la vie de Dieu acquise par le Christ : « Oui, j'en ai l'assurance, disait saint Paul, ni mort ni vie, ni anges ni principautés, ni présent ni avenir, ni puissances, ni hauteur ni *profondeur*, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur » (Rm 8, 38-39). Communiant à l'assurance de l'Apôtre, Élisabeth écrit :

« Marcher en Jésus-Christ, il me semble que c'est sortir de soi, se perdre de vue, se quitter, pour entrer plus profondément en Lui à chaque minute qui passe. Si profondément que l'on y soit enraciné, et qu'à tout événement, [à] toute chose on puisse lancer ce beau défi : "Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ? " Lorsque l'âme est fixée en Lui en de telles profondeurs, quand ses racines y sont ainsi plongées, la sève divine s'épanche à flots en elle (...) » [33].

Louer la gloire de Dieu, pour Élisabeth, repose donc sur le choix éternel de Dieu et y correspond dans la mesure où l'on accueille ce choix, où l'on fait siennes ses profondeurs infinies telles qu'elles se sont révélées dans le Christ et par le don de l'Esprit Saint.

La louange de gloire d'Élisabeth est paradoxale à deux titres. Premièrement, au titre de l'Objet divin, car on prétend connaître Dieu dans le moment même où l'on avoue ne pas pouvoir le comprendre entièrement : « L'adoration (...) c'est l'amour écrasé par la beauté, la force, la grandeur immense de l'Objet aimé, et il "tombe en une sorte de défaillance" dans un silence plein, profond, ce silence dont parlait David lorsqu'il s'écriait : "Le silence est ta louange ! ... " » [21]. Deuxièmement, au titre du temps, car on prétend vivre dans le temps une participation à l'éternité divine : « Comment imiter dans le ciel de mon âme

cette occupation incessante des bienheureux dans le Ciel de la gloire ? Comment poursuivre cette louange, cette adoration ininterrompue ? » [20]⁶. Et plus loin, elle explique :

« Il me demande de vivre comme le Père dans un éternel présent, sans avant, sans après, mais tout entière en l'unité de mon être en ce maintenant éternel. Quel est-il, ce présent ? Voici David qui me répond : “On l'adorera toujours à cause de Lui-même”. (...) elle adorera toujours son Dieu à cause de Lui-même et vivra, à son image, dans cet éternel présent où Il vit... » [25].

Nous sommes toujours dans les régions de la foi et non pas dans la vision de Dieu, contrairement à ce que certaines expressions peuvent laisser croire. Et, un peu plus loin elle souligne :

« je ne ferai que du divin, que de l'éternel, et, à l'image de mon Immuable, je vivrai dès ici-bas dans un éternel présent » [28].

« Voilà le présent éternel dans lequel *Laudem gloriae* doit être fixée » [25]. Ce double paradoxe de la gloire (que Dieu ne donne à personne) connue de l'homme, et d'une vie dans le temps qui goûte à l'éternité divine, ne fait que souligner la dignité de l'image de Dieu en l'homme. Cette vocation à la mesure de la grandeur de Dieu, se manifeste précisément par sa participation surnaturelle par la grâce à la vie de Dieu lui-même. Dieu permet que nous nous émerveillions de sa présence et du soin qu'il prend de nous ; il suscite notre action de grâce quelle que soit la souffrance qui nous atteint. Alors que la maladie la mine inexorablement, Élisabeth laisse dominer dans son texte sa reconnaissance envers l'amour de Dieu pour elle ; la perception d'avoir part à la gloire divine dépasse toutes les limites expérimentées. Elle fait comprendre que la grâce du Christ l'établit véritablement *en Lui* comme elle l'a demandé⁷. Reconnaître Dieu comme Père de Jésus-Christ et *en Jésus-Christ*, comporte un progrès – nous le verrons – mais constitue

son occupation actuelle essentielle. Peut-on reprocher à la carmélite de donner l'impression de n'être plus sur terre ? Elle témoigne de cette vie divine qui peut déjà occuper toutes ses forces dès ici-bas. Le *déjà-là* de la gloire à venir est vraiment opérationnel chez Élisabeth, il se traduit en attention habituelle à Dieu :

« “Nescivi” ! (Ct 6, 11)... Je ne sais plus rien, je ne veux plus rien savoir, sinon “le connaître, Lui, la communion à ses souffrances, la conformité à sa mort” (Ph 3, 10). “Ceux que Dieu a connus en sa prescience, Il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son divin Fils” (Rm 8, 29), le Crucifié par amour. Quand je serai toute identifiée avec cet Exemple divin, toute passée en Lui, et Lui en moi, alors je remplirai ma vocation éternelle : celle pour laquelle Dieu m'a élue en Lui “in principio”, celle que je poursuivrai “in aeternum”, alors que plongée au sein de ma Trinité je serai l'incessante louange de sa gloire, *Laudem gloriae ejus* » [1].

Le thème de la louange de gloire se développe ici dans le contexte de Ph 3, 10-11 : « le connaître, lui, avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, lui devenir conforme dans sa mort, afin de parvenir si possible à ressusciter d'entre les morts ». Remarquons que Élisabeth ne retient ni la connaissance de la puissance de la résurrection du Christ, ni l'espoir de parvenir si possible, à la résurrection d'entre les morts. Peut-être mentionne-t-elle la seule dimension de la souffrance en raison de sa maladie. La relation au Christ Ressuscité et à notre condition future de ressuscités semble mise en sourdine. « Il s'agit de connaître le Christ et de connaître la communion à ses souffrances, la conformité à sa mort » ou « m'étant conformée à sa mort ». Certes, au huitième jour de sa retraite, Élisabeth citera Ép 3, 16-17 : « Que le Père les fortifie en puissance par son Esprit quant à l'homme intérieur, en sorte que Jésus Christ habite en leurs cœurs et qu'ils soient enracinés et fondés en l'amour », et d'après Paul, la venue de l'Esprit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Élisabeth²⁹. Car de même qu'un visage se transforme, s'illumine, devient radieux quand le regard se fixe dans l'admiration, la contemplation, l'adoration d'un être aimé, de même, la contemplation surnaturelle de Dieu produit cette illumination du cœur. Et ce n'est pas seulement le visage qui subit le changement, c'est nous-mêmes, notre être profond. Notre existence elle-même est transfigurée par la grâce : *novum esse*, écrit saint Thomas³⁰. Si le visage de celui qui contemple par amour s'illumine de la joie qui lui vient de l'être aimé et contemplé, s'il porte comme un reflet de cette beauté, combien plus celui qui contemple Dieu, le Seigneur lui donne-t-il cette joie d'y « voir rayonner toutes ses perfections » [8] ! C'est donc l'image de Dieu qui se reflète comme en un cristal très pur, sur « le visage découvert » de notre esprit. La contemplation transforme Élisabeth en cette image, en ce reflet, en Dieu lui-même. En cette transformation, toute la vie, en toutes ses dimensions, sont transfigurées, même et surtout peut-être la souffrance :

« “La nuit l'annonce à la nuit” Voici qui est bien consolant ! Mes impuissances, mes dégoûts, mes obscurités, mes fautes elles-mêmes, racontent la gloire de l'Éternel ! Mes souffrances de l'âme ou du corps racontent aussi la gloire de mon Maître ! David chantait : “Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits que j'ai reçus de Lui ? ” Voici : “Je prendrai le calice du salut”. Si je le prends, ce calice empourpré du Sang de mon Maître et que, dans l'action de grâces, toute joyeuse, je mêle mon sang à celui de la sainte Victime, il est en quelque sorte infinisé et peut rendre au Père une louange superbe ; alors ma souffrance est “un message qui transmet la gloire” de l'Éternel » [18].

(...) « L'âme qui pénètre et qui demeure en ces “profondeurs de Dieu” chantées par le roi-prophète, qui fait par conséquent tout “en Lui, avec Lui, par Lui, et pour Lui”, avec cette limpidité du regard qui lui donne une certaine ressemblance avec l'Être simple, cette âme par chacun de ses mouvements, de ses aspirations, comme par chacun de ses actes, quelques ordinaires qu'ils soient, “s'enracine” plus

profondément en Celui qu'elle aime. Tout en elle rend hommage au Dieu trois fois saint : elle est pour ainsi dire un Sanctus perpétuel, une louange de gloire incessante ! » [20].

6. Le regard simple de la foi, simplifié par l'amour, prend part à l'Être simple de Dieu. Mais, nous devons aller plus loin. D'après saint Paul, le Christ est le Fils qui est lui-même « l'image du Dieu invisible » (Col 1, 15) et « le resplendissement de sa gloire, l'effigie de sa substance » (He 1, 3). Le Christ aimé, c'est le Verbe, révélé par saint Jean (Jn 1, 1), c'est l'expression de la pensée de Dieu, la Parole unique qui reflète cette pensée, comme l'explique saint Thomas³¹ et celui qui le voit, voit le Père (cf. Jn 14, 9). Élisabeth qui scrute le Christ jusque dans les profondeurs de sa Personne divine se voit transformée en cette image de Dieu. Tous les trésors de l'Être simple de Dieu se reflètent en Élisabeth, et surtout son bonheur. Dieu est heureux. Tous les trésors de l'âme du Christ se reflètent également en la carmélite : en Lui se chante la parfaite louange. Le caractère totalisant de la participation à la vie de Dieu s'intensifie. Au treizième jour, c'est tout le temps (qui lui reste à vivre ici-bas) que l'âme voudrait louer Dieu, et l'image de la lyre et du chant – avec la division du temps que la musique implique –, enrichit celle du reflet :

« Il veut que “je croisse en Jésus-Christ par l'action de grâces” : c'est que c'est en elle que tout doit s'achever ! “Père, je vous rends grâce ! ” (Jn 11, 41) Voilà ce qui se chantait en l'âme de mon Maître et Il veut entendre l'écho en la mienne ! Mais il me semble que le “cantique nouveau” (Ap 14, 3) qui peut le plus charmer et captiver mon Dieu est celui d'une âme dépouillée, délivrée d'elle-même, en laquelle Il peut refléter tout ce qu'Il est et faire tout ce qu'Il veut. Cette âme se tient sous sa touche comme une lyre, et tous ses dons sont comme autant de cordes, qui vibrent pour chanter de jour et de nuit la louange de sa gloire ! » [35].

De même que le cheveu de l'épouse, dans le Cantique de saint

Jean de la Croix, retient le grand aigle royal s'il descend les hauteurs de l'air pour se laisser prendre³², de même ce sont ses propres chants dans l'âme de son épouse qui captivent le Maître (de chant).

L'instruction du Maître se traduit en un écho, une vibration fidèle à son « Exemple divin » [1] que la parfaite épouse du Christ, « lumineuse de sa lumière, de sa seule lumière, ayant la clarté de Dieu » [10], renvoie au Père : « Il importe que j'étudie ce divin Modèle, afin de m'identifier si bien avec Lui que je puisse sans cesse l'exprimer aux yeux du Père » [37].

Ce qui se chantait en l'âme de son Maître, tous les ardents chercheurs de Dieu l'avaient annoncé, figuré. Jésus l'a accompli :

« Et d'abord, que dit-Il en entrant dans le monde ? “Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté” (He 10, 9 ; Ps 39, 10-11). Il me semble que cette prière devrait être comme le battement du cœur de l'épouse : “Nous voici, ô Père, pour faire votre volonté ! ” » [37].

« Le Maître fut si vrai en cette première oblation ! Sa vie n'en fut pour ainsi dire que la conséquence ! “Ma nourriture, aimait-Il dire, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé” (Jn 4, 34). Ce doit être aussi celle de l'épouse, en même temps que le glaive qui l'immole... “S'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; mais non pas comme je veux, Père, comme vous voulez” (Mt 26, 39). Et alors elle s'en va dans la paix, joyeuse, à toute immolation avec son Maître, se réjouissant “d'avoir été connue” par le Père, puisqu'Il la crucifie avec son Fils. “J'ai pris vos ordonnances pour être à jamais mon héritage, parce qu'elles sont les délices de mon cœur” (Ps 118, 111) : voilà ce qui se chantait en l'âme du Maître et qui doit avoir un écho retentissant en celle de l'épouse ! C'est par sa fidélité de tous les instants à ces “ordonnances” extérieures ou intérieures qu'elle “rendra témoignage à la vérité” (Jn 18, 37) et pourra dire : “Celui qui m'a envoyée ne m'a pas laissée seule ; Il est toujours avec moi, parce que je fais toujours ce qui Lui plaît” (Jn 8, 29). Et ne le quittant jamais, prenant son contact si fortement, elle pourra rayonner cette vertu secrète, qui sauve et délivre les âmes. Dépouillée, affranchie d'elle-même et de tout, elle pourra

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plaira, puisque cette bienheureuse souffrance purifie mon âme que vous voulez vous unir plus intimement » (NI 11). Elle avait dû accepter et assimiler *avec amour* les souffrances occasionnées par ses proches en lui retardant son entrée au Carmel. « Que c'est bon de souffrir, de donner quelque chose à Celui qu'on aime. Jamais, ma sœur, je ne l'avais aussi bien compris. C'est là, au pied de la Croix, que l'on se sent sa fiancée ; toutes ces obscurités, ces souffrances la détachent pour l'attacher à notre Unique Tout, elles la purifient aussi pour arriver à l'Union. (...) Livrons-nous à l'amour. Oui, soyons victimes d'amour, martyres d'amour, ah ! C'est cela qui serait bon, et puis mourir d'amour comme notre sainte Mère Thérèse... » (L 47). Élisabeth avait surtout dû accepter le martyre d'être elle-même le motif et la cause de la peine des autres : « Je souffre de faire souffrir les autres » (L 67) ; « Mes pauvres chéries que je crucifie » (L 71).

Ainsi, ne lui était-il pas difficile, dans sa vie, de reprendre son expérience pour conforter les autres. En 1902, elle écrivait à une personne amie : « Je suis bien jeune, mais il me semble que quelquefois j'ai bien souffert. Oh alors, quand tout s'embrouillait, quand le présent était si douloureux et que l'avenir m'apparaissait encore plus sombre, je fermais les yeux, je m'abandonnais comme un enfant dans les bras de ce Père qui est aux Cieux. (...). Il ne faut pas s'arrêter en face de la Croix et la regarder en elle-même. Mais, se recueillant sous les clartés de la foi, il faut monter plus haut et penser qu'elle est l'instrument qui obéit à l'Amour divin » (L 129).

Élisabeth concevait clairement que toute souffrance est exclusivement un événement d'amour. Même de façon irréfléchie, Élisabeth avait déjà compris que la douleur place toujours l'âme au pied de la Croix. Et c'est à ce moment-là qu'Élisabeth commença à expérimenter l'échange merveilleux. À

travers un premier mouvement instinctif, la créature invoque l'aide de son Sauveur, mais immédiatement – paradoxalement – l'âme amoureuse s'aperçoit que c'est plutôt à elle d'écouter l'invocation du Sauveur. Et le Crucifié demande que chaque souffrance soit, en quelque sorte, greffée dans sa Douleur.

Une fois entrée dans le monastère, Élisabeth connut les souffrances intérieures les plus aiguës, au point qu'elle se trouva, à la veille de sa profession religieuse, « au comble de l'angoisse » (L 152) ; avec les inévitables peines qui se rencontrent dans la vie austère des carmélites. Elle était déjà persuadée qu'il fallait tout vivre en esprit de « rédemption », en union avec Jésus Crucifié : « Au Carmel on rencontre bien des sacrifices (...), mais ils sont si doux lorsque le cœur est tout pris par l'amour. Je vais vous dire comment je fais lorsqu'il y a une petite fatigue : je regarde le Crucifié et quand je vois comme *Lui* s'est livré pour *moi*, il me semble que *moi*, je ne puis moins faire pour *Lui* que de me dépenser, de m'user, pour Lui rendre un peu de ce qu'Il m'a donné ! Chère Madame, le matin à la sainte Messe, communions à son esprit de sacrifice : nous sommes ses épouses, nous devons donc Lui être semblables. Puis, après cela, dans la journée, tenons-nous toujours en Lui. Alors, si nous sommes fidèles à vivre de sa vie, si nous nous identifions à tous les mouvements de l'âme du Crucifié, tout simplement, alors nous n'avons plus à craindre nos faiblesses, car Lui sera notre force, et qui peut nous arracher à Lui ? Je crois qu'Il est bien content et que nos sacrifices doivent bien consoler son Cœur » (L 156).

Malgré la profondeur de ces réflexions, il semble pourtant qu'Élisabeth n'ait pas eu une doctrine particulière sur le mystère du salut chrétien avant le drame crucial de la dernière maladie. Toutefois, il y a dans ses écrits de jeunesse un texte quasi prophétique, d'une extraordinaire intensité, qu'elle écrivit dans

un élan d'enthousiasme spontané. Ce fut une prière que Dieu reçut des lèvres d'une jeune femme généreuse qui s'exposait peut-être de manière excessive. Il l'accueillit – comme Il sait le faire – avec le sérieux absolu de celui qui aime jalousement sa créature. C'était en 1899. Élisabeth participait à la « mission citoyenne » prêchée à Dijon par un Père Rédemptoriste. Et voici que, le jeudi 9 mars au matin, elle écouta un sermon sur « La pénitence », avec les rappels du message de Lourdes. Le prédicateur avait insisté sur le fait que la vie de Jésus n'avait été « autre chose qu'une longue agonie ». Il avait ensuite cité des exemples de pénitences rapportés par de nombreux saints.

Élisabeth prend note sur son *Journal*. Puis, ses notes deviennent un torrent de prière : « O mon Dieu, vous savez que si je souffre, si je désire surtout tant souffrir, ah ! Ce n'est pas en pensant à mon éternité, mais seulement pour vous consoler, pour vous ramener des âmes, pour vous prouver que je vous aime. Car je vous ai donné mon cœur, un cœur qui ne pense, qui ne vit que pour vous, un cœur qui vous aime à en mourir. Et pour être tout à vous, je m'enterrerai vivante au fond d'un cloître, j'endurerai mille souffrances avec bonheur. O Jésus, mon Époux et ma Vie, donne-moi des croix, je veux le partager avec vous, ah, ne souffrez pas sans moi. Que désormais ma vie soit un tourment perpétuel, mais que je vous console, que je prouve tout mon amour. Des âmes, oh ! Je veux en gagner ! “ *Ou souffrir, ou mourir !* ” » (DR 32).

Comme on peut le voir, les expressions sont marquées par la démesure – même si elles retracent le style des prédications de l'époque : Élisabeth parle de « s'enterrer vivante au fond d'un cloître », elle demande des souffrances sans fin et souhaite même que sa vie devienne « un tourment perpétuel ». Mais tout est ressaisi et dépassé par cette expression limpide, stupéfiante, par laquelle elle s'adresse à son Jésus, avec l'assurance d'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Époux et mon Amour. Oh, vois-tu, cela met dans l'âme une paix si douce, une joie si profonde, et on finit par mettre son bonheur dans tout ce qui est contrariant. Maman chérie (...) dis au Maître : « Je ne suis pas digne de souffrir cela pour vous, je ne mérite pas cette conformité avec vous ». Tu verras que ma recette est excellente, elle met une paix délicieuse au fond du cœur, elle rapproche du bon Dieu » (L 317).

Le cri généreux de sa jeunesse : « Ne souffrez pas sans moi ! » est devenu désormais une prise de conscience que le désir du Christ n'est pas seulement d'être accompagné dans sa souffrance, mais de graver en nous sa forme crucifiée. C'est plutôt Lui qui veut nous accompagner jusqu'à nous transformer en Lui : « Il y a un Être qui est l'Amour et qui veut que nous vivions en société avec Lui. Oh maman, c'est délicieux, Il est là qui me tient compagnie, qui m'aide à souffrir, qui me fait dépasser ma douleur pour me reposer en Lui..., fais comme moi, tu verras comme cela transforme tout » (L 327).

L'âme qui voulait apporter son réconfort au Christ souffrant, va maintenant vers le crucifié pour apprendre sa propre « identité » : « Voilà ce que je vais me faire enseigner : la conformité, l'identité avec mon Maître adoré, le Crucifié par amour » (L 307) et elle reçoit non seulement la force nécessaire à la souffrance, mais la présence même de Celui qui est le « Fort » : « Je n'ai pas peur de ma faiblesse, c'est elle qui me donne confiance, car le Fort est en moi et sa vertu est toute puissante ; elle opère, dit l'Apôtre, au-delà de ce que nous pouvons espérer » (L 333).

C'est dans la douleur que s'effectue le dialogue sponsal parfait : « Dans la solitude de ma petite infirmerie, nous sommes si heureux tous deux ; c'est un cœur à cœur qui dure nuit et jour, c'est délicieux » ! (L 270). « Avant de mourir, je rêve d'être transformée en Jésus crucifié et cela me donne tant de force dans

la souffrance... nous ne devrions pas avoir d'autre idéal sinon de nous conformer à ce Modèle divin ; alors, quelle ardeur nous porterait au sacrifice, au mépris de nous-mêmes, si nous avons toujours les yeux du cœur orientés vers Lui » (L 324). La douleur sert à cela : maintenir les yeux du cœur constamment orientés vers le Maître adoré, de sorte qu'aucune distraction ne puisse retarder notre sainte et bienheureuse « conformité » à Lui.

Dans la dernière période de sa vie, Élisabeth percevait avec acuité ceci : que le monastère, sa cellule, s'étaient convertis en un lieu de « transformation mystique », où l'âme perd sa vie pour être absorbée par celle de son Époux : « Il m'attire beaucoup aussi vers la souffrance, le don de soi, il me semble que c'est le terme de l'amour. (...) Mes petites jambes font du progrès, et j'en profite pour aller faire des visites à la petite tribune, c'est divin ! Je suis la petite recluse du bon Dieu, et quand je rentre en ma chère cellule pour y continuer l'entretien commencé à la tribune, une joie divine s'empare de moi ; j'aime tant la solitude avec Lui seul, et je mène une petite vie d'ermite vraiment délicieuse. Tu sais, elle est loin d'être exempte d'impuissance ; moi aussi j'ai besoin de chercher mon Maître qui se cache bien ; mais alors je réveille ma foi, et je suis plus contente de ne pas jouir de sa présence, pour le faire jouir, Lui, [de] mon amour. La nuit (...), c'est si mystérieux, si silencieux, cette petite cellule avec ses murs blancs sur lesquels ressort une croix de bois noir sans Christ : c'est la mienne, celle où je dois m'immoler à tout instant pour être conforme à mon Époux crucifié. Saint Paul disait : *Ce que je veux, c'est le connaître, Lui le Christ, et la communion à ses souffrances, et la conformité à sa mort.* Ceci s'entend de cette mort mystique par laquelle l'âme s'anéantit et s'oublie si bien elle même qu'elle s'en va mourir en Dieu pour se transformer en Lui. Petite sœur, cela demande de la souffrance, car il faut détruire tout ce qui est

nous, pour mettre en place Dieu Lui même » (L 298).

« Oh (...) que je ne sois *plus moi mais Lui*, et que le Père, en me regardant, puisse le reconnaître ; que *je sois conforme à sa mort*, que *je souffre en moi ce qui manque à sa passion pour son corps qui est l'Église*, et puis baignez-moi dans le Sang du Christ pour que je sois forte de sa force à Lui ; je me sens si petite, si faible » (L 294).

Nous savons qu'Élisabeth perçut et vécut cette « conformité » particulière au Christ avec une telle intensité, qu'elle ne sentit point le manque de l'Eucharistie dans les derniers jours où elle ne pouvait même plus la recevoir, car elle était dans l'impossibilité de déglutir. Elle dit alors avec une paix absolue : « Je le trouve en la Croix ; c'est là qu'il me donne sa vie¹⁷. »

VII. L'AMOUR « TROP GRAND »

Au fur et à mesure que la transformation dans le Christ s'opère, en tant que fruit joyeux de la souffrance même, l'âme est libérée de la tentation d'attribuer sa souffrance à un quelconque dessein de Dieu obscur et menaçant et découvre qu'il faut rechercher l'origine de tout dans un « amour trop grand » : un amour *excessif*, qui a pour objectif le salut du monde et qui implique chaque créature qui se confie à l'amour de cet immense projet salvateur. « *Propter nimiam charitatem*. Oui, tous ces flots de grâces, c'est *parce qu'Il m'a trop aimée* » (L 280 ; cf. L 319). « Quand une grande souffrance ou un tout petit sacrifice se présente à nous, oh, pensons bien vite que “ c'est notre heure ”, l'heure où nous allons prouver notre amour à Celui qui nous a *trop aimés*, dit saint Paul » (L 308). « Il est un Dieu d'amour ; nous ne savons pas comprendre à quel point Il nous aime, *surtout quand Il nous éprouve* » (L 267). « Le bon Dieu m'a fait comprendre dans sa lumière quel trésor est la souffrance et nous ne comprendrons jamais assez à quel point Il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

AVEC JÉSUS JE SUIS CLOUÉE À LA CROIX ÉLISABETH DE LA TRINITÉ ET SA CHRISTOLOGIE EN UNE CHAIR DE FEMME

« Ce n'est plus moi qui vis mais le Christ qui vit en moi »
Ga 2, 20

Élisabeth Catez n'est pas théologienne, mais sa biographie et son témoignage de foi peuvent être considérés comme une « théologie existentielle ».¹ Sa vie est une de ces vies qui nous parlent de totalité et qui disent l'unité de la beauté, de la bonté et de la vérité. Dans cet essai est esquissée, dans un premier temps, une présentation de ses liens avec d'autres femmes mystiques pour mettre l'accent sur son profil féminin et sa richesse charismatique qui s'abreuve à différentes traditions². Ensuite, dans un deuxième temps, on examinera son expérience du mystère du Christ en tant que femme, avec une attention spéciale au témoignage contenu dans la *Dernière Retraite* de 1906 : « Il veut associer son épouse à son œuvre de rédemption » (DR 13). On conclura enfin avec quelques réflexions sur la mystique féminine et la christologie vécue par Élisabeth de la Trinité à partir de son expérience d'épouse.

I. EN COMMUNION AVEC DES SAINTES FEMMES

Parmi les sources³ dont s'est nourrie l'expérience spirituelle d'Élisabeth de la Trinité, on compte, jointes à d'autres influences bibliques et spirituelles, quatre maîtresses de vie spirituelle : Thérèse de Lisieux, Thérèse d'Avila, Catherine de Sienne et Angèle de Foligno. De manière distincte et dans une mesure différente, chacune de ces femmes a marqué la théologie

vivante de la carmélite de Dijon, enrichissant et façonnant sa mystique chrétienne. Si Édith Stein a réuni les apports de la spiritualité dominicaine, bénédictine et carmélitaine⁴ en une nouvelle synthèse originale, Élisabeth Catez révèle la créativité intégratrice de sa spiritualité en harmonisant les différents accords de la tradition carmélitaine, dominicaine et franciscaine. En définitive, cette liberté intérieure pour percevoir et vivre la communion entre les charismes confirme la catholicité du christianisme ; de même, la solidarité entre les femmes mystiques nous pose le défi d'approfondir et de revoir les liens de charité dans nos communautés ecclésiales.

A. LE MODÈLE ET L'INTERCESSION DE THÉRÈSE DE LISIEUX

« Courage donc, Madame et chère sœur, je vous confie tout particulièrement à une petite carmélite morte à vingt-deux ans en odeur de sainteté qui se nommait Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle disait avant de mourir qu'elle passerait son ciel à faire du bien sur la terre ; sa grâce est de dilater les âmes, de les lancer sur les flots de l'amour, de la confiance, de l'abandon ; elle disait qu'elle avait trouvé le bonheur quand elle avait commencé à s'oublier. Voulez-vous l'invoquer chaque jour avec moi afin qu'elle vous obtienne cette science qui fait les saints et qui donne à l'âme tant de paix et de bonheur ! »... (L 249)

Élisabeth connaît Thérèse de Lisieux⁵ avant d'entrer au Carmel et reçoit d'elle une impulsion importante dans son désir de sainteté et l'idée qu'elle s'en fait ; la proximité dans le temps entre la première édition de *Histoire d'une Âme* en 1898 et l'éveil de la vocation d'Élisabeth Catez favorise sans aucun doute cette parenté spirituelle : « La biographie de Thérèse Martin, qui entra très jeune au couvent pour s'y laisser consumer par le feu de Dieu, constitue pour Élisabeth un encouragement et un défi. »⁶ De fait, elle fait référence pour la première fois à son idéal d'une vie sainte dans son *Journal* en Janvier 1900 : « Aidez-moi à faire cette retraite tout à fait bien

car je veux pour vous devenir une sainte » (J 138). Sur cette expression, Conrad De Meester fait ce commentaire que les fréquentes allusions à l'Acte d'offrande à l'Amour miséricordieux de Thérèse de Lisieux et à l'*Histoire d'une Âme* prouvent que Thérèse a certainement aidé Élisabeth à rêver de ces sommets. Dans son acte d'offrande, Thérèse dit : « en un mot, je désire être sainte » (Pri 6, 3). Dans un billet daté approximativement du 16 novembre 1899, Élisabeth reproduit quelques idées très typiques de l'oraison de Thérèse : « ... victime d'holocauste. Oh, fais-moi martyre de ton Amour, que ce martyre me fasse mourir [...] Ô Maître, je veux être sainte pour toi, sois ma sainteté, car je connais ma faiblesse. » (NI 4, 2-3.8).

De façon emblématique, Élisabeth exprime cet idéal de sainteté en entrant au Carmel d'une manière très thérésienne : « Quand on lui demande au seuil du Carmel : “Quel est selon vous l'idéal de la sainteté ?”, elle répond : “Vivre d'amour”. Et “le moyen le plus rapide pour y parvenir ?” “Se faire toute petite, se livrer sans retour” (NI 12)⁷. » Comme on le sait, *Vivre d'amour* (PN 17)⁸ est une des rares poésies que Thérèse compose spontanément et qui, par là même, exprime de façon directe son expérience spirituelle. En cette même circonstance s'ajoute une autre question : « “Quelle est la sainte que vous préférez et pourquoi ?”-R. : “Notre sainte Mère Thérèse, parce qu'elle mourut d'amour”. » (NI 12). Que De Meester commente : « Thérèse de Lisieux ne pouvait pas encore être candidate à l'élection, parce qu'elle n'était alors pas encore une “sainte”... canonisée [...] Mais les images des deux Thérèse, avec le même nom et le même habit, se fondent l'une dans l'autre, pour ainsi dire⁹. » En 1904, en composant *Ô mon Dieu, Trinité que j'adore* (NI 15), Élisabeth manifeste clairement sa singularité spirituelle et montre en même temps que son lien avec Thérèse ne s'est pas interrompu. Dans ce sens se détachent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sinon le “connaître, Lui, la communion à ses souffrances, la conformité à sa mort” (Ph 3, 10). “Ceux que Dieu a connus en sa prescience, Il les a aussi prédestinés pour être conformes à l’image de son divin Fils” (Rm 8, 29), le Crucifié par amour. Quand je serai toute identifiée avec cet Exemple divin, toute passée en Lui et Lui en moi, alors je remplirai ma vocation éternelle (...) *Laudem Gloriam* (Eph 1, 12) » (DR 1).

Le « Nescivi » (Ct 6, 11) est clairement une expression sponsale, qui concentre la force et la radicalité de la décision de suivre le Christ de façon évangélique, dans ce cas en référence au désir de connaître le Christ, de s’unir à sa croix et de se conformer à sa mort selon Ph 3, 10. Elle se découvre prédestinée à être conforme à l’image du Fils, crucifié par amour, à la lumière de Rm 8, 29. L’identification au Christ qu’elle espère s’exprime comme une dynamique de transformation : « toute passée en Lui et Lui en moi » et conduit Élisabeth à réaliser sa mission d’être « l’incessante louange de sa gloire »⁴³, comme elle l’explique dans DR 17 et 20. Le passage de Rm 8, 29, qui se répétera dans la DR (14 et 37), parcourt toute l’œuvre d’Élisabeth⁴⁴. Un mois avant sa mort, en évoquant l’expression d’Angèle de Foligno citée plus haut, elle parlera encore une fois de cette expérience : « Si vous saviez quel bonheur ineffable goûte mon âme en pensant que le Père m’a prédestinée pour être conforme à son Fils crucifié... C’est Saint Paul qui nous fait part de cette élection divine qui semble être mon partage ! ... » (L 324). La citation de Rm 8, 29 et l’allusion à Paul de Tarse revient dans DR 37 : « Il faut être transformé en Jésus-Christ, c’est encore saint Paul qui me l’enseigne. »

« L’âme qui veut servir Dieu nuit et jour en son temple, j’entends ce sanctuaire intérieur dont parle saint Paul quand il dit : “Le temple de Dieu est saint et vous êtes ce temple” (1 Cor 3, 17), cette âme doit être résolue de communier *effectivement* à la passion de son Maître. C’est une rachetée qui doit racheter d’autres âmes à son tour, et pour cela elle

chantera sur sa lyre : “Je me glorifie dans la Croix de Jésus-Christ (Ga 6, 14). Avec Jésus-Christ je suis clouée à la Croix...” (Ga 2, 19). Et encore : “Je souffre en mon corps ce qui manque à la passion du Christ, pour son corps qui est l’Église” (Col 1, 24). [...] » (DR 13)

La réflexion sur le temple comme sanctuaire intérieur, qu’elle emprunte à 1 Cor 3, 17, met en évidence que la conformité au Christ, au moyen de la souffrance, ne se produit pas seulement dans le cœur d’Élisabeth mais également et principalement dans son corps. Il s’agit d’une participation effective à la passion rédemptrice, comme elle le souligne elle-même et le répète : « elle marche sur la route du Calvaire à la droite de son Roi crucifié » ; « Il veut associer son épouse à son œuvre de rédemption. [...] Le Maître saint lui fait comprendre qu’elle doit dépasser ce qu’il y a d’amer dans la souffrance pour y trouver, comme Lui, son repos » (DR 13). La citation de Ga 6, 14 apparaît ici une seule fois dans les écrits, de même que Ga 2, 19 : « Je suis crucifié avec le Christ » ; ce qui est original chez elle, c’est qu’elle écrit « je suis clouée à la Croix »⁴⁵ au féminin, c’est l’âme *rachetée et rachetante*. C’est aussi Élisabeth souffrante sur « l’autel de son lit » (cf. L 306)⁴⁶. Élisabeth interprète le fait d’être crucifiée comme faisant partie de sa vocation d’épouse : « L’épouse est à l’Époux (Jn 3, 29), le mien m’a prise, Il veut que je Lui sois une humanité de surcroît » (L 309). Le passage de Col 1, 24 « souffre en mon corps... »⁴⁷ apparaît lié à une tournure impressionnante qui apparaît plus loin : « Et maintenant qu’Il est retourné au Père, qu’Il m’a substituée à sa place sur la Croix afin que “je souffre en mon corps ce qui manque à sa passion, pour son corps qui est l’Église”, la Vierge est encore là pour m’apprendre à souffrir comme Lui » (DR 41) ; Cette nouvelle expression, « *substituée à sa place sur la croix* », au féminin, insiste de façon radicale sur l’identification au Christ ; Élisabeth est sur la croix, sur le lieu

de la douleur, en attente de la transformation définitive à travers la mort (cf. DR 31). Être crucifiée avec Lui (Ga 2, 19) lui fait croire et espérer la vie du Christ en elle après la mort (Ga 2, 20)⁴⁸ : « Oh bienheureuse mort en Dieu ! Oh suave et douce perte de soi en l'Être aimé, qui permet à la créature de s'écrier : "Je vis, non plus moi, mais c'est le Christ qui vit en moi ; et ce que j'ai de vie en ce corps de mort, je l'ai en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi". »

« Voilà l'œuvre du Christ en face de toute âme de bonne volonté, et c'est le travail que son immense amour, son "*trop grand amour*" (Ep 2, 4), le presse de faire en moi. Il veut être ma paix afin que rien ne puisse me distraire ou me faire sortir de "la forteresse inexpugnable du saint recueillement"⁴⁹ ». C'est là qu'Il me donnera "accès auprès du Père" et me gardera immobile et paisible en sa présence, comme si déjà mon âme était dans l'éternité. C'est par le sang de sa Croix qu'Il pacifiera tout en mon petit ciel, pour qu'il soit vraiment le repos des Trois. Il me remplira de Lui, Il m'ensevelira en Lui, Il me fera revivre avec Lui, de sa vie : "*Mihi vivere Christus est*" (Ph 1, 21) ! [...] je serai toute passée en Lui [...] » (DR 31)

Le passage d'Ep 2, 4⁵⁰ sur le *trop grand amour* trouve un bref commentaire d'Élisabeth dans *Le ciel dans la foi* : « Nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru » (1 Jn 4, 16). C'est là le grand acte de notre foi ; c'est le moyen de rendre à notre Dieu amour pour amour. [...] Lorsqu'elle [notre âme] sait croire à ce "*trop grand amour*" (Ep 2, 4) qui est sur elle, on peut dire comme il est dit de Moïse : "Il était inébranlable dans sa foi comme s'il avait vu l'Invisible" (He 11, 27). [...] elle croit à son amour. » (cf. CF 20). Dans la *Dernière Retraite*, cette foi dans le *trop grand amour* est orientée directement vers la transformation accomplie par Dieu en elle et, aussi, vers l'espérance en la vie éternelle : « *Il me remplira de Lui, m'ensevelira en Lui, me fera revivre avec Lui, je serai toute passée* [au féminin] *en Lui* ». En effet elle désire ardemment

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

34. Cf. G. DELLA CROCE « Élisabeth de la Trinité », 353 ; PHILIPON, « Élisabeth de la Trinité », p. 590 ; H. EGAN, « Elisabetta della Trinità » dans *I mistici e la mistica. Antologia della mistica cristiana*, Città del Vaticano, Libreria editrice Vaticana, 1995, p. 594-603, p. 602s.

35. EGAN, « Elisabetta della Trinità », p. 595.

36. Les deux mots « submerger » et « envahir » ont déjà été associés par Élisabeth (cf. L 185 et 192). Il convient de rappeler un autre texte dans lequel Élisabeth associe le mot « envahir » à la présence de Dieu et l'explique : « Sainte Thérèse dit que l'âme est comme un cristal en lequel se reflète la Divinité. J'aime tant cette comparaison, et lorsque je vois le soleil envahir nos cloîtres de ses rayons, je pense que Dieu envahit ainsi l'âme qui ne cherche que Lui » (L 136).

37. On reprendra ce thème plus bas, en approfondissant le modèle marial dans la spiritualité d'Élisabeth.

38. Cf. aussi L 309 : « Il veut que je Lui sois une humanité de surcroît en laquelle Il puisse encore souffrir pour la gloire de son Père, pour aider aux besoins de son Église ; cette pensée me fait tant de bien... »

39. Poitiers-Paris, Oudin, 1874, p. 103 : « Vous êtes à Jésus-Christ une humanité de surcroît ». Le texte s'applique directement aux religieux, mais auparavant il a... déjà nommé tout chrétien « une humanité secondaire que Jésus daigne relier à la sienne » (p. 42). NI 15, note 28.

40. Les italiques ont été ajoutés.

41. Cf. DR, Introduction, OC, p. 142-152. Un commentaire détaillé de ce témoignage intime et mystique n'est pas possible ici, on ne peut que signaler quelques thèmes plus représentatifs et révélateurs de ses sentiments féminins. En suivant les suggestions de l'Introduction et surtout quelques références plus manifestes aux écrits de saint Paul, on tente d'esquisser les aspects plus significatifs de son expérience spirituelle christologique.

42. DR, Introduction », OC, p. 152.

43. En L 250 elle écrit à l'abbé Chevignard : « Voulez-vous, le 8 décembre (puisque vous êtes grand pontife), me consacrer à la puissance de son amour pour que je sois en vérité "*Laudem glorie*" (Jn 17, 10) ; j'ai lu cela dans saint Paul et j'ai compris que c'était ma vocation dès l'exil attendant le Sanctus éternel. » C'est la première fois qu'Élisabeth cite l'expression latine ; peu après elle dira que c'est son nom (cf. L 260).

44. La référence apparaît en tout vingt-quatre fois.

45. La majuscule est rajoutée.

46. Et bientôt à sa mère dans L 309 : « Je me réjouis, disait Saint Paul, d'accomplir en ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ pour

son corps qui est l'Église. » Oh, comme ton cœur de mère devrait divinement tressaillir en pensant que le Maître a daigné choisir ta fille, le fruit de tes entrailles, pour l'associer à sa grande œuvre de rédemption, et qu'Il souffre en elle comme une extension de sa passion. »

47. Est répété quatre fois dans DR (Intr. 2, 13, 41) et onze fois dans toute son œuvre.

48. La citation apparaît trois fois dans DR (16, 31, 37) et vingt-six fois dans l'ensemble de ses écrits.

49. L'image se présente dans L 284 et le même jour également dans P 101, pour la première fois. Elle se réfère à Jean de la Croix qui décrit l'âme parvenue au mariage spirituel et désormais retranchée « dans la forteresse, la citadelle inexpugnable du saint recueillement avec l'Époux » (CS 439-440). L'image reviendra souvent : par exemple : L 316 ; P 101, 111, 113 ; CF 11 ; DR 14, 31, 43, 44.

50. Il apparaît trois fois dans la DR (10, 31, 34) et trente-cinq fois dans toute l'œuvre, surtout dans les lettres. La thématique du « trop grand amour » réunit divers aspects : la manifestation du grand amour de Dieu, qui souffre pour nous donner vie, la foi en ce grand amour qui soutient dans la souffrance, et aussi la souffrance comme don de participation de Dieu à son épouse : « Votre petite louange de gloire souffre beaucoup, beaucoup ; c'est le "trop grand amour", la dispensation divine de la douleur. » (L 319).

51. Comme dans L 314, ce n'est pas « David » mais plutôt Lm 2, 13.

52. « Les grandes perspectives d'éternité, souvent ouvertes par saint Paul, sont enrichies par celles de saint Jean dans l'Apocalypse. Ce ne peut être une surprise : Élisabeth écrit les dernières pages de la Bible de sa vie et va bientôt passer de la Jérusalem terrestre à la Jérusalem céleste. Dans cette dernière phase de sa vie, il y a déjà une présence du Ciel, une abondante vie de Dieu », DR, Introduction, OC, p. 149-150.

53. L'expression évoque le *O mon Dieu, Trinité...* : « Aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en vous, immobile et paisible comme si déjà mon âme était dans l'éternité » (NI 15 ; note 5). Élisabeth emprunte sa formulation à un petit traité attribué à Saint Albert le Grand ; de *l'Union à Dieu* (Fribourg, Saint-Paul, 1985) ; elle connaissait ce petit livre qu'elle cite le 15 février 1904 (cf. L 194 ; note 5).

54. Allusion à Béthanie, mais aussi au sens sponsal de sa relation au Christ et à la Trinité.

55. Expression que le P. vallée emploie une fois dans la retraite de 1897, trois fois dans celle de 1900, et deux fois dans celle de 1902. En traduisant « *Docibiles dei* », il se réfère à la Vulgate : Jn 6, 45.

56. Combinaison de Ph 1, 21 et de Ga 2, 20.

57. Allusion à Rm 8, 29.

58. Car Élisabeth est éblouie par la magnifique réalité divine qui y (dans l'Écriture) est exprimée. Ouvrir l'Écriture, c'est se plonger dans la vérité, c'est recourir à l'objectivité de la foi qui doit régir toute notre marche spirituelle... (...) L'Écriture nous montre un « chemin tracé » (DR 37) et un « règlement de vie » (DR 32), qui nous « enseigne » (DR 37), nous « instruit » (DR 29 et 32), où nous pouvons « étudier ce divin Modèle » (DR 37)... », DR, Introduction, OC, p. 151.

59. « Et alors elle s'en va dans la paix, joyeuse, à toute immolation avec son Maître, se réjouissant "d'avoir été connue" par le Père, puisqu'Il la crucifie avec son Fils » (DR 38).

60. Cf. Col 2, 6-7. Élisabeth s'applique ce texte au féminin ; elle va le commenter graduellement. Les italiques sont rajoutés.

61. Les italiques sont rajoutés.

62. Au sujet de cette note, cf. V. MACCA « À la Trinité par Marie », dans AAVV, « *Alabanza de gloria* » (Louange de Gloire), p. 99-127 ; elle comporte une ample bibliographie sur ce thème, p. 113, note 68.

63. « Elle attire le Ciel, et voici que le Père/Va lui livrer son Verbe, pour en être la Mère/ Alors l'Esprit d'amour de son ombre la couvre (Lc 1, 35), /Les Trois viennent à elle, c'est tout le Ciel qui s'ouvre, /Qui se penche et s'incline, adorant le mystère/De ce Dieu qui s'incarne en cette Vierge Mère ! » (P 79, 2)

64. « En pénétrant dans le saint lieu/Il me semblait que la nuée/Vous couvrirait (Mt 17, 5) d'un rayon de feu : /Mes deux Mères étaient comblées, /L'Esprit les brûlait de son feu./Mères, en nous rayonnez Dieu. » (P 90, 3). À remarquer toutefois que la retraite qui vient de s'achever a souligné avec force la conscience de l'œuvre de l'Esprit dans les âmes, cf. NI 15 ; note 26.

65. Citant de mémoire, Élisabeth réunit Jn 6, 46, Jn 1, 18 ou 1 Jn 4, 12 et les applique à la Vierge.

66. « Porte du Ciel » : de la Litanie de Lorette. C'est un nom qu'Élisabeth donnera très souvent à la Vierge pendant les derniers mois de sa vie. Cf. L 318.

67. Élisabeth se comprend aussi comme « proie » de Dieu : « je me livre à vous comme une proie » (NI 15, 4).

68. MACCA, « A la Trinidad por Maria » (Vers la Trinité par Marie), p. 123-124, 126.

69. À ce sujet, cf. L. DEL BURGO NARANJO, « Isabel de la Trinidad, una experiencia femenina de Dios », *Revista de Espiritualidad* 60 (Élisabeth de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans une poésie du mois de septembre 1897 Élisabeth dit : « Dans leur chapelle mystérieuse / Oh ! comme là je suis heureuse ! / Seule avec le Dieu de mon cœur / Je puis laisser couler mes pleurs. / Près de leur grille est un tableau / Où l'on voit le divin Agneau / Au triste soir de l'agonie / Qui pour les humains veille et prie. » (P 34)

Si elle mentionne ce tableau, ce n'est pas par souci stylistique – ses poésies, Élisabeth ne les écrit – pour la grande majorité – que pour elle-même¹⁹. Mais parce que l'agonie de Jésus est un des lieux où elle aime se tenir. En témoignent les confidences qu'elle fit à Marie-Louise Hallo – son amie de cœur, comme le dira une autre de ses amies d'enfance, Alice Cherveau. Marie-Louise se sent aussi appelée par le Seigneur et cela explique pourquoi Élisabeth s'abandonne auprès d'elle à des confidences sur sa prière.

Interrogée sur ce sujet en 1967 par Marie-Dominique Poinset, Marie-Louise dit : « Dès l'âge de douze ans, elle faisait son oraison sur la Cène et sur Notre Seigneur au jardin des Oliviers, elle ne se servait jamais de livre pour l'oraison²⁰. »

Ces confidences, Élisabeth les a faites aussi à Mère Germaine qui les rapporte dans les Souvenirs²¹.

L'arrêt sur image de Jésus durant sa Passion se fait très tôt chez Élisabeth.

Une autre confidence confirme que là est bien le fondement de sa réponse au Seigneur.

b. Une carmélite, c'est une âme qui a regardé le Crucifié

En 1899, Élisabeth note cette pensée du Père Vallée, qu'elle trouve dans une de ses prédications sur Madame Louise de France : « Une religieuse (...) c'est un être qui s'est recueilli aux pieds du Christ, qui l'a vu passer, victime permanente, en offrande à son Père pour toute la race humaine (...) : il y avait,

du côté de Dieu un amour sans fond (...) un besoin passionné de nous associer à sa vie à Lui (...). Et alors il y a des âmes qui comprennent que pour elles le grand œuvre de la vie c'est de se racheter et, comme le Christ, de racheter toutes les autres âmes autour de soi... ²² » Elle a dû, bien sûr, se sentir profondément rejointe car voici la définition qu'elle a faite sienne et qu'elle donne de la carmélite.

À Germaine de Gemeaux jeune fille de 8 ans sa cadette et qui aspire, à l'époque, au Carmel, elle écrit en 1902 : « Une carmélite, ma chérie, c'est une âme qui a regardé le Crucifié, qui l'a vu s'offrant comme Victime à son Père pour les âmes et, se recueillant sous cette grande vision de la charité du Christ, elle a compris la passion d'amour de son âme, et elle a voulu se donner comme Lui ! ... » (L 133)

Avec une touche thérésienne (l'insistance sur le regard), Élisabeth condense le propos du Père Vallée et exprime une réalité qui résume sa vocation et de carmélite et de baptisée en faisant entendre que là se trouve, finalement, le résumé de toute sa vie.

c. Le résumé de toute ma vie

Quelques mois avant sa mort, elle écrit à sa mère et lui confie : « Oh, vois-tu, il y a un mot de saint Paul qui est comme un résumé de ma vie, et que l'on pourrait écrire sur chacun de ses instants : *Propter nimiam charitatem*. Oui, tous ces flots de grâces, c'est "parce qu'Il m'a trop aimée". » (L 180)

Or, pour l'apôtre des nations, c'est bien par la croix que se révèle le trop grand amour de Dieu.

En laissant sa vie se résumer dans cet amour de Dieu, Élisabeth, comme le disait le Cardinal Decourtray²³, nous en livre la clé de lecture, qui est aussi celle de sa transformation « en Lui », Jésus Crucifié.

II. ÉPOUSE DU CRUCIFIÉ

À l'amour qui se donne ainsi à elle, Élisabeth ne pouvait répondre qu'avec la même totalité. Quelle réalité pouvait exprimer le plus adéquatement cette réponse, sinon celle de l'épouse ? Dans une prose dont le rythme musical révèle la ferveur de l'élan mystique, Élisabeth synthétise et expose en 1902 l'être d'une épouse du Christ.

1902 est l'année où elle se prépare à sa profession – qu'elle émettra le 11 janvier 1903. C'est aussi l'année du mariage de Guite, le 15 octobre.

Ce faisceau de circonstances inspire à Élisabeth l'écriture d'une méditation sur cette vie sponsale dans laquelle elle désire entrer et qui est la sienne depuis bien longtemps déjà.

Ce n'est *pas seulement un rêve, c'est une réalité* ; c'est un mystère et un nom. D'emblée Élisabeth fait ressortir la richesse de ce mot entendu selon le contexte où elle l'emploie : le lien de la Profession, la vie sponsale, les épousailles mystiques.

A. ÉPOUSE PAR LA PROFESSION RELIGIEUSE

Désirant entrer au Carmel, voulant répondre à l'amour du Christ en se donnant totalement à Lui, Élisabeth ne pouvait qu'être séduite et retenir un symbole de la profession religieuse – mis en œuvre plus particulièrement, d'un point de vue liturgique, dans la cérémonie de la prise de voile – qui considère les vierges consacrées comme des épouses du Christ. Elle s'enchantera d'ailleurs de l'appel de l'Église au cours de la liturgie de prise de voile : *Veni sponsa Christi*.

La profession religieuse la consacrera épouse du Christ.

Ainsi le confie-t-elle à travers ses poésies : « Jésus, de toi mon âme est jalouse, / Je veux être bientôt ton épouse. » (P 4). Ou encore : « ... depuis plusieurs années / J'aspire de tout mon faible cœur / À porter la modeste livrée / Des humbles épouses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

choisit pour son temple / Tu ne t'appartiens plus... et c'est là ta grandeur ! ' / Sous sa touche divine, oh, demeure en silence / Pour qu'Il imprime en toi l'image du Seigneur. / Tu fus prédestinée à cette ressemblance / Par un mystérieux décret du Créateur. / Vraiment, tu n'es plus toi, mais tu deviens Lui-même, / À tout instant a lieu la transformation. » (P 93). Une transformation qui s'accomplit d'instant en instant.

Et l'âme épouse le devient toujours davantage par le mariage qui, étant une union **indissoluble** des volontés et des cœurs, restaure en elle la ressemblance à l'image, qu'est le Fils de Dieu. D'où la citation de la Genèse : « Faisons-Lui une compagne semblable à Lui, ils seront deux en un³⁷. »

Ainsi Élisabeth propose une autre perspective pour exprimer l'union à Dieu. Alors que Thérèse et Jean de la Croix décrivant une suite d'états d'oraison parlent du mariage spirituel comme d'une grâce de « consommation », d'« une transformation totale de l'âme en son Bien-Aimé³⁸ », Élisabeth voit davantage le mariage – au sens mystique – comme la **vie** de Dieu en l'âme qui s'ouvre à sa grâce³⁹. Et elle revient à la parole de Jésus rapportée par Saint Jean : « “Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.” Voici le Maître qui nous exprime encore son désir d'habiter en nous. “Si quelqu'un m'aime” ! L'amour, voilà ce qui attire, ce qui entraîne Dieu jusqu'à sa créature : non pas un amour de sensibilité, mais cet amour “fort comme la mort et que les grandes eaux ne peuvent éteindre”. » (CF 9). Cette vie réalise une union qui est une transformation de plus en plus profonde, à partir du moment où l'âme correspond à la grâce baptismale qui la fait déjà temple de la Trinité. (L 198)

Dire que le mot *aimer* synthétise la mystique sponsale d'Élisabeth de la Trinité peut sembler bien banal. Et pourtant avec ce qu'il suppose d'ouverture à l'autre, dans l'oubli de soi,

il permet bien de rendre compte de cet un amour donné **et** reçu, constitutif de l'état de mariage à travers une union **indissoluble**.

Cette vie sponsale rythmée par le battement du cœur de l'épouse : « “Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté.” Il me semble que cette prière devrait être comme le battement du cœur de l'épouse : “Nous voici, ô Père, pour faire votre volonté ! ” » a trouvé son achèvement (qui est aussi une ouverture...) dans une transformation qui a configuré Élisabeth à Jésus crucifié.

III. TRANSFORMÉE EN JÉSUS CRUCIFIÉ

« Oh, comme ton cœur de mère devrait divinement tressaillir en pensant que le Maître a daigné choisir ta fille, le fruit de tes entrailles, pour l'associer à sa grande œuvre de rédemption, et qu'Il souffre en elle comme une extension de sa passion. L'épouse est à l'Époux, le mien m'a prise, Il veut que je Lui sois une humanité de surcroît en laquelle Il puisse encore souffrir pour la gloire de son Père, pour aider aux besoins de son Église. » (L 309)

Voulant répondre au trop grand amour qu'elle découvre sur le visage du Crucifié, Élisabeth lui offre une réponse d'épouse, n'ayant qu'un désir : être transformée en Celui qu'elle aime. Son rêve deviendra réalité.

A. LE RÊVE D'ÉLISABETH

À Germaine de Gemeaux elle écrit en octobre 1906 : « Avant de mourir, je rêve d'être transformée en Jésus crucifié et cela me donne tant de force dans la souffrance. » (L 324). L'expression est forte. Lui est-elle propre ? En novembre 1903, elle confie à l'abbé Chevignard : « Je lis en ce moment de bien belles pages dans notre bienheureux Père saint Jean de la Croix sur la transformation de l'âme en les trois Personnes divines. » (L 185) Elle est donc déjà éveillée à cette réalité spirituelle de la transformation en Dieu⁴⁰. Cependant en octobre 1906, elle

découvre Angèle de Foligno qui a littéralement cette expression : « ... je fus transformée en la douleur de Jésus-Christ crucifié⁴¹. » Une telle lecture, dans l'état où se trouve Élisabeth ne pouvait que la conforter dans ce qu'elle avait reçu par son cher Saint Paul : être conforme au Christ jusque dans la mort. Élisabeth alors retient « être transformée en Jésus crucifié ». Ce rêve a été en fait son idéal depuis toujours comme le note Mère Germaine dans les *Souvenirs*. Évoquant Élisabeth sur le seuil du Carmel, elle dit : « la transformation en Jésus crucifié était déjà tout son idéal de sainteté⁴². » Elle remarque ainsi combien le discours qu'Élisabeth a tenu à la fin de sa vie éclaire une réalité qui, à tous les âges, lui a été contemporaine⁴³.

C'est aussi faire entendre toute la richesse des nuances que recèle une telle expression pour Élisabeth.

Arrivée au terme de sa vie Élisabeth désire vivre jusqu'au bout ce mystère⁴⁴ de similitude et d'union qui est l'expression de son « être épouse du Christ ».

B. L'EXPRESSION DE TOUT UN MYSTÈRE DE SIMILITUDE ET D'UNION

« Comme on se fait illusion sur la véritable union ! Les âmes qui pensent y être arrivées parce qu'elles goûtent des consolations sensibles, font penser à des enfants jouant avec des cendres que le vent emporte. Non, non, l'union vraie n'est pas dans les délices, mais dans le dépouillement et la douleur⁴⁵. »

Ce désir d'être transformée en Jésus crucifié vient aussi comme l'achèvement logique de celui qu'avait Élisabeth dès son adolescence : ressembler à son Époux. « l'amour établit l'unité. » (Cf. L 121 et L 274). Et le visage inlassablement contemplé est celui du Crucifié : « ... On pénètre si profondément dans le Mystère du Crucifié... Car Celui-là, c'est l'Époux, l'Unique Tout. » (L 198). Pénétrer dans ce Mystère fait prendre conscience à Élisabeth que ce désir se réalise par et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maintenant me comprend si bien ; et puis pour me soutenir aussi dans cette voie de la Croix dans laquelle je m'engage avec tant de bonheur à la suite de mon Jésus, Mère, obtiens-moi d'y persévérer, de devenir tout à fait parfaite. Ah, garde mon cœur pur, je te le confie, je te l'abandonne. » (J 132) Chaque jour, elle prie donc Marie pour son pécheur, M. Chapuis qui mourra sans se confesser (J 120). Avait-elle déjà lu l'histoire de Pranzini dans l'*Histoire d'une âme*, la première conquête de Thérèse ?

Déjà l'ardeur, la féminité comme les pensées généreuses du cœur transparaissent dans tous ces textes d'Élisabeth Catez, mais surtout une foi totale en Marie.

IV. LE DÉSIR DE LA VIE RELIGIEUSE

À quel moment le désir de se consacrer totalement à Dieu dans la vie religieuse monte-t-il au cœur d'Élisabeth ? Très vite elle va en manifester l'attrait. Jeune fille, Élisabeth est irrésistiblement attirée par la communauté du Carmel, dont elle regarde avec nostalgie le clocher depuis la maison où elle habite avec sa mère. Dans sa poésie « Aux attributs de la carmélite » (P 38), elle écrit le 15 octobre 1897 : « O pauvre et simple rosaire, / Le plus précieux des bijoux, / Aux chapelets les plus beaux / De beaucoup je te préfère. / Avec ton immense croix / Et tes pauvres grains de bois, / Quand seras-tu ma parure / Ne quittant plus ma ceinture ? » C'est tout dire de son désir de revêtir l'habit de la Carmélite et de vivre ainsi une familiarité avec Marie en répétant les « *Je vous salue, Marie...* », la salutation de l'ange et celle d'Élisabeth, sa patronne en saint Luc (1, 28 et 42), suivie de la prière litanique, la plus belle après le « *Notre Père...* » ; Élisabeth désire prier ainsi le rosaire dans la simplicité ! Cette prière à Marie ne peut pas ne pas traduire le combat qu'elle mène contre elle-même depuis plusieurs années... Son désir d'entrer au Carmel, exaucé, libèrera une

perception bien plus profonde et décisive de la place de Marie dans sa vie. Ainsi la vie religieuse apparaît-elle à Élisabeth comme le moyen d'être tout à Marie.

V. LA VOCATION DE CARMÉLITE

L'obstacle majeur de la réponse à sa vocation de Carmélite semble pour Élisabeth venir de sa mère ; aussi se tourne-t-elle vers Marie pour en être libérée. Au lendemain de la fête de l'Annonciation 1899, dans son petit Journal, portant au secret d'elle-même sa vocation à laquelle sa mère a du mal à se faire, Élisabeth se tourne vers Marie : « O Marie, vous m'exaucez, continuez à me soutenir... » (J 105). Alors que madame Catez, sa mère, vient de lui promettre le 26 mars 1899 qu'elle pourrait entrer au Carmel de Dijon dans deux ans..., elle compose cette poésie de vingt et une strophes « Marie, ô ma Mère Bien-Aimée » (P 68), la plus longue, qui traduisent des sentiments bien compréhensibles pour remercier Marie d'avoir exaucé son désir d'entrer au Carmel : « Mère je crains parfois rêver » (*Idem*). Avant la fin de sa neuvaine, elle reçoit l'accord et le délai de sa mère, un vrai « miracle : Tout s'arrange, Bien-Aimé Sauveur./ Je t'appartiendrai dans deux années... » (*Idem*)

Élisabeth décrit son désir profond d'être enfin « l'humble épouse » avec tous ses privilèges : « Un jour Il s'abassa jusqu'à moi, / Me demanda de porter sa Croix, / De partager sa triste agonie, / De lui consacrer ma faible vie. » (*Idem*) Toutes les composantes de la spiritualité de la Carmélite de l'époque, quelque peu morbide, sont énumérées : « victime, rachat des pécheurs... Dans la solitude et dans le calme/ Pour aimer, prier expier, souffrir ». Mais s'y exprime le mouvement fondamental de l'amour que le Carmel thérésien a toujours su garder « Veux-tu me rendre amour pour amour/ Es-tu prête à tout dès ce jour ? » (*Idem*) Élisabeth est heureuse.

Cet obstacle surmonté aura peut-être été pour Élisabeth un chemin de croissance. L'amour en deviendra la seule balise.

VI. CARMÉLITE

À l'intérieur du Carmel, voilà sœur Élisabeth de la Trinité dans le milieu idéal où va s'approfondir sa vie mariale, prenant en compte tous ses versants. Notes intimes, lettres, poésies... vont lui permettre d'exprimer cette vie. Carmélite de la Réforme thérésienne, sœur Élisabeth de la Trinité se montre digne fille de la Madre Thérèse de Jésus. La Tradition vivante du Carmel thérésien en France fait grande place à « *Notre-Dame du mont Carmel* » dans l'observance religieuse, dans la liturgie, dans l'expérience spirituelle de chacune des sœurs. Thérèse de Jésus dans ses Écrits exprime facilement que la mère de Jésus est aussi notre mère. Les « *colombiers de la Vierge Notre-Dame* » sont des oasis où Marie est modèle dans ses souffrances et toujours notre recours dans l'épreuve. Il ne semble pas que Thérèse de Jésus cite la parole de saint Luc qui servira de support à la méditation contemplative de Sœur Élisabeth de la Trinité « *Quant à Marie, elle conservait avec soin toutes ces choses, les méditant en son cœur* » (Lc 2, 19) et « *Sa mère (Marie) gardait fidèlement toutes ces choses en son cœur* » (Lc 2, 51). Mais le Carmel vit ainsi dans le climat de Marie³.

Peu de temps après son entrée au Carmel, le 17 septembre 1901, avant même sa prise d'habit qui aura lieu le 8 décembre suivant, sœur Élisabeth de la Trinité écrit à sa mère : « Dimanche, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, j'ai pensé que c'était un peu ta fête, ma chère petite maman, aussi avec quelle ferveur j'ai prié pour toi ! Tu l'as bien senti, n'est-ce pas ? J'ai mis ton âme dans celle de la Mère des douleurs et je lui ai demandé de te consoler. Nous avons dans le fond du cloître une statue de [la] Mater Dolorosa à laquelle j'ai

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comme Lui sa prière fut toujours celle-ci : “ Ecce, me voici ! ”
Qui ? “ La servante du Seigneur ”, la dernière de ses créatures :
elle, sa Mère ! Elle fut si vraie en son humilité, parce qu’elle fut
toujours oublieuse, ignorante, délivrée d’elle-même. Aussi elle
pouvait chanter : “ Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes
choses, désormais les nations m’appelleront bienheureuse. ”
(DR 40)

Cette Reine des vierges est aussi Reine des martyrs ; mais
c’est encore en son cœur que le glaive la transperça, car chez
elle tout se passe au-dedans ! ... Oh qu’elle est belle à
contempler durant son long martyre, si sereine, enveloppée dans
une sorte de majesté qui respire à la foi la force et la douceur...
[...] Elle est là au pied de la Croix, debout, dans la force et la
vaillance, et voici mon Maître qui me dit : “ *Ecce Mater tua* ”, Il
me la donne pour Mère... Et maintenant qu’Il est retourné au
Père, qu’Il m’a substituée à sa place sur la Croix afin que “ je
souffre en mon corps ce qui manque à sa passion, pour son
corps qui est l’Eglise ”, la Vierge est encore là pour m’apprendre
à souffrir comme Lui, pour me faire entendre ces derniers chants
de son âme que nul autre qu’elle, sa Mère, n’a pu surprendre.
Quand j’aurai dit mon “ *consummatum est* ”, c’est encore elle, “
Janua cæli ”, qui m’introduira dans les parvis divins, [...] »
(DR 41)

Et ce quinzième jour, sœur Élisabeth explique : « Après
Jésus-Christ, sans doute à la distance qu’il y a de l’Infini au fini,
il est une créature qui fut aussi la grande louange de gloire de la
Sainte Trinité. Elle répondit pleinement à l’élection divine, dont
parle l’Apôtre : elle fut toujours pure, immaculée,
irrépréhensible »... (DR 40). Marie, « la Vierge conservait ces
choses en son cœur », telle que nous la décrit bien l’Évangile
selon saint Luc, remplit « son office de charité près de sa
cousine » et demeure « debout au pied de la croix », comme il

est dit en saint Jean (DR 40-41). Et c'est de nouveau une appellation des litanies de la Vierge Marie qui l'accompagne à la veille de sa mort : « Quand j'aurai dit mon "*consummatum est*", c'est encore elle, "*Janua cæli*", qui m'introduira dans les parvis divins... » (DR 41) Nous reviendrons plus loin sur la maturité spirituelle que sœur Élisabeth puise dans l'exemplarité de Marie à la Croix.

La vie de la Vierge Marie enseigne donc parfaitement l'intériorité véritable, le service d'autrui et le courage devant la mort. Ainsi le témoignage de sœur Élisabeth qui fait place tout particulièrement à la souffrance éclairée et apaisée dans la vie du Christ devient son ultime enseignement structuré. En effet, c'est bien Marie qui prépare sœur Élisabeth à l'ultime rencontre, comme elle l'écrit début juillet 1906 au chanoine Angles avec lequel elle communique davantage, alors qu'elle pressant sa mort prochaine : « Je lui demande de me revêtir de cette robe de fin lin dont l'Épouse se pare pour se rendre au souper des noces de l'Agneau. » (L 294).

Tout au long de ses Écrits, comme évidemment en sa vie, Marie est Vierge, Fidèle, Mère, Épouse... Méditante, Louange de gloire, Image parfaite de sa vie religieuse... : « Une nuit où *Laudem gloriæ* s'entretenait avec ses "Trois" dans le silence, elle sentit au fond de son cœur comme un doux reproche de Marie : celui de moins penser à elle depuis quelque temps. "C'était vrai", avoue humblement Élisabeth. Elle puisa dans cet incident une nouvelle ferveur d'amour pour la Sainte Vierge ; la statue de Notre-Dame de Lourdes ne la quitta plus désormais, tantôt serrée entre ses bras, tantôt déposée sur le seuil de la tribune d'infirmerie donnant sur le chœur. Lorsqu'on apercevait l'Immaculée, on savait que sa petite "Louange d'amour" n'était pas loin. Parvenue au terme de sa carrière, Élisabeth de la Trinité aime saluer la Vierge de ce vocable : *Janua cæli*. N'est-ce pas la

Médiatrice de toutes grâces qui fut pour son enfant la porte du ciel intérieur où elle vécut en attendant le ciel de gloire ? » Ainsi sœur Élisabeth a-t-elle retrouvé la statue de la Vierge de Lourdes de son enfance au moment de sa mort. En si peu de temps, sœur Élisabeth de la Trinité trouve enfin la pleine spontanéité de son âme d'enfant : l'avait-elle jamais perdue ? Mais le fruit est mûr. Cette âme d'enfant qui enchantait déjà son adolescence va se joindre à l'Immaculée dans la plénitude de son Assomption au Ciel de Dieu.

XII. LA GRANDEUR D'UNE VOCATION DANS L'HUMILITÉ DE L'ÂME

Dans « La grandeur de notre vocation », répondant à des questions de son amie de toujours Françoise Sourdon, sœur Élisabeth de la Trinité traite en quelques feuillets de la grandeur de la vocation chrétienne ; elle met en relief sous forme de confiance les efforts réels qu'exige une telle vocation. Évoquant Marie, sœur Élisabeth se contente alors de donner la sainte Vierge en exemple de l'humilité de l'âme : « ... elle ne s'approprie rien, elle rapporte tout à Dieu, comme faisait la sainte Vierge. » (GV 4). Ainsi elle montre sa force d'âme et son courage à ce moment de fin de vie, trouvant d'une certaine manière les vertus désirées en sa prime jeunesse. En une phrase, sœur Élisabeth exprime ainsi que Marie est modèle à imiter dans le fait qu'elle a tout reçu de Dieu.

XIII. L'EFFICACITÉ CACHÉE

Quant à l'intérêt d'une existence ainsi cachée et toute consacrée à Dieu, les questions ne manquent jamais ; en quoi une telle vie est utile à l'Église et au monde ? Sœur Élisabeth de la Trinité en puise avec force le sens et la manière d'être dans l'affirmation reprise de saint Luc. Là, en effet, gît pour sœur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'expérience mystique chrétienne est en quelque sorte enclose dans l'espace infini de la Révélation évangélique. Là est à la fois sa terre natale et l'horizon théologal qui la caractérise et la finalise. Et si Dieu reste libre de ses dons, parfaitement souverain dans la manière de communiquer son mystère, y compris hors des frontières visibles de son auto-révélation⁸, la vie mystique, en sa plénitude, ne peut être hors du Christ et de son expression ecclésiale. Formellement, elle consiste en une union à Dieu, *Dieu révélé en Jésus-Christ*. Elle s'accomplit par une grâce surnaturelle, au-delà des seules prises humaines. Par conséquent, l'espace ordinaire de son épanouissement demeure l'Église, la vie de foi et les sacrements.

L'événement Jésus-Christ, son incarnation et son mystère pascal, manifestent l'avènement du Règne de Dieu dans le temps. Une gloire, certes, encore voilée, germinale. Mais une gloire qui déjà saisit l'homme en sa vie présente. Une pesanteur de grâce qui l'attire à la plénitude de la fin des temps : l'*eschaton* inauguré par la Pâque du Christ. Cette saisie eschatologique ouvre l'ère d'un « déjà là » du Ciel espéré. Elle recouvre le fond de la vie baptismale. L'efflorescence de ce « déjà là », l'expérience intime de sa vérité est le propre de la mystique chrétienne. Contrairement à ce qui a pu être dit, le mysticisme n'est pas un épiphénomène tardif dans l'histoire de l'Église. Bien avant le Pseudo-Denys et saint Augustin, bien avant Évagre le Pontique et les grands Cappadociens, nous en avons le témoignage éloquent avec Origène au III^e siècle et Ignace d'Antioche au début du II^e siècle. Nous l'avons avant tout et surtout dans le Nouveau Testament avec saint Paul et son « mysticisme christique »⁹ ; dont Élisabeth fera son miel. Nous l'avons avec saint Jean et sa mystique de l'inhabitation trinitaire (Jn 14, 23), son insistance à vivre en *demeurance* avec le Verbe de Dieu, son Amour qui vivifie et rend vivifiant (Jn 15, 117).

Élisabeth l'exploitera aussi d'une manière très libre, personnelle, en même temps que très sûre et très juste au plan de la Révélation évangélique¹⁰. À la lumière de cette Révélation et d'elle seule, nous pouvons discerner les principaux traits de la mystique chrétienne. D'une manière synthétique, j'en énoncerai quatre : une intériorité *dialogale* ; un itinéraire fondé sur un *mémorial* ; une existence *personnaliste* ; un dynamisme *trinitaire*.

1. Fondée sur la Parole de Dieu, la mystique chrétienne éveille, favorise une intériorité **dialogale**. Elle est vitalement qualifiée par *une relation avec un Dieu personnel et transcendant* qui vient à la rencontre de l'homme. Cette rencontre, graduelle en intensité, développe une alliance avec l'homme, par laquelle Dieu lui communique sa propre Vie, lui parle et se fait proche jusqu'à se faire l'un d'eux : Jésus-Christ. Cette communication vise à réaliser la filiation divine de l'homme croyant, l'assomption en Dieu de l'humanité sauvée.

2. La mystique chrétienne s'inscrit essentiellement dans un **mémorial**. Elle se nourrit des événements du salut de Dieu, toujours actuels en leur efficience et leur capacité de conformation à la Parole de Dieu. Elle s'éclaire et fructifie par la lecture méditée des Écritures, véritable écrin scripturaire de la Révélation divine. La mystique chrétienne revêt ainsi un caractère *historique* et *eschatologique*. Elle est révélatrice de sens pour le cours du temps présent, en l'orientant vers son accomplissement dans la Révélation : la *Parousia*, la Venue du Christ en gloire.

3. La mystique chrétienne est une « vie en Christ ». Elle est foncièrement **personnaliste** parce que toute relative à la Personne du Christ. Le mystique chrétien ne dissout pas sa personnalité humaine dans un Tout divin indifférencié, a-personnel. Uni au Christ, il est « personnalisé » en sa singularité

humaine, à la mesure de son enfouissement dans la profondeur du mystère de Dieu. Le mystique chrétien n'est et ne vit que du Mystère qu'est Jésus-Christ ; sinon il n'est pas ou s'égaré. Ses seules prises sur la Personne du Christ sont les vertus théologiques. Il connaît le Christ dans la foi. Il approfondit sa connaissance du Christ dans l'espérance. Il est assimilé au Christ dans l'amour-charité, une union inter-personnelle dans l'amour. Il vit du Christ afin d'entrer en *ressemblance* avec Lui. Aussi, la caractéristique de son application, de sa constance, de son exercice ou de sa vie ascétique, est *nuptiale*. Le livre du Cantique des cantiques demeure le paradigme biblique de son propos de conversion, sa quête du Christ. *Foi, espérance, amour*, et cela jusqu'au terme d'une aventure mystique entièrement dépendante d'un Mystère qui la fonde et la déborde de toute part.

4. Enfin, la mystique chrétienne est ***trinitaire***. En Jésus-Christ, c'est le grand mystère de la Trinité, « le Mystère des mystères » (L 185), qui se révèle et se donne. La dimension trinitaire confère à la mystique chrétienne une qualité essentiellement *eucharistique* et *ecclésiale*. Qu'est-ce que *l'Eucharistie* sinon la communion sacramentelle au Christ, Lui, l'envoyé et le témoin du Père, le Pain de Vie qui assimile le croyant à sa filiation divine et l'attire vers l'amour du Père dans la spiration de l'Esprit ? Et qu'est-ce que *l'Église*, sinon l'expression vivante, historique de la finalité de l'Eucharistie : faire Corps, « faire un » avec le Christ, afin de vivre, les uns avec les autres, dans la communion du Père, du Fils et de l'Esprit Saint ?

Nous retrouvons chez Élisabeth ces différentes notes de l'expérience mystique chrétienne, avec une modulation particulière du Mystère. Celle-ci offre une tonalité *eucharistique* typique que L. Bouyer avait bien perçue.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« trop grand Amour » de Dieu et de se perdre en Lui. L'issue de cette tension mystique est « la consommation dans l'Un », dessein éternel du « Dieu tout amour », « le rêve des Trois » (P 84).

D. « ÊTRE CONSOMMÉ EN L'UN »

En quel sens entendre l'expression typiquement élisabéthaine, « être consommé en l'Un » (L 158, P 83...) et qui semble qualifier le dénouement du cheminement mystique d'une *louange de gloire* ? La formule renvoie à l'Évangile de Jean (Jn 17, 23), la prière du Christ : « Père, qu'ils soient consommés en l'Un », selon la lecture d'Élisabeth (L 122). Elle est corollaire au grand désir du Christ, à sa charité, elle-même révélatrice de l'Amour du « Dieu, Trois et Un » (L 284). Le désir du Christ est de tout attirer et de rassembler dans l'unité de sa charité, identique à celle dont Il aime son Père et dont Il est aimé de son Père : « Celui dont la charité nous enveloppe et qui veut nous consommer en l'« un » avec Lui » (L 158). « Le Maître [Christ] allait venir au devant d'elle [Élisabeth] pour consommer l'union qu'Il a rêvée dans son infinie charité » (L 150). Dans le langage d'Élisabeth, « être consommé en l'Un », c'est exaucer le vœu du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. « L'Un » est le nom de l'achèvement de l'Amour divin vécu dans le dynamisme unitif de la Foi. Selon Élisabeth, il évoque, dès ici-bas, les saveurs qui donnent un avant-goût de l'allégresse nuptiale du Ciel : « Déjà dans la nuit de la foi, les unions sont si profondes, les étreintes si divines ! Que sera-ce, dans ce premier face à face dans la grande clarté de Dieu, de cette première rencontre avec la Beauté divine ! Ainsi je vais m'écouler dans l'infini du Mystère et contempler les splendeurs de l'Être divin. Il me semble que nous serons encore plus consommées en l'Un... » (L 332).

L'Unité que réalise la charité du Christ, reçue et réfractée dans

la Foi, est l'Unité d'un « Nous » établi par l'Amour (L 121), le « nous » d'une alliance d'amour. Formellement différente d'une dissolution dans un grand Tout impersonnel, elle est une harmonisation interpersonnelle avec le Dieu tant aimé. Lui qui est et demeure jusqu'au terme le tout premier amant. « Je suis partie dans l'âme de mon Christ », écrit Élisabeth durant le Carême 1902 ; « demandez-Lui que je ne vive plus, mais qu'Il vive en moi, que l'“Un” se consume chaque jour davantage, que je reste toujours sous la grande vision ! » (L 107). La « grande vision de la charité du Christ » (L 133), son offrande sur la Croix, où il « veut consommer son union » avec nous (L 138).

Après avoir précisé la cohérence évangélique du sens de Dieu chez Élisabeth, nous venons d'explorer quelque peu le dynamisme mystique d'une louange de gloire aux profondeurs du mystère de la charité du Christ. Il nous reste à cerner *le prophétisme* de la sainte de Dijon.

IV. LE PROPHÉTISME ECCLÉSIAL D'ÉLISABETH : « NOUS PORTONS NOTRE CIEL EN NOUS » (L 122)

Certains ont comme « reproché » à Élisabeth de n'être qu'une compilatrice ou une répétitrice de différentes sources spirituelles. Élisabeth est *un être de synthèse* ; non une compilatrice. Elle a interprété la Parole de Dieu de manière synthétique. Une authentique synthèse n'est pas une compilation. Son propos est de recueillir et de conjuguer plusieurs données en les ressaisissant d'une manière nouvelle, sous une forme inédite. En ce sens, la sainteté évangélique est synthétique ou symphonique. Elle procède nécessairement d'une source, la Parole de Dieu, sa Révélation plénière en Jésus-Christ, connue et célébrée en Église. Cette source est participée de différentes manières en ses témoins, les saints. À partir de ce

référent majeur et ses divers relais, l'Esprit de sainteté recherche l'âme réceptive à l'Évangile et inventive à ses motions, en vue de réfracter une manière nouvelle d'être au Christ. La sainteté évangélique est fidélité radicale au Christ *et* créativité dans l'Esprit. Elle n'est jamais répétitive. Sinon elle n'est pas. Élisabeth a eu le génie des synthèses. Les sources scripturaires et spirituelles auxquelles elle a puisé abondamment²⁰, rejaillissent chez elle en une association aux notes profondément renouvelées. Un renouvellement accompli dans l'Esprit parce qu'engendré dans la contemplation et l'adoration. Cet accomplissement fait d'Élisabeth elle-même une synthèse vivante et parlante de la Parole de Dieu, un prophète. *Prophétiser* signifie littéralement *penser-dire-parler devant ou au nom de...* L'esprit prophétique fait « penser » ou contempler en Dieu, afin de vivre et de *parler en son Nom*. La Parole de Dieu fait de l'homme de foi *un sujet parlant*, quelqu'un qui a « quelque chose à dire » sur la vérité de l'homme. Par son extraordinaire isomorphisme pascal avec Jésus-Christ, Élisabeth est investie d'une mission prophétique singulière. À la fin de sa vie, le 28 octobre 1906, elle en précise elle-même le fond, en des termes devenus célèbres : « Il me semble qu'au Ciel, ma mission sera d'attirer les âmes en les aidant à sortir d'elles pour adhérer à Dieu par un mouvement tout simple et tout amoureux, et de les garder en ce grand silence du dedans qui permet à Dieu de s'imprimer en elles, de les transformer en Lui-même » (L 335).

L'originalité prophétique d'Élisabeth de la Trinité se ramène à un propos apostolique typique : initier les âmes au « grand silence du dedans » afin de les attirer à Dieu au point « d'être transformées en Lui-même ». *Prophète de l'intériorité humaine habitée par le « Dieu tout amour »*, le Dieu trinitaire de Jésus-Christ. Ainsi pourrions-nous présenter et formuler brièvement la spécificité charismatique et ecclésiale d'Élisabeth. Celle-ci

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elle se sert de termes identiques : « Tous les soirs avant de vous endormir, voulez-vous m'envoyer votre âme pour aller à matines avec moi. C'est ci bon, le saint Office ; je l'aime passionnément. » (L 235)

L'Office nocturne, qui à ce moment-là comprenait aussi Matines et Laudes du jour suivant, la fascine ; parfois, ce dernier durait longtemps, jusqu'à une heure et demie la veille du dimanche. Dans le symbolisme de la nuit calme, consacrée à l'oraison, elle décèle sa vocation d'intercession universelle. Elle écrit, à propos de cette oraison nocturne, à sa sœur Guite : « Oh, vois-tu, à cette heure-là où le bon Dieu est si seul, il fait si bon s'unir au Ciel pour chanter ses louanges. Il semble alors que le ciel et la terre, tout cela n'est plus qu'un et chante le même cantique. » (L 89)

Ce n'est guère du romantisme pur. Élisabeth est très humaine et elle ne cache pas ses expériences négatives en priant l'Office, surtout la pesanteur du sommeil qui la surprend pendant l'heure des Matines. Elle écrit à sa mère, en rappelant, peut-être au début, un célèbre conseil de sainte Thérèse de Jésus aux novices carmélites, figurant parmi ses « dits » : « Bien manger, bien dormir sont, paraît-il, une condition pour faire une bonne carmélite ; en cela je ne laisse rien à désirer... J'ai eu à matines une fameuse humiliation : il paraît que je me suis à moitié endormie. Mère Sous-Prieure, qui me surveillait, voyait ma tête s'en aller d'un côté, notre bréviaire d'un autre, aussi est-elle venue me faire signe de gagner mon dodo, ce qui m'a complètement réveillée. C'est bien édifiant, n'est-ce pas⁹ ? » Lorsqu'à la fin de ses jours elle ne pouvait plus participer à l'oraison communautaire, elle s'unira, à partir de sa chambre ou de la tribune, à l'oraison nocturne des Laudes, cette heure de l'office qui lui rappelle son nom « Louange de gloire ». Alors, transpercée par la douleur spirituelle, elle poursuivra en disant :

« Mon Maître me fait sentir qu'il est heureux de ces Laudes nocturnes ; cela m'encourage à continuer tant que je pourrai¹⁰. »

Pour nourrir une spiritualité liturgique des heures de l'Office divin, surtout du groupe des heures de *prime, tierce, sexte et none*, qu'en ce temps-là on récitait le matin d'affilée, sans respecter de manière adéquate la « vérité du temps », elle fait appel aux enseignements de l'Église sur la signification que revêt chacune d'elles. Elle fait recours au sens trinitaire que revêtent les heures mineures, ce qui est classique dans l'histoire de la liturgie des heures, selon les témoignages de Tertullien, Origène et Cyprien... Elle le fait en partant des textes mêmes des hymnes des heures. Ainsi, les heures mineures de Tierce, Sexte et None, par exemple, pouvaient rappeler chacune des personnes de la Trinité, comme nous indiquent les hymnes respectifs. *Tierce* est l'heure du Saint-Esprit, en faisant mémoire du mystère de Pentecôte. *Sexte* est l'heure du Verbe. *None* est l'heure du Père.

En se servant de cette application symbolique, elle peut assurer à ses amis prêtres et séculiers une intention spéciale pour eux comme nous le rappelle, par exemple, cette lettre à l'abbé Jaillet, de laquelle émane une grande force charismatique : « Je vous promets de vous donner chaque jour une grande intention à “tierce” afin que l'Esprit d'Amour, Celui qui scelle et qui consomme l'“Un” de la Trinité, vous donne une sureffusion de Lui-même. » (L 193) De même, à l'abbé Chevignard qui se prépare à son ordination sacerdotale : « Chaque matin je récite pour vous l'Heure de tierce afin que l'Esprit d'amour et de lumière “surviennne” en vous pour y opérer toutes ses créations. Si vous le voulez lorsque vous réciterez l'Office divin nous nous unirons dans une même prière pendant cette Heure dans laquelle j'ai une particulière dévotion ; nous aspirerons l'amour, nous l'attirerons sur nos âmes et sur toute

l'Église. » (L 214) Dans un même esprit, elle écrit à sa sœur Marguerite, lorsque sa maturité intérieure lui donne déjà un grand ascendant sur ses sentiments et ses expressions : « Je dis chaque matin sexte pour toi – c'est l'heure du Verbe –, afin qu'Il s'imprime si bien en toi que tu sois un autre Lui-même. Et puis None, qui est l'heure du Père, afin que comme une fille bien-aimée Il te possède, que la force de sa droite te conduise en toutes tes voies et t'oriente toujours plus vers cet abîme où Il demeure et où Il veut t'ensevelir avec lui. » (L 298)

L'heure de l'oraison de l'Église est aussi l'heure à laquelle sœur Élisabeth vit une communion priante intense. À l'office divin, elle convoque ses amis. Dans cette oraison ecclésiale elle s'immerge, consciente que toute séparation géographique s'estompe en priant et que le ciel et la terre s'unissent. Elle vit sa vocation priante et son nom de louange de gloire avec la liturgie de la gloire divine ou « *liturgia laudis* », nom attribué également à l'Office divin, la liturgie des heures. Dans l'oraison des heures, elle vit aussi l'espoir d'unir définitivement la voix de tous dans le chant du « *Sanctus* » éternel de gloire : « Que ce soit le divin Rendez-vous de nos âmes sur la terre, en attendant le rendez-vous du Ciel où nous irons chanter le Sanctus et le Cantique de l'amour à la suite de l'Agneau. » (L 193)

Un des fruits de l'expérience liturgique d'Élisabeth est précisément la pénétration priante des Psaumes de l'Office divin. Le Psautier est une des sources principales de ses richesses contemplatives et pédagogiques, comme nous le démontre la longue liste de citations du Psautier qui figure dans la Table de Références bibliques des Œuvres Complètes¹¹. Son amour pour les Psaumes, qui se manifeste dans les citations figurant dans ses lettres et dans ses belles pages de commentaire spirituel, sont un signe évident qu'elle a franchi la barrière du latin pour entrer de plain-pied dans le vif des paroles de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

notre vocation –, qu'Élisabeth écrit à sa jeune amie Françoise de Sourdon, figurent les affirmations les plus claires en matière de spiritualité chrétienne, selon la doctrine de saint Paul et les autres auteurs du Nouveau Testament. Tout est résumé dans cette affirmation centrale qui nous rappelle le mystère de l'initiation chrétienne comme réalisation sacramentelle du dessein de Dieu dans l'Église, selon la théologie de saint Paul (Rm 8, 29-30). Élisabeth unit ici la parole et le sacrement, la révélation du dessein de Dieu et sa réalisation sacramentelle : « ... c'est le baptême qui t'a faite enfant d'adoption, qui t'a marquée du sceau de la Sainte Trinité²⁶ ! ». Cette phrase en réalité est le point culminant d'une longue lettre à Françoise de Sourdon, une véritable synthèse ou traité biblique liturgique de vie spirituelle, qui anticipe l'approche de la Théologie mystique de A. Stolz ; une lettre traversée de textes évangéliques et pauliniens qui évoquent les richesses du baptême chrétien²⁷.

Il est également très significatif que le premier jour de la Retraite *Le Ciel dans la foi*, commence avec l'exposition d'une théologie biblique très juste, dans laquelle résonnent les textes les plus denses de saint Jean et de saint Paul. C'est un « principe et fondement » sacramentel, originellement chrétien, dans lequel le baptême occupe la place qui lui revient : « Par le baptême, dit saint Paul, nous avons été enterrés en Jésus-Christ » (cf. Rm 6, 4-5). Et elle poursuit avec une série de citations bibliques qui dépeignent cette bienheureuse réalité de vivre en Christ, selon la meilleure tradition de la spiritualité chrétienne (CF 2-4).

La méditation du huitième jour se fait l'écho de ce principe fondamental, après avoir rappelé le principe paulinien de la prédestination et de la justification, selon Rm 8, 29 et suivants : « Oui, nous sommes devenues siennes par le baptême, c'est ce que saint Paul veut dire par ces paroles : "Il les a appelés" : oui

appelés à recevoir le sceau de la Sainte Trinité, en même temps que nous avons été faites selon le langage de saint Pierre “participants de la nature divine”, nous avons reçu “un commencement de son être”... Puis il nous a justifiées par ses sacrements, par ses “attouchements” directs dans le recueillement “au fond” de notre âme... » (CF 26-27).

Avec ce fondement sacramentel, Élisabeth sait que tout revêt une signification objective, lorsqu’on parle des richesses de la vie chrétienne : la prédestination et la justification, l’adoption filiale et l’habitation trinitaire, notre mort et résurrection en Christ et notre incorporation ecclésiale. Tout a comme base objective, comme « mystique objective », selon l’expression de Hans Urs Von Balthasar, la grâce baptismale. Élisabeth l’affirme, à l’aide des textes de l’Écriture, avec la certitude que ce n’est pas un rêve utopique, car tout est devenu réalité joyeuse dans le saint baptême.

Elle peut ainsi remonter au principe même de la vie divine, à savoir son baptême, lorsqu’elle a été, pour la première fois, appelée à l’amour²⁸. L’appel même à la contemplation, propre à sa vocation de carmélite, est enraciné dans le baptême ; elle comprend de même que la contemplation est un appel universel, contenu dans la grâce baptismale. Elle l’affirme avec l’aplomb d’un maître qui anticipe la redécouverte de la doctrine de l’appel universel à la sainteté et à la contemplation, à partir de cette perspective biblique et baptismale. C’est ici la leçon d’une contemplative qui ne revendique pas aristocratiquement la vocation à la contemplation comme quelque chose de personnel, mais l’étend à tous, consciente de la grâce commune du baptême. Elle l’étaye avec une belle doctrine en matière de spiritualité laïque, qui culmine dans une dimension contemplative de la vie : « “Une seule chose est nécessaire, Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée.” Cette

meilleure part qui semble être mon privilège en ma bien-aimée solitude du Carmel, *est offerte par Dieu à toute âme de baptisé...* Il vous l'offre, chère Madame, parmi vos soucis et vos sollicitudes maternelles²⁹... »

Pour cela, Élisabeth se fait, à travers ses lettres écrites du Carmel, apôtre d'une contemplation au milieu du monde et elle invite chacun à découvrir la source inépuisable de la vocation chrétienne qui est le baptême. Lorsqu'Élisabeth commente les textes de Jean et de Paul sur la vie chrétienne ou lorsqu'elle se plonge dans le mystère trinitaire qui habite en elle, elle aura conscience que tout possède un réalisme sacramentel, historique et objectif « dans la grâce du saint baptême ». Sa spiritualité est liturgique, avec cette conscience sacramentelle de la grâce première de l'initiation chrétienne.

B. LE DON DE L'EUCCHARISTIE

Dans sa référence constante au mystère eucharistique, Élisabeth reflète la plénitude du mystère de notre foi dans ces trois expressions indissociables : présence réelle et personnelle du Christ à laquelle elle répond avec l'oraison ; sacrifice de la messe auquel elle s'unit par l'offrande de sa vie ; banquet de la communion sacramentelle qui l'unit et l'identifie au Christ.

Notons, tout d'abord, l'importance que revêt la *présence eucharistique* dans la spiritualité d'Élisabeth. De longues heures de sa journée sont consacrées à l'oraison en présence du Très Saint. Cette adoration s'intensifie à d'autres moments, comme nous avons vu pour le Jeudi Saint et l'Octave de la fête du *Corpus Christi*. Elle sait s'identifier dans sa solitude avec la solitude du Christ qu'elle appelle, d'une phrase très courante à cette époque, « Prisonnier du tabernacle³⁰ ». Cette expression, chez Élisabeth, comme chez Thérèse de Lisieux, a trait à une vocation à la vie contemplative en clôture³¹. Elle réalise sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

DEMEUREZ DANS MON AMOUR

L'ORAISON : UNE VIE DANS LA PRIÈRE

À l'occasion de cette étude, j'ai relu les écrits d'Élisabeth de la Trinité. J'ai été confirmé dans cette pensée qu'il est difficile de parler (ou d'écrire) de la prière de la carmélite de Dijon. D'où viendrait cette difficulté ? D'abord au fait qu'à la différence de Thérèse d'Avila ou de saint Jean de la Croix, Élisabeth n'a laissé aucun enseignement tant soit peu systématique sur la prière, la méditation, l'oraison et ses « degrés », etc. Sa grâce et sa mission sont ailleurs. Mais la raison principale viendrait sans doute de la simplicité et de la profondeur de la prière d'Élisabeth. Simplicité et profondeur, loin de s'exclure, marquent toute la personnalité spirituelle – et donc la prière d'Élisabeth Catez. C'est pourquoi, tenter de parler de la prière d'Élisabeth de la Trinité c'est être, en effet, renvoyé à cette simplicité, à cette profondeur qui rayonnent de son être. C'est à travers sa vie profonde que nous pouvons approcher sa prière.

On sait combien Élisabeth a été saisie par cette parole d'évangile : « Demeurez en moi, demeurez dans mon amour ». Toute son expérience spirituelle, et donc sa prière qui en est une expression privilégiée, a été profondément marquée par ces paroles de saint Jean.

« “Demeurez en moi” : c'est le Verbe de Dieu qui donne cet ordre, et qui exprime cette volonté. “Demeurez en moi”, non pour quelques instants, quelques heures qui doivent passer, mais demeurez d'une façon permanente, habituelle. Demeurez en moi, priez en moi, aimez en moi, souffrez en moi, travaillez, agissez en moi... pénétrez toujours plus en cette profondeur » (CF 3)

« L'oraison : une vie dans la prière » : que signifie cette formule ? Est-ce possible de vivre dans la prière ? à quel prix ?

C'est ce à quoi voudraient tenter de répondre les pages qui suivent.

IMAGES D'ÉLISABETH EN PRIÈRE

Je commencerai en présentant quelques images d'Élisabeth en prière, à travers des témoignages de contemporains, au procès de l'Ordinaire de Béatification. Parmi ces témoins privilégiés, Marguerite Chevignard, la sœur d'Élisabeth, de deux ans sa cadette, – Guite dans la correspondance – rapporte : « À 13 ou 14 ans, elle pratiquait la vertu de religion d'une façon remarquable déjà et jusqu'à son entrée au Carmel (soit pendant 7 ou 8 ans), elle faisait oraison tous les matins, longuement semble-t-il (une heure) assistant à la Messe. Son attitude recueillie à l'église frappait les témoins et moi-même. Elle demeurait volontiers une heure à genoux sur sa chaise, immobile. » (PO, p. 12)

Mère Germaine, qui fut la maîtresse des novices et la Prieure d'Élisabeth, rapporte ce petit trait intéressant : « Jeune fille, elle faisait habituellement une heure d'oraison avant de se rendre dans le monde » (PO, p. 17). Cette *immobilité* d'Élisabeth dans son église paroissiale, Saint-Michel, a frappé plus d'un regard. « Elle m'a surtout frappé à l'église Saint-Michel sa paroisse et la nôtre ; nos chaises se trouvaient immédiatement derrière la sienne. Je pus, pendant cinq ans, voir son attitude à l'église. Ce n'était pas seulement une artiste, mais une petite sainte. Sa foi dans la prière, son recueillement qui la tenait immobile pendant de longs offices, sans avoir besoin d'ouvrir un livre, était vraiment au-dessus de son âge. Ce qui attirait particulièrement mon attention, c'était son regard plein de foi et d'amour qui se fixait sur le tabernacle avant de quitter l'église. On sentait que son cœur était là. » (Sœur Marie de la Trinité, PO, p. 62)

Les témoins parlent aussi de *recueillement*. Ce mot convient

fort bien à la prière et correspond bien aussi à l'enseignement d'Élisabeth. Voici une déclaration faite au Procès Ordinaire par une amie d'Élisabeth : « Ce qui m'a le plus frappée dans la Servante de Dieu, c'est sa foi profonde qui apparaissait dans sa prière si recueillie, où je la sentais en contact avec Dieu » (Marie Boveret, PO, p. 124). Et ce témoin d'ajouter ce bel éloge : « On peut prier aussi bien, mais pas mieux. » Lorsqu'elle priait avec des amies à l'église, celles-ci trouvaient bien long le recueillement d'Élisabeth, alors, c'est un témoin qui parle, « nous lui touchions le bras pour la rappeler à la réalité et nous observions son mouvement de surprise pour reprendre contact avec les réalités de la terre » (M.T. de Rostang, PO, p. 369). Mère Germaine rapporte le témoignage de Mademoiselle Gacon qui avait observé Élisabeth « pendant une heure et demie à l'église et qu'elle ne l'avait pas vue faire un mouvement ; elle paraissait enveloppée d'une atmosphère spéciale qui l'isolait de l'entourage » (PO, p. 41).

Tous les témoignages vont dans le même sens, soulignant le grand silence recueilli dans lequel « plongeait » la jeune fille quand elle entrait en prière. Elle entrait dans « un tel recueillement que rien ne comptait plus du monde extérieur. Elle était comme perdue en Dieu ». Cette expression « perdue en Dieu » revient dans plusieurs témoignages.

On sait que c'est à l'âge de 14 ans qu'Élisabeth fut poussée intérieurement à prononcer un vœu perpétuel de virginité. Mère Germaine fait allusion à cette promesse et déclare au Procès Ordinaire : « Sœur Élisabeth de la Trinité me confia qu'à la suite de son vœu de virginité, émis à l'âge de 14 ans, le *recueillement* dont elle était déjà favorisée devint plus intense et presque habituel : elle se sentait comme envahie par Dieu. Rarement il lui arrivait de perdre de vue la sainte présence ; aux heures de prière surtout, ce sentiment la pénétrait, elle éprouvait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

correspondant en août 1903, presque trois ans s'écouleront. Mais Élisabeth exprime toujours la même conviction : « Il est en moi, je suis en Lui. Je n'ai qu'à l'aimer, qu'à me laisser *aimer* et cela *tout le temps et à travers toutes choses* » (L 177). Ces mots soulignés disent bien ce qu'Élisabeth cherche sans cesse à vivre. Et elle commente ce qu'elle vient d'écrire : « S'éveiller dans l'Amour, se mouvoir dans l'Amour, l'âme en son Ame, le cœur en son Cœur, les yeux dans ses yeux. »

Ce que vit Élisabeth elle invite ses amies à le partager. Voici quelques exemples :

« Vivez avec Lui *où que vous soyez, quelque chose que vous fassiez* ; Il ne vous quitte jamais, entrez dans l'intérieur de votre âme, vous le trouverez *toujours* » (L 291). « Toujours », c'est-à-dire précisément quelle que soit votre occupation. Élisabeth veut faire prendre conscience à une sœur converse très engagée dans les travaux dans et pour la communauté, que ses occupations multiples ne sont pas un obstacle à sa vie d'union au Seigneur. Elle écrit : « Je prie pour vous, petite maman (c'est une appellation affectueuse pour sœur Marthe de Jésus, de dix-huit ans son aînée et qui lui portait son plateau de malade) et mon Maître me charge de vous dire de vivre bien près de Lui, bien en Lui. Alors *les activités du dehors, les bruits du dedans* ne pourraient plus être un obstacle ; c'est Lui qui vous délivrera. Regardez-Le » (L 281). Marguerite, la sœur d'Élisabeth est maman de deux petites filles. Dans ses conseils fraternels, elle se doit d'en tenir compte : « *À travers tout*, parmi les sollicitudes maternelles, tandis que tu es toute aux petits anges, tu peux te retirer en cette solitude pour te livrer à l'Esprit Saint afin qu'il te transforme en Dieu » (L 239).

Dans une longue lettre, écrite au soir de sa vie, à son amie Françoise de Sourdon, de sept ans sa cadette, Élisabeth cherche à l'orienter vers cette union à Dieu dans l'ordinaire de ses occupations.

Il faut reconnaître que cet idéal doit passer un peu « au-dessus de la tête » de cette grande adolescente qu'est Françoise. Élisabeth lui conseille : « Il faut prendre conscience que Dieu

est au plus intime de nous et *aller à tout avec Lui* ; alors on n'est jamais banal, même *en faisant les actions les plus ordinaires*, car on ne vit pas en ces choses, *on les dépasse* » (GV 8).

V. « À TOUT INSTANT JE VEUX SORTIR DE MOI »
(P 109)

LES EXIGENCES DE L'ORAISON CONTINUELLE

Quand on lit et relit les œuvres d'Élisabeth de la Trinité, on ne peut pas ne pas être frappé par une sorte d'aisance, de disponibilité à la grâce de Dieu qui lui donne de vivre « gracieusement » comme l'artiste qu'elle demeure. Lorsqu'elle écrit à son amie « Vis en Lui, c'est si simple » (L 128), nous ne devons pas nous tromper sur cette simplicité. Il est certain que cette vie « à Dieu », sous le regard de Dieu, demande un véritable engagement de soi-même, à la suite du Christ. La facilité de l'artiste est le fruit d'un long labeur. Il faut beaucoup travailler, beaucoup s'exercer pour jouer avec aisance. L'apparente facilité d'Élisabeth cache une grande et persévérante générosité.²

A. ÉLISABETH, ÉPROUVÉE DANS SA VIE DE PRIÈRE

Avant de parler de ces exigences, il est bon de rappeler qu'Élisabeth a connu, comme nous, des difficultés dans la prière. Nous savons par le *Journal*, qu'Élisabeth a lu le *Chemin de la Perfection* de Thérèse d'Avila. C'est Mme Catez qui a prêté le livre à sa fille. À travers cette lecture, son expérience de l'oraison s'est éclairée et lui a permis de distinguer l'oraison contemplative « où Dieu fait tout » et l'oraison « ordinaire ». « Oh ! j'ai reconnu (dans cette lecture) les moments d'extase sublimes où le Maître a daigné m'élever souvent pendant cette retraite et depuis encore. » (J 14) Cette retraite se situe quelques

semaines avant l'ouverture de la grande mission de Dijon³. Mais quand la grâce du recueillement n'est pas donnée, l'oraison demande un plus gros effort : « Ah ! comme l'oraison ordinaire paraît dure et pénible, avec quelle peine il faut travailler à réunir ses puissances, comme cela coûte et paraît difficile (J 14). Cette difficulté pour « rassembler ses facultés », chacun la connaît quand il entre dans le recueillement de la prière.

À côté des témoins du profond recueillement d'Élisabeth, nous trouvons aussi (parfois les mêmes) des témoins de son propre combat dans la prière. « Élisabeth n'était pas toujours dans un état de consolation, même avant son entrée au Carmel, mais c'est surtout après son entrée au Carmel, la 1^{ère} année de son noviciat, qu'elle a été éprouvée, se trouvant comme dans une nuit pénible, luttant et redoublant ses oraisons⁴. » Mère Germaine, dans le volume des *Souvenirs*, rapporte : « À voir son attitude calme et reposée près du trône eucharistique, qui aurait supposé en certains dimanches et jours de fête passés à l'oratoire, sans dérober un seul instant au divin Maître, qu'elle eût pu souffrir jusqu'à la tentation de fuir. Bien souvent, c'est la nuit profonde en toutes ces heures, disait-elle⁵... »

Élisabeth n'a pas cherché à cacher son propre combat dans la prière, ne serait-ce que pour encourager les autres. Dans une lettre à sa sœur, parlant de sa petite vie d'ermite où l'a réduite sa maladie, elle lui confie : « Elle est bien loin d'être exempte d'impuissance, aussi j'ai besoin de chercher mon Maître qui se cache bien ; mais alors je redouble ma foi et je suis plus contente de ne pas jouir de sa présence pour le faire jouir, Lui, de mon amour » (L 298).

Précisons les exigences de cette oraison continuelle.

B. VIVRE DE FOI

1. *Dépasser la sensibilité*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LA VOCATION DE LA CARMÉLITE SELON ÉLISABETH DE LA TRINITÉ

« *Ma vocation de carmélite me jette dans l'adoration, dans l'action de grâces. Oui, c'est vrai ce que dit saint Paul, "il a trop aimé", trop aimé sa petite Élisabeth.* » (L 219)

« Oh ! si vous saviez quel bonheur envahit mon âme, lorsque je pense que c'est bien vrai que je suis sienne... remerciez-le, n'est-ce pas, pour votre petite sœur, *c'est trop bon d'être carmélite ! ...* » (L 160)

Tout au long de sa correspondance, Élisabeth ne cesse de s'émerveiller de la grandeur et de la beauté de sa vocation de carmélite. À tous elle veut partager son bonheur d'avoir été choisie, appelée par l'amour débordant de Dieu – le « trop grand amour¹ » – et, avec passion, elle va répondre à cet appel, jusqu'au don total d'elle-même.

Tout enfant, elle fait l'expérience d'une rencontre unique avec Jésus et vers 7 ou 8 ans elle veut déjà être religieuse, bien qu'on parle d'elle comme d'un « pur diable », compte tenu de la violence de ses colères... Sa première communion, à 11 ans, marque une profonde conversion : elle n'aspire plus « qu'à donner sa vie, qu'à rendre un peu de son grand amour au Bien-Aimé... » (P 47) et effectivement, elle saura dominer alors toute violence. À 14 ans, elle « choisit Jésus comme unique Époux » et, sans attendre, elle se livre et se consacre à Lui tout entière. Peu de temps après, « il lui semble que le mot « carmel » est prononcé dans son âme² », marquant de manière définitive l'orientation de sa vie. Désormais, le carmel, tout proche de sa maison, va orienter tous ses rêves et de plus en plus l'attirer. Mais sa mère est très hostile à ce projet, et Élisabeth va devoir affronter une longue attente qui va creuser ses désirs. Sa vie est

alors remplie de musique, de voyages, d'amitié... mais son cœur est ailleurs, captivé par Celui qui l'appelle. Elle se confie à son piano, travaillé longuement chaque jour et devenant de plus en plus pour elle le lieu de la prière. Elle copie des pensées de sainte Thérèse d'Avila, compose de petites poésies, presque toutes consacrées à ce carmel tant espéré mais inaccessible. On y découvre son désir ardent de se donner au Christ, même si elle s'évade alors un peu du moment présent pour contempler ce monastère où elle espère vivre. Elle « languit » après la « la montagne solitaire » et envie le bonheur des carmélites, ses « âmes d'élite »... qui, elles, peuvent « se donner » ... Son cœur est sans cesse tourné vers son « cher monastère », vers ses cloches, sa chapelle, ses murs et ses cellules. Elle se sent déjà « une future sœur » et rêve du jour où elle pourra porter l'habit du Carmel³...

Mais vers 17 – 18 ans, le ton change : Élisabeth passe du rêve à la réalité de l'amour. Elle comprend que c'est « ici et maintenant » qu'elle doit se donner à Dieu, dans l'abandon à sa volonté, même si les portes du carmel doivent lui être définitivement fermées. Le *Journal* qu'elle écrit à cette époque est brûlant de son désir de tout partager avec Jésus et, dans la prière comme dans toutes ses activités, elle vit *avec Lui, pour Lui*. Finalement, face à la détermination de sa fille, madame Catez, déchirée, accepte l'entrée d'Élisabeth au carmel, lui demandant néanmoins d'attendre ses 21 ans. Une nouvelle étape s'ouvre alors pour Élisabeth : habitée par la joie profonde de se savoir bientôt carmélite, elle intériorise le carmel et prend davantage conscience qu'elle peut « être carmélite en dedans », « dans la cellule de son cœur » (NI 6 et NI 5).

Enfin, le 2 août 1901, Élisabeth entre au carmel de Dijon. Pendant les cinq années qu'elle y passe, elle découvre chaque jour davantage la profondeur de sa vocation de carmélite et c'est

avec une extraordinaire fidélité et intensité qu'elle va vivre tout ce qu'elle reçoit de la tradition carmélitaine et ce qu'elle comprend dans la prière. Aussi, tout en nous mettant à son écoute pour discerner ce qui, selon elle, caractérise la carmélite, nous essaierons de montrer en quoi son expérience et sa manière de l'exprimer constituent une contribution à la théologie de la vie religieuse carmélitaine.

I. LA CARMÉLITE, D'APRÈS ÉLISABETH DE LA TRINITÉ

C'est surtout dans les lettres du Carmel, mais aussi dans quelques poèmes écrits pour ses sœurs à l'occasion de fêtes communautaires, qu'Élisabeth nous décrit la vocation de la carmélite. Quatre réalités apparaissent très vivement :

A. « UN CIEL ANTICIPÉ »

La vie de la carmélite n'est rien moins que le Ciel sur la terre :

« Lorsque vous pensez à votre petite carmélite, remerciez Celui qui lui a fait une part si belle. Quelquefois je pense que c'est un *Ciel anticipé* : l'horizon est si beau, c'est Lui ! » (L 111)

« C'est le secret de la vie du Carmel : la vie d'une carmélite c'est une communion à Dieu du matin au soir, et du soir au matin. S'Il ne remplissait pas nos cellules et nos cloîtres, ah ! comme ce serait vide, mais à travers tout, nous le voyons car nous le portons en nous, et notre vie est un *Ciel anticipé*. » (L 123)

« Sur la montagne du Carmel, dans le silence, dans la solitude, dans une oraison qui ne finit jamais, car elle se continue à travers tout, la carmélite vit déjà *comme au Ciel* : "de Dieu seul". Le même qui fera un jour sa béatitude et la rassasiera dans la gloire se donne déjà à elle, Il ne la quitte jamais, Il demeure en son âme ; plus que cela, tous deux ne font qu'Un. » (L 133)

« *Le Ciel, c'est Dieu* » (L 122) et comme au Carmel il n'y a plus que Lui, la carmélite vit déjà comme au Ciel. Élisabeth est très logique. Alors, elle vit « en Lui », dans un « cœur à cœur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

similitude et d'union ; c'est le nom qu'au matin de notre consécration, l'Église prononce sur nous : Veni sponsa Christi ! ... » (NI 13)

Quelques mois après sa profession, elle médite encore, émerveillée :

« L'Église m'a fait entendre le "Veni sponsa Christi", elle m'a consacrée, et maintenant tout est « consommé », ou plutôt tout commence, car la profession n'est qu'une aurore, et chaque jour ma "vie d'épouse" m'apparaît plus belle, plus lumineuse, plus enveloppée de paix et d'amour » (L 169).

En entrant au carmel, Élisabeth sait aussi qu'elle s'engage dans une *structure*, un *style de vie* qui va lui permettre de répondre à l'appel de Dieu.

« Il me semble qu'au Carmel cela est si simple de vivre d'amour ; du matin au soir la Règle est là pour nous exprimer instant par instant la volonté du bon Dieu. Si vous saviez comme je l'aime, cette Règle qui est la forme en laquelle Il me veut sainte » (L 169).

La « Règle » est ici à entendre au sens large : il ne s'agit pas seulement de la « Formule de vie » donnée par saint Albert de Jérusalem aux premiers frères ermites du Mont Carmel, ou des Constitutions de Sainte Thérèse. Ce mot recouvre pour Élisabeth toute la « manière de vivre » instaurée par la Madre et qui lui est transmise par ses sœurs, tout spécialement par sa prieure et maîtresse des novices, mère Germaine de Jésus. Dans son désir de devenir non seulement « épouse du Christ », mais aussi « épouse du Carmel » (NI 13), Élisabeth va se faire « tout enseignable ».

B. SŒUR PARMIS SES SŒURS

En effet, si Élisabeth vivait déjà profondément l'esprit du carmel avant de franchir la porte de clôture, il lui a pourtant fallu *devenir* carmélite. Au soir de sa prise d'habit, elle chante à ses sœurs :

« Et vous toutes qui pour mon cœur
Depuis longtemps être mes sœurs,
En vous suivant toute petite
Je deviendrai vraie carmélite » (P 74)

Son noviciat extrêmement rude témoigne de ce devenir : habituée à une vie remplie de vacances, de voyages, de rencontres, elle doit de toute son énergie s'accoutumer à l'austérité du carmel, affronter le froid, les nuits écourtées... expérimenter concrètement les détachements qu'impose la vie en clôture, découvrir les exigences d'une vie fraternelle fondée sur l'humilité... Et bien sûr, façonnée dans tout son être de femme par la musique, elle doit peu à peu intégrer le sacrifice total qu'elle a fait du piano. Dans sa grande sensibilité, Élisabeth va ressentir un désarroi intime allant jusqu'au « comble de l'angoisse » (L 152). Mère Germaine de Jésus, par sa lucidité, sa bonté et sa patience, va jouer un très grand rôle dans l'éducation de sa vocation. Ses conseils et encouragements se résument en « foi », « oraison », et « confiance », renvoyant toujours sa novice à Dieu seul. L'épreuve n'empêche nullement la recherche contemplative d'Élisabeth et sa délicatesse dans les relations fraternelles. Dans la foi obscure, elle lève sans cesse le regard vers Dieu, et se laisse former par cette vie du carmel, jusqu'à « s'approprier progressivement les sentiments du Christ envers son Père²⁶ ».

Dès l'engagement définitif de sa profession, le 11 janvier 1903, une grande paix l'envahit et une nouvelle étape s'ouvre, qui verra le plein épanouissement de sa vocation. Elle se voit confier la tâche de « seconde portière » et « seconde robière » et, dans les temps de travail comme pendant les récréations ou les fêtes communautaires, elle vit avec simplicité, gratuité et joie les relations fraternelles. Le travail ne manque pas pour cette communauté pauvre, qui vient d'envoyer plusieurs sœurs en

fondation à Paray Le Monial, et Élisabeth qui est alors la plus jeune doit beaucoup se dépenser. Comme elle l'écrit à madame de Sourdon :

« Les journées d'une carmélite sont si remplies de minute en minute par la prière et le travail que je n'ai encore pu trouver un instant pour venir à vous » (L 181).

Plus elle entre dans la profondeur du Mystère du Dieu Trinité qui l'habite, plus elle est présente aux autres. Elle sait que, par la charité fraternelle, elle laisse le Christ vivre et aimer en elle. Ainsi elle vit en communauté ce qu'elle écrit à une amie ou à sa sœur Guite :

« Une âme unie à Jésus est un vivant sourire qui le rayonne et qui le donne » (L 252)

« En passant par toi, Il veut se faire aimer » (L 233)

« La carmélite, c'est le sacrement du Christ. Tout en elle doit le donner » (P 83).

Les témoignages que donneront ses sœurs sont unanimes :

« Elle était d'une serviabilité presque excessive. Aussi on recourait à elle pour lui demander des petits services. Elle n'en refusait aucun et parfois promettait des choses incompatibles. Elle était ensuite embarrassée et allait trouver notre Mère : « Que dois-je faire ? » – « Vous n'auriez pas dû accepter ! ». On ne peut pas dire à quel point elle était aimable, facile de rapports, tout en restant recueillie... Sa charité s'étendait à toutes, tellement que chacune aurait pu croire qu'elle était son amie particulière. Sœur Élisabeth était un véritable paradis en communauté... Elle avait toutes les délicatesses de la charité, toutes les prévenances qui rendent la vie religieuse aimable, facile²⁷. »

« Elle vous remplissait de joie rien que dans la manière de donner une lettre. Elle vous réjouissait sans faire de longues phrases... Elle donnait mille fois en une fois. Pour elle rien n'était banal. Elle mettait quelque chose de grand en tout... Elle faisait comme tout le monde, mais pas de la même manière que tout le monde²⁸. »

« Fruit de l'humilité, sa patience était inaltérable ; on ne pouvait la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

instituées à Lille et à Toulouse ; en 1841, à Marseille et à Metz ; à Dijon en 1845 ; à Nantes en 1846 ; à Lyon en 1874 et à Avignon en 1884. L'enseignement, gratuit, est modelé sur celui du Conservatoire de Paris, autant que le permettent les usages locaux, la quantité et la qualité des élèves, celles même des professeurs. Chaque conservatoire est placé sous l'autorité d'un directeur qui règle tous les travaux et préside tous les comités. Ainsi, lors des études d'Élisabeth Catez au Conservatoire de Dijon, le directeur en était M. Lévêque¹.

Au Conservatoire de Paris l'enseignement se divise en neuf sections : 1° solfège et théorie musicale ; 2° harmonie, orgue, contrepoint et fugue, composition ; 3° chant, déclamation lyrique ; 4° piano, harpe ; 5° instruments à archet ; 6° instruments à vent ; 7° classes d'ensemble ; 8° lecture à haute voix, diction et déclamation dramatique ; 9° histoire générale de la musique, histoire et littérature dramatique. Chaque cours est sanctionné par des examens ; il y a deux examens semestriels : l'un au mois de janvier, l'autre au mois de juin. Pour les « prix », il y a des concours annuels. Les récompenses consistent en médailles pour les classes préparatoires, en prix et accessits pour les classes supérieures. En ce qui concerne le Conservatoire de Dijon, créé donc en 1845² et érigé en succursale du Conservatoire de Paris en 1868, à l'époque où Élisabeth le fréquenta, l'établissement proposait les classes d'harmonie, de solfège, de chant, de piano, de violon, d'alto, de violoncelle, de contrebasse, de flûte, de hautbois, de clarinette, de basson, de saxophone, de cor, de cornet, de trompette, de trombone, de harpe, d'ensemble instrumental, d'ensemble vocal, d'orchestre et de déclamation lyrique. Si l'on considère les autres conservatoires de France en cette fin du XIX^e siècle, on peut donc remarquer que celui de Dijon offre un enseignement assez complet et de qualité et qu'il peut être ainsi situé au

niveau des meilleurs établissements régionaux du pays... Ce qui suppose donc que le niveau en est assez élevé et que les lauréats du Conservatoire de Dijon peuvent être considérés comme d'excellents musiciens ; ceci permet d'affirmer qu'Élisabeth Catez, qui a reçu toute sa formation musicale à Dijon, est donc une musicienne reconnue, surtout si l'on considère son jeune âge lorsqu'elle a acquis ses diverses récompenses.

En principe, l'enseignement y est individuel ; exception est faite pour les classes d'ensemble vocal, d'orchestre, d'histoire de la musique et d'histoire de la littérature dramatique. Dans les classes de solfège, il est individuel pour la lecture, collectif pour la dictée et la théorie. Chaque classe se compose de dix ou douze élèves, excepté celles de solfège des chanteurs, d'ensemble vocal, d'ensemble instrumental, d'orchestre, d'histoire de la musique et d'histoire de la littérature dramatique. Chaque élève reçoit dans sa classe un enseignement particulier, et profite en même temps de la leçon donnée à ses condisciples.

C'est donc dans cet univers très typé de l'enseignement de la musique au XIX^e siècle dans les conservatoires qu'Élisabeth évolue ; c'est un milieu rigoureux et très exigeant qui n'exclut pas les rivalités entre professeurs et élèves... Nous verrons cela plus loin ! Les nombreuses heures de cours de musique qu'elle reçoit (piano, solfège et plus tard harmonie) supposent un long travail personnel quotidien très onéreux en temps. Parfois Élisabeth, surtout lors des périodes de concours, passait cinq à six heures de ses journées derrière le clavier, parfois plus !

II. ÉLISABETH : UNE JEUNE PIANISTE AU GRAND TALENT.

Bien entendu Élisabeth reçoit aussi une formation d'études classiques ; c'est vers l'âge de sept ans qu'elle bénéficie déjà

des leçons privées de français de Mlle Grémaux. Néanmoins sa formation générale se fait bien moins intense que sa formation musicale car c'est bien la musique qui tient de beaucoup la première place dans la vie d'Élisabeth. Des choix s'imposaient donc, et il est certain que sa formation classique fut en conséquence bien moins poussée afin de s'harmoniser avec la lourde formation musicale qui était vraiment prioritaire. Certains de son entourage s'interrogeaient quant à la disproportion qui existait chez Élisabeth entre le temps consacré aux études classiques, plutôt faible, et le temps consacré à la musique. La jeune pianiste se donne de tout son être et avec beaucoup de passion à la pratique de son instrument à tel point qu'elle remporte un premier prix de piano du Conservatoire de Dijon à l'âge de treize ans, un âge relativement précoce par rapport à la récompense obtenue.

Très tôt et à plusieurs reprises, elle participe à divers concerts³ proposés par la *Société d'Émulation* à la *Salle Guillier* qui était située aux 1 & 3 de la place Saint-Jean à Dijon. Ainsi dans un programme du 8 février 1889 de cette société on retrouve le nom d'Élisabeth Catez pour l'interprétation d'une pièce du compositeur tchèque Franz Xaver Dussek (1731-1799) *Chantons l'Hymen* ; quelques mois après lors d'une audition du 7 mai 1889 Élisabeth y donne *La Parodie*, sonate pour piano de Johann Baptist Cramer (compositeur allemand, 1771-1858) ; sur le programme du 20 janvier 1890 elle interprète un *Air Varié* pour piano de Georg Friedrich Haendel (1685-1759) ; lors de l'audition du 3 mai 1890 toujours proposée par la *Société d'Émulation*, c'est encore Élisabeth Catez qui ouvre le concert à la *Salle Guillier* avec *L'Orage* de Daniel Steibelt (pianiste et compositeur allemand, 1765-1823).

La critique musicale locale fait habituellement l'éloge de la toute jeune pianiste. C'est ainsi que *Le progrès de la Côte d'Or*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ballade de Chopin, elle arrachait des larmes aux auditeurs¹⁷. » Et sœur Thérèse Renardet de dire : « C'est chez les de Sourdon, après la mort de leur père, que je rencontraï les Catez. Je fus invitée à goûter avec d'autres amies et l'on pria Élisabeth de se mettre au piano. Je revois encore la pièce, la place de l'instrument et Élisabeth prête à nous faire entendre par cœur *Le Nautonier* de Diemer. J'entends encore le chant de la main droite, tout en arpège longs et souples, les notes fluides ou égrenées, rapides, balancées, fuyant ou se précipitant comme des vagues à l'assaut de la grève ; et la barque fragile d'où le nautonier émergeait ou s'enfonçait au gré de la violence des flots. Élisabeth de son corps légèrement incliné, suivait le mouvement des arpèges sur le clavier que ses mains possédaient en un rythme sûr, puissant et souple à la fois. C'était comme l'évocation d'un tableau que son âme transformait en beauté surnaturelle. [...] Je l'ai entendue jouer du piano, je la revois encore. Elle jouait *Le Nautonier* de Diemer... C'était un chant qui se déroulait comme une série d'arpèges qui, pour moi, représentaient les vagues, tantôt se poursuivant, tantôt s'escaladant les unes les autres... Élisabeth de son corps, légèrement incliné, suivait le mouvement des arpèges sur le clavier. On sentait que tout son corps était mû par son âme, mais son corps vibrait aussi, sans exagération. Tout semblait mesuré, comme guidé par un chant intérieur. Cela évoquait un paysage que moi, je n'avais jamais vu. Plus tard, quand je me suis trouvé, bien des années après, à Belle-Ile-en-Mer, dans une certaine crique où les flots ne cessent pas de se heurter contre les roches et éclaboussant le petit rivage, eh bien ! je repensais à cette manière de comprendre la mer qui m'avait été suggérée par Élisabeth. Il y avait quelque chose qui émanait d'elle, quelque chose qui venait des profondeurs de son être, et qu'elle traduisait dans son jeu musical d'une façon extrêmement

humaine, naturelle, mais surnaturelle aussi¹⁸... »

V. « SES AUTEURS PRÉFÉRÉS ÉTAIENT : CHOPIN, LISZT, SCHUMANN. »

Françoise de Sourdon résume bien les choix musicaux d'Élisabeth Catez par cette phrase : « Ses auteurs préférés étaient Chopin, Liszt, Schumann¹⁹. » Trois auteurs compositeurs de son temps : Frédéric Chopin est né en 1810 à Zelazowa Wola près de Varsovie et meurt à Paris en 1849, Franz Liszt quant à lui est né en 1811 à Doborjàn, aujourd'hui Raiding, dans le Burgenland et meurt à Bayreuth en 1886 et enfin Robert Schumann né en 1810 à Zwickau et décédé en 1856 à Endenich, près de Bonn. Trois musiciens qui ont donné au piano parmi les plus belles pages de la littérature qui lui est consacrée... mais surtout trois hommes parmi les plus significatifs de ce grand courant qui a profondément marqué l'Europe au XIX^e siècle : le romantisme.

Élisabeth, par ses choix, est bien fille de son époque, engagée dans les tendances esthétiques de son temps et non pas mièvrément orientée vers les choix d'un passé révolu ! Élisabeth est une musicienne du romantisme, une musicienne romantique. Le XIX^e est le siècle du romantisme. S'ouvrant avec Beethoven (1770-1827), chez qui d'ailleurs on peut déjà discerner bien des aspects romantiques, le siècle tout entier est marqué par l'œuvre de ce géant. Entre l'époque classique et romantique, il n'y a pas de solution de continuité ; il est vrai qu'un nouvel élément, poétique, métaphysique, pénètre la musique, rompant entre idée et manifestation extérieure, entre intelligence et sentiment : l'expression du moi, le subjectivisme et l'émotion dominant.

Le premier romantisme apparaît d'abord en Allemagne (1800-1830) sous l'influence de la littérature romantique de ce pays. L'esprit poétique de l'époque s'exprime surtout à travers

l'œuvre de Schubert (1797-1828), aussi bien dans ses lieder que dans sa musique instrumentale (notamment à partir de 1822). À partir de 1830 environ (après la Révolution de Juillet), on assiste à une sorte d'élargissement du romantisme qui devient alors un mouvement européen. Paris (au lieu de Vienne) en devient le centre, notamment sur le plan littéraire (Victor Hugo, Alexandre Dumas, etc.). La *Symphonie Fantastique* d'Hector Berlioz (1803-1869), l'apparition de Niccolò Paganini (1782-1840) à Paris, la prodigieuse carrière de virtuose de Franz Liszt, l'œuvre de Frédéric Chopin, les opéras de Giacomo Meyerbeer (1791-1864) : tels sont les principaux événements du romantisme musical en France. Une césure va ensuite s'opérer en 1848 avec la Révolution. Après la mort de Felix Mendelssohn-Bartholdy (1809-1847), de Frédéric Chopin (1809-1849), de Robert Schumann (1810-1856), une nouvelle phase commence : Franz Liszt conçoit ses *poèmes symphoniques*, Richard Wagner son *drame musical*, Giuseppe Verdi compose ses opéras de la maturité. Une nouvelle génération apparaît avec Johannes Brahms (1833-1897), Anton Bruckner (1824-1896), César Franck (1822-1890), etc. Le *formalisme*, le *mouvement cécilien*, l'*historisme*, le *naturalisme* : le romantisme tardif est caractérisé par l'émergence de nouveaux mouvements, très divers. Vers 1890 entre en scène une nouvelle génération, qui incarne des tendances très différentes, souvent poussées à l'extrême : Giacomo Puccini (1858-1924), Gustav Mahler (1860-1911), Claude Debussy (1862-1918), Richard Strauss (1864-1949). Bientôt est mise en cause la « tonalité », fondement de la musique pendant plus de deux siècles (Arnold Schoenberg, vers 1907-1908). Mais c'est la première guerre mondiale qui marque véritablement la fin du XIX^e siècle et le début d'une ère nouvelle.

C'est au cœur de cette grande page de l'histoire de la musique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LE MINISTÈRE SACERDOTAL DANS LA LUMIÈRE DE L'EXPÉRIENCE SPIRITUELLE D'ÉLISABETH DE LA TRINITÉ

Depuis près d'un siècle, par sa vie et ses écrits, Élisabeth de la Trinité exerce une influence profonde sur de nombreux prêtres. Ceux-ci sont sensibles au recueillement qui émane de ces textes, et aussi au fait qu'ils favorisent des passages entre théologie et vie spirituelle : nourris de l'Écriture, ils orientent vers la contemplation du Mystère du Christ et de l'Église. De son vivant, la carmélite de Dijon a été marquée par plusieurs figures sacerdotales : le Chanoine Angles (qu'elle rencontrait durant ses vacances dans le Midi et à qui, le premier, elle a confié sa vocation religieuse¹) et le Père Irénée Vallée (dominicain, dont les enseignements au Carmel ont tant nourri Élisabeth²). Son *Journal* montre également la place que tenaient dans sa jeunesse les prêtres de sa paroisse, ceux qui ont été ses confesseurs, ainsi que des prédicateurs de retraites paroissiales. Au long de sa vie, Élisabeth a eu une correspondance suivie avec le Chanoine Angles et avec l'abbé Chevignard (frère du mari de sa sœur Marguerite, séminariste du diocèse de Dijon, qui sera ordonné le 29 juillet 1905). S'y ajoutent deux lettres à l'abbé Beaubis (séminariste de Dijon parti en mission en Chine) et une lettre à l'abbé Jaillet (prêtre du diocèse de Dijon). Dans ces lettres, Élisabeth s'adresse parfois précisément à eux en tant que prêtres, soulignant tel ou tel aspect de leur ministère sacerdotal, mais souvent elle parle d'elle-même, en sorte qu'il est difficile d'en tirer une monographie sur sa manière d'aider les prêtres. Par ailleurs, la lecture de l'ensemble du *corpus* d'Élisabeth,

montre que bien d'autres textes, qui ne sont pas directement adressés à des prêtres, sont susceptibles d'éclairer le sujet qui nous occupe ici.

Nous puiserons donc dans l'ensemble des textes d'Élisabeth de la Trinité, en nous efforçant de tenir compte de leur chronologie. À partir des *Lettres* par lesquelles Élisabeth s'adresse à des prêtres nous dégagerons sa représentation du sacerdoce. Nous examinerons ensuite les textes où elle utilise un vocabulaire sacerdotal pour parler de sa Prieure et d'elle-même (en particulier dans les textes de la dernière année de sa vie, tel *Laisse-toi aimer*). Cela nous conduira à voir comment Élisabeth de la Trinité situe le sacerdoce ministériel par rapport au sacerdoce baptismal. Nous verrons alors comment l'expérience mystique de la carmélite de Dijon jette une vive lumière sur la vie du prêtre comme « *amoris officium* » et comme vie indissolublement missionnaire et contemplative.

I. ÉLISABETH DE LA TRINITÉ ET LE PRÊTRE

La vision qu'Élisabeth a du prêtre est assez conventionnelle. Elle est marquée par la théologie de son temps, dans la ligne tridentine. En réaction contre le protestantisme qui tendait à réduire le ministère pastoral à la proclamation de la Parole, le Concile de Trente a défini le sacrement de l'ordre essentiellement en référence à l'eucharistie et au sacrement de pénitence : le Christ a institué le sacerdoce en instituant l'eucharistie (c'est pourquoi le Concile ne reconnaît pas de différence essentielle entre les prêtres et les évêques, dans l'ordre de la succession apostolique, puisque les uns comme les autres succèdent au apôtres qui ont reçu le pouvoir de célébrer l'eucharistie en mémoire du Seigneur). Le prêtre est vu comme « consécrateur » et médiateur, dans l'eucharistie qui est essentiellement envisagée comme sacrifice³.

On retrouve bien ces traits dans les *Lettres* d'Élisabeth. Sa correspondance avec le Chanoine Angles le montre. Le prêtre apparaît comme celui qui offre, bénit et sanctifie dans la célébration de la messe. Dans une lettre d'août 1903, Élisabeth demande : « à la sainte Messe, voulez-vous mettre mon âme dans le calice, et puis dites à l'Époux de me faire toute pure, toute vierge, tout une avec Lui ! » (L 177). Un peu plus tard, en juin 1904, elle évoque le prêtre comme « le dispensateur des grâces du bon Dieu » (L 203). Le 9 mai 1906, alors qu'Élisabeth est entrée dans sa dernière maladie, elle s'adresse au prêtre comme à celui qui, dans le sacrifice eucharistique, offre au Christ et par qui le Christ purifie (L 271) : « Puisque vous êtes son prêtre, oh, consacrez-moi à Lui comme une petite hostie de louange qui veut le glorifier, au Ciel, ou sur la terre dans la souffrance tant qu'Il voudra. Et puis, si je m'en vais, vous m'aidez à sortir du purgatoire ». L'idée est reprise souvent durant sa maladie, par exemple dans la lettre 294 de juillet 1906 (toujours au chanoine Angles) : « je ne sais si cette année s'achèvera dans le temps ou dans l'éternité, et je vous demande comme une enfant à son père de vouloir bien, à la sainte Messe, me consacrer comme une hostie de louange à la gloire de Dieu. Oh, consacrez-moi si bien que je ne sois *plus moi mais Lui*, et que le Père, en me regardant, puisse le reconnaître ; que "je sois conforme à sa mort", que je souffre en moi ce qui manque à sa passion pour son corps qui est l'Église, et puis baignez-moi dans le Sang du Christ pour que je sois forte de sa force à Lui ; je me sens si petite, si faible... »

Dans cette même ligne, Élisabeth se fait une très haute idée du prêtre, vu comme un être « divin ». En septembre 1903, elle écrit à sa mère : « cette maman doit se réjouir d'avoir donné au bon Dieu une carmélite, car après le prêtre, je ne vois rien de plus divin sur la terre » (L 178).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Gollot, cela suppose un amour qui s'exprime dans un profond détachement : « Le bruit n'arrive qu'à la surface, mais tout au fond, n'est-ce pas, chère Marguerite, il n'y a que Lui ! Oh ! faisons bien le vide, détachons-nous de tout, qu'il n'y ait plus que Lui, Lui seul... que nous ne vivions plus, mais qu'Il vive en nous. » (L 49)

Pour nous faire vivre en communion avec Dieu, même dans les activités les plus prenantes, la charité suppose le renoncement à soi-même, comme Élisabeth l'écrira à l'abbé Chevignard en 1905 : « Faisons le vide dans notre âme afin de Lui permettre de s'élancer en elle pour venir lui communiquer cette vie éternelle qui est la sienne (...) Demandons-Lui de nous rendre vrais dans notre amour, c'est-à-dire de faire de nous des êtres de sacrifice, car il me semble que le sacrifice n'est que l'amour mis en action : "Il m'a aimé, Il s'est livré pour moi" » (L 250).

Dans sa correspondance, Élisabeth souligne que l'amour vrai ne consiste pas en des sentiments mais en un « dégagement total »²¹. Cet amour se vit dans la foi, ce qui est bien concret dans un ministère dont on ne perçoit que fugitivement et rarement les fruits. Écrivant à une religieuse (le 11 juin 1902), Élisabeth l'invite à aimer comme Marie-Madeleine, en se donnant et en se livrant à Dieu « plus haut que ses sentiments, ses impressions » :

« Oui, chère Sœur, comme Madeleine la grande passionnée, la grande illuminée, passons à travers tout, perdues en son Infini ! "Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé !" Voilà ce qu'Il demande de nous : l'Amour qui ne regarde plus à soi, mais se quitte, monte plus haut que ses sentiments, ses impressions ; l'Amour qui se donne, qui se livre, l'Amour "qui établit l'Unité". Vivons comme Madeleine à travers tout, le jour [et] la nuit, dans la clarté ou les ténèbres, toujours sous le regard de l'Immuable Beauté qui veut nous fasciner, nous captiver, plus que cela, nous déifier ! »

(L 121)

Pour vivre dans l'amour, le sacrifice de soi-même et l'union à Dieu dans la prière sont inséparables, l'un nourrissant l'autre, comme Élisabeth le rappelle énergiquement à Germaine de Gemeaux (L 278, vers le 10 juin 1906) :

« Vivez toujours avec Lui au-dedans ; cela suppose une grande mortification, car pour s'unir ainsi sans cesse à Lui, il faut savoir tout Lui donner. (...) rappelez vous que, quand Il prend ainsi la place dans un cœur, c'est pour y vivre "seul et séparé". Vous comprenez dans quel sens je dis ceci : je ne parle pas de la vie religieuse, qui est la grande séparation avec le monde, mais de ce dégagement, de cette pureté qui met comme un voile sur tout ce qui n'est pas Dieu et qui nous permet d'adhérer sans cesse à Lui par la foi. »

Le prêtre est spécialement appelé à vivre ainsi « seul et séparé » au milieu des multiples sollicitations pastorales. Élisabeth montre qu'il ne s'agit pas d'un retrait de l'action mais d'un vrai détachement de soi, de ce qu'elle appelle un « dégagement » qui conduit s'oublier soi-même pour adhérer à Dieu dans la foi, que ce soit dans la prière ou dans la célébration des sacrements, ou encore dans les relations avec les personnes : « l'amour, pour être vrai, doit être sacrifié : "Il m'a aimée, Il s'est livré pour moi", voilà le terme de l'amour » (L 278).

Pour Élisabeth, cet « office d'amour » s'accomplit dans les moindres événements de la vie quotidienne. Il s'agit de tout marquer « du sceau de l'amour », ainsi qu'elle le rappelle à une laïque, dans l'une de ces dernières lettres : « oh ! comme tout ce qui n'a pas été fait pour Dieu et avec Dieu est vide ! Je vous en prie, oh, marquez tout avec le sceau de l'amour ! Il n'y a que cela qui demeure²². »

C'est dans cette lumière qu'Élisabeth place la chasteté parfaite. En se laissant aimer et transformer dans l'Amour, la personne consacrée – comme le prêtre appelé au célibat pour le Royaume – est « virginisée²³ » à la ressemblance du Christ et

peut alors le refléter et le transmettre aux autres : « Demeurons en son amour. Qu'Il virginise, qu'Il imprime en nous sa divine beauté, et que toutes pleines de Lui nous puissions le donner aux âmes... » (L 126, à Hélène Cantener, juin 1902).

La virginité est un fruit de l'Amour qui nous saisit mais elle est aussi le fruit de notre réponse à cet Amour, par une exigence de détachement des liens qui nous empêchent de vivre en Dieu. Dans une lettre à l'abbé Chevignard (en novembre 1905), Élisabeth ne craint pas de proposer au tout jeune prêtre (il a été ordonné en juillet) ce haut idéal de pureté (imprégné de la doctrine de Jean de la Croix) :

« N'expérimentez-vous pas chaque jour la vérité de cette pensée : “Vous n'êtes plus des hôtes ou des étrangers, mais vous êtes déjà de la Cité des saints et de la Maison de Dieu” ? Mais, pour vivre ainsi au-delà du voile, comme il faut être fermé à toutes les choses d'en-bas ! Le Maître me presse de me séparer de tout ce qui n'est pas Lui – ce mot me dit tant de choses –, et c'est ainsi que je me prépare à la fête de l'Immaculée, anniversaire de ma prise d'habit. Je vous demande, ce jour-là, une intention toute spéciale afin que le Christ, par l'effusion de son Sang, me revête de cette pureté, de cette virginité qui permet à l'âme d'être irradiée de la clarté même de Dieu » (L 250).

Ces perspectives éclairent sous une lumière vive (à la fois mystique et pratique) l'appel au célibat qui, dans l'Église latine, fait partie intégrante de la vocation sacerdotale. Le Concile Vatican II a rappelé que « la continence parfaite et perpétuelle pour le royaume des cieux », « à la fois signe et stimulant de la charité pastorale », est « une source particulière de fécondité spirituelle dans le monde » (*Presbyterorum Ordinis*, 16). Le même texte souligne que cette virginité du prêtre a pour finalité une participation à « l'œuvre de la régénération surnaturelle » et une capacité plus grande « d'accueillir largement la paternité dans le Christ » (*ibidem*). Reprenant cet enseignement, Jean-Paul II a souligné les liens entre cette vocation à la virginité pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme tiennes ; cherche ma gloire en elles, non la tienne – mon pouvoir sur elles, non le tien –, mes intérêts, non les tiens ? ” (*Ibidem*). Saint Augustin montre ensuite que, paradoxalement, cet amour oblatif contribue hautement à l’accomplissement de soi du pasteur : “Je ne sais pas de quelle inexplicable manière quiconque s’aime lui-même et n’aime pas Dieu, ne s’aime pas lui-même – et quiconque aime Dieu et non pas lui-même, en vérité s’aime lui-même. Car celui qui n’a pas le pouvoir de se faire vivre, meurt assurément en s’aimant lui-même : il ne s’aime donc pas, celui qui s’aime en sorte qu’il ne vive pas. Mais s’il aime Celui duquel procède la vie, en ne s’aimant pas lui-même, il s’aime en vérité davantage, car il se renonce afin d’aimer Celui qui le fait vivre” » (*Idem*, p. 540-541).

16. Une fois au n° 23 et trois fois au n° 24.

17. Sa *Dernière Retraite* exprime « comment elle envisageait son office de louange de gloire » (Mère Germaine dans l’Avant-Propos de la seconde édition de DR en opuscule, cité par C. DE MEESTER, dans Introduction à DR, OC, p. 146).

18. *Élisabeth de la Trinité et sa mission spirituelle*, trad. J. Ancelet-Heustache (revue par l’auteur), Ed. du Seuil, Paris, (1960) 1990, p. 186.

19. Sur l’influence thérésienne, cf. OC, p. 494, n. 6 et 7. et cf. dans le présent volume, C. De Meester, *La rencontre d’Élisabeth de la Trinité avec Thérèse de Lisieux*, p. 131-163.

20. L 172. La même idée d’une communion continuelle à Dieu dans l’amour est reprise quelques jours après, le 27 août 1903, dans une lettre au chanoine Angles (L 177) : « Il est en moi, je suis en Lui, je n’ai qu’à l’aimer, qu’à me laisser aimer, et cela tout le temps, à travers toutes choses : s’éveiller dans l’Amour, se mouvoir dans l’Amour, s’endormir dans l’Amour, l’âme en son Âme, le cœur en son Cœur, les yeux en ses yeux, afin que par son contact Il me purifie, Il me délivre de ma misère. »

21. « Heureuse l’âme qui est arrivée à ce dégagement total, elle aime en vérité ! ... » (L 264 de fin janvier 1906, à Mme Angles).

22. L 333 de fin octobre 1906, à Mme de Bobet. Cette lettre fait partie des lettres-testament d’Élisabeth (cf. L 331 note 1).

23. Le terme vient de Thérèse de l’Enfant-Jésus (cf. L 126 note 2).

24. Élisabeth de la Trinité manifeste ainsi la relation entre Ep 2, 4 : « à cause du grand amour dont Il nous a aimés », et Ep 3, 18-19 : « Ainsi vous recevrez la force de comprendre, avec tous les saints, ce qu’est la Largeur, la Longueur, la Hauteur et la Profondeur, vous connaîtrez l’amour du Christ qui surpasse toute connaissance, et vous entrerez par votre plénitude dans toute la Plénitude de Dieu. »

25. Introduction à LA, OC p. 192.
26. L 324 vers le 10 oct 1906. Cf. aussi L 129 à Mme de Sourdon (25 juillet 1902), L 249 à Mme Angles, L 298 à sa sœur (16 juillet 1906), etc.
27. L 333 de fin octobre 1906, à Mme de Bobet, qui fait partie des lettres-testament d'Élisabeth. Cf. Ep 3, 20.
28. *Élisabeth de la Trinité et sa mission spirituelle, op. cit.*, p. 102.
29. Cf. PDV, 25.
30. L 335, lettre-testament à sœur Marie-Odile, du 28 oct 1906.

ÉLISABETH ET LES JEUNES

Du parcours de son album photo¹ surgit un émerveillement sans cesse renouvelé dans ce vis-à-vis avec ses visages de jeunesse ; de l'enfant à la jeune carmélite, Élisabeth de la Trinité nous montre continûment un visage de profonde humanité, de joyeuse chrétienté.

C'est sa beauté... et c'est bien sûr l'expression de sa belle personnalité qui nous retient à la lecture de ses écrits, à l'écoute de sa correspondance. Je crois qu'elle sait parler aux jeunes, et on en fait vite l'expérience quand on les fait se rencontrer.

Mon souvenir le plus vif est la participation d'Élisabeth aux *Journées Mondiales de la Jeunesse* de 1997. Avant de monter à Paris, des jeunes provenant du monde entier faisaient halte dans le diocèse de Dijon. Avec un groupe de Slovaques, nous avons rencontré Élisabeth et ses sœurs au Carmel de Dijon. Le message était fort pour ces jeunes qui cherchent où aller, comment trouver et habiter le bonheur... : « Dieu habite en moi, il a fait de moi sa demeure, quel bonheur ! »

I. ÉLISABETH, “*LA JMJISTE*” :

Élisabeth, avant tout, fut très heureuse de ces *Journées Mondiales de la Jeunesse*, auxquelles elle participa avec entrain. Oui, elle est bienheureuse dans cette Église qui vit, joue, découvre, célèbre, rencontre le Dieu vivant. À presque dix-neuf ans, elle écrit à une de ses grandes amies, Marie-Louise, ses impressions, son enthousiasme : « J'ai été très prise tous ces temps-ci : nous avons eu *de splendides JMJ*. Comme j'ai pensé à vous, prié pour vous pendant ces jours bénis ; j'aurais voulu vous avoir et suivre avec vous ces *catéchèses* si belles et si touchantes. [...] Ces missionnaires sont de vrais apôtres, ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

modifications que nous apportons à son texte.

3. *Dialogues des Carmélites*, G. Bernanos, La Pléiade, Paris, p. 1642.

4. *Élisabeth ; ma sœur et mon amie* dans *Cahier du Centenaire 1989*, p. 199.

5. L 221. C'est cette même image qu'Élisabeth employait déjà pour parler de la prière à Françoise de Sourdon : « Si tu le [Jésus] connaissais un peu, la prière ne t'ennuierait plus ; il me semble que c'est un repos, un délassement : on vient tout simplement à Celui qu'on aime, on se tient près de Lui comme un petit enfant dans les bras de sa mère et on laisse aller son cœur » (L 123).

6. Ac 17, 28 ; 6^e *préface des Dimanches*, Missel Romain.

7. L 252. Bien avant son entrée au Carmel, elle écrivait déjà à une amie : « La prière est le lien des âmes, quelle large part vous avez dans les miennes » (L 20).

8. Antonio Maria SICARI, *Elisabetta della Trinità, Un'esistenza teologica*, Roma, Edizioni OCD, 1984, p. 65.

9. A. M. SICARI, *op cit*, p. 67.

10. L 184. On peut noter une progression par rapport à l'expression précédente : « Donnons-nous rendez-vous près de Lui, n'est-ce pas ? » (L 35).

11. L 156 ; cf. Ep 2, 4.

LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH DE LA TRINITÉ ET SA PRÉSENCE DANS LA VIE DES LAÏCS

Dans son amour, « Dieu, nous a prédestinés à être ses enfants d'adoption par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de gloire de sa grâce qu'il nous a accordée en son Fils bienaimé » (Ep 1, 5-6).

Ces paroles de saint Paul visent à nous amener à contempler notre existence de laïcs et à revaloriser en elle ce merveilleux mystère : être fils de Dieu et être appelés à nous convertir en Louanges de Gloire à la très Sainte Trinité. Je vous invite à parcourir ce chemin sous la direction de quelqu'un qui laissa chaque jour sculpter en son âme sa condition de fille de Dieu, et qui découvrit au long de sa vie sa vocation de *Louange de Gloire* : Élisabeth de la Trinité. Sœur Élisabeth fut une religieuse qui exerça une grande influence au cours du siècle dernier sur la formation de personnes ayant embrassé la vie religieuse, mais elle a aussi accompagné de nombreuses âmes ordinaires, des laïcs comme nous. Elle nous a conduits à vivre notre spiritualité de manière différente, avec plus de profondeur, en étant plus proches du Dieu Trinitaire et surtout avec un plus grand engagement dans le développement de nos propres vies, au sein des groupes dans lesquels nous sommes insérés et auquel nous appartenons (famille, amis, travail, etc.). Elle nous invite à pénétrer le sens profond de notre être chrétien, à comprendre les vérités substantielles de notre foi et à les vivre comme une expression de ce que nous sommes vraiment en tant que fils de Dieu.

Élisabeth ne se propose pas de prêcher, en vue de transmettre

des enseignements spirituels, ou avec l'intention d'« expliquer » quoi que ce soit. Elle développe ses pensées sous la direction de la Parole du Seigneur de façon naturelle et simple, en tentant de conseiller et de soulager au moyen de ses paroles ceux qui rencontrent des soucis dans son entourage, ou simplement comme l'expression de ce dont son âme fait l'expérience face à des circonstances précises de sa vie.

Avoir le privilège de connaître la bienheureuse Élisabeth de la Trinité – « ma Sœur Aînée », comme j'aime l'appeler affectueusement – a changé ma vie. Cela m'a enrichie, purifiée, m'a poussée à m'engager davantage dans chacune des tâches que j'ai accomplies, m'a initiée à la spiritualité carmélitaine et rapprochée de l'Amour que Dieu a pour moi et de l'amour que j'ai envers Lui et que je manifeste en tant que chrétienne. Elle m'a apporté un surcroît de lumière pour comprendre certains passages de la parole de Dieu en lien avec ma vie, un accroissement de ferveur pour l'accueillir avec plus de tendresse, davantage d'amour pour mes frères. Elle m'a réellement rendue plus heureuse car elle m'a amenée à découvrir qu'il est important de demander au Seigneur la grâce de pouvoir accueillir dans ma vie le *Don de Dieu*. C'est la raison pour laquelle je veux partager ce cadeau avec chacun, en l'invitant à découvrir, sous la direction de sœur Élisabeth de la Trinité, de nouveaux chemins qui aident à vivre la vie chrétienne en tant que laïcs, avec davantage de profondeur et de plénitude.

Je ne peux commencer cette réflexion sans me référer à Élisabeth de la Trinité comme à « *une véritable sœur de tous les hommes* ». Son amour infini, jailli de la source même du Dieu Vivant, se répand abondamment tant sur tous ses proches les plus chers que sur ceux qui, sans avoir le bonheur d'être ses contemporains, feront l'expérience, guidés par elle, de la joie de s'approcher davantage de Dieu... Son amour est *palpable* en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu. C'est pour cela que le thème de la souffrance acquiert dans sa spiritualité un sens très spécial⁹.

Son amour pour Dieu est profond, débordant, envers toutes les manifestations de Notre Seigneur. Son amour pour Dieu

Eucharistie est toutefois d'une tendresse et d'une dévotion incomparables. Depuis son adolescence, elle célébrait les anniversaires de sa première Communion, jour d'intime union avec l' Aimé de son âme, dont elle ne se séparerait jamais. Durant les années qui précèdent son entrée au Carmel, elle n'a pas le bonheur de communier tous les jours, et son cœur s'en plaint, tandis qu'elle se prépare de tout son amour à la prochaine communion. La jeune Élisabeth exprime son amour dans une poésie :

« Entonnons une admirable antienne
Un de ces cantiques harmonieux
Une de ces hymnes délicieuses,
Hymne où débordera le bonheur,
Hymne reconnaissante et joyeuse,
Hymne qui chantera mon amour
En l'anniversaire de ce jour
Où Jésus fit en moi sa demeure,
Où Dieu prit possession de mon cœur... » (P 47)

Élisabeth se perd dans le Mystère de ce Dieu *prisonnier par amour* pour nous dans le Tabernacle. Elle-même se fait « prisonnière » derrière les grilles d'un Carmel afin d'aimer et d'adorer de tout son être ce même Dieu. Elle l'aime, elle l'*adore* et, dans ces gestes, nous enseigne comment nous approcher de ce Dieu proche mais divin, qui mérite toute notre adoration, notre amour, notre Louange de Gloire. Nous devons avoir à l'esprit qu'en adorant, nous rendons manifeste une reconnaissance merveilleuse à l'égard de notre Dieu, affirmant notre néant de créature face au tout, à la divinité de Dieu. Sœur Élisabeth nous exhorte à garder bien présentes dans nos vies les

paroles de l'apôtre saint Jean qui nous dit dans son Évangile : « C'est ici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde. (Jn 6, 50-51). Avec toute sa fibre amoureuse, Élisabeth nous déclare : « Il me semble que rien ne dit plus l'amour qui est au Cœur de Dieu que l'Eucharistie : c'est l'union, la consommation, c'est Lui en nous, nous en Lui, et n'est-ce pas le Ciel sur la terre ? » (L 165).

Toute l'existence de sœur Élisabeth est un chant dédié à la *victoire sur soi* dans la vie quotidienne. Comme elle le signale en parlant d'elle-même, elle dut se vaincre sous de nombreux aspects pour modérer son âme et la rendre agréable à Dieu. Son propre caractère représentera pour elle un défi et elle parviendra à « le vaincre » non sans difficultés mais vraiment grâce à son zèle et son labeur constant, soutenue par une confiance infinie dans le labeur de Dieu en elle. Elle reconnaît des faiblesses mais elle sait que, si elle s'appuie sur « le Fort », Il sera sa forteresse et réalisera en elle ce qu'elle ne pourrait pas obtenir par elle-même. Saint Paul – le père de son âme – l'a murmuré à son cœur : « Je puis tout par celui qui me fortifie » (Ph 4, 13). « O suprême Amour – écrit Élisabeth – je suis toute à toi ; seulement soutiens-moi, car sans toi je suis capable de toutes les bassesses et de tous les crimes »... (J 124, 31 mars 1899).

Le but de toute sa vie fut d'accomplir la *volonté de Dieu*. Non seulement au Carmel, mais aussi quand elle vivait dans sa famille, attendant que sa mère lui donne son consentement pour entrer en vie religieuse. Ce fut une situation très dure. Elle dut attendre quelques années avant que son désir d'être carmélite se concrétise. Il y eut des moments où elle pensait que sa mère ne lui donnerait jamais son consentement. Toutefois, elle ne

désespéra jamais. Elle ne douta pas que s'accomplirait parfaitement la volonté de Dieu. Si Lui la voulait comme épouse au Carmel, il aplanirait les voies pour l'exaucer ; et s'il ne le désirait pas, pourquoi voudrait-elle désirer ce que Dieu ne désirait pas ? Elle savait qu'elle pouvait rester unie à Lui au milieu du monde, au milieu de ses occupations quotidiennes – comme elle l'enseignera ensuite en maintes occasions à sa sœur Guite – et cela lui suffisait. Élisabeth – une fois de plus – fait siennes les paroles de l'apôtre saint Paul qui dit aux Romains : « Et ne vous modelez pas sur le monde présent, mais que le renouvellement de votre jugement vous transforme et vous fasse discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait ». (Rm 12, 2). Dans son *Journal*, sœur Élisabeth écrit : « Je voudrais pouvoir comme elle dire adieu à celles que j'aime si tendrement, et quitter aussi tout pour toi. Mais l'heure n'est pas venue, que ta volonté soit faite. Sainte volonté de mon Dieu, sois toujours la mienne ! » (J 156, 27 janvier 1900)

Elle vit une existence simple et donnée. Elle fait entièrement passer dans sa vie les paroles de l'apôtre saint Matthieu.¹⁰ Elle écoute l'appel de Dieu, en conséquence elle sait *où est le trésor* et là elle dépose définitivement son cœur. Ni la vie confortable qu'elle mène, ni les séductions mondaines, ni sa carrière prometteuse de pianiste, ni les avantageuses demandes en mariages qu'elle reçoit, ne la détournent de sa voie. Elle se sait depuis son enfance petite *maison de Dieu* – son nom même le lui dit¹¹ – et elle veut *rester* telle, répondant à l'appel de Dieu. Sœur Élisabeth nous dit : « ... vivez avec Lui où que vous soyez, quelque chose que vous fassiez ; Il ne vous quitte jamais, demeurez donc sans cesse avec Lui ; entrez dans l'intérieur de votre âme, vous le trouverez toujours là voulant vous faire du bien. » (L 291)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« JE VAIS À LA LUMIÈRE, À L'AMOUR, À LA VIE. »

I. INTRODUCTION. « AU CIEL ! »

Lorsque Élisabeth prend congé de ses derniers amis, Madame et Charles Hallo, en novembre 1906, un mot résume son propos : « À Dieu, au Ciel ! » (L 341). À son ami Charles, elle précise : « Avant de s'en aller au Ciel, ton Élisabeth tient à te dire une fois pour toutes son affection et son projet de t'assister, jour par jour, jusqu'à ce que tu la rejoignes au Ciel » (L 342). Élisabeth n'a de perspective, pour elle-même comme pour ses proches, que celle du Ciel. Les derniers mots reçus de ses lèvres par Mère Germaine sont : « Je vais à la Lumière, à la Vie, à l'Amour ». Elle s'en va vers Celui qui est la Lumière, son Dieu, son Tout, sa Béatitude (NI 15), vers Celui qui lui donne la Vie et la fait vivre déjà ici-bas « dans le rayonnement de sa Vie », vers Celui qui est l'Amour, « *Deus Caritas est*¹ ». Élisabeth « va » vers cette Lumière comme Jésus lui-même. Il « va vers le Père » (Jn 14, 12.28 ; 16, 10.16) et Élisabeth voudrait « aller au Père » dans le mouvement de son âme, dès juin 1902², en étant identifiée à son amour filial qui remonte vers le Père, être entraînée par lui dans l'unique mouvement de son Cœur qui « efface le péché et emmène l'âme à Dieu » (L 145).

Ce chemin passe par sa passion : « Le Fils de l'Homme va... » pour être crucifié par amour (cf. Mt 26, 2) et entrer ainsi dans sa gloire. Élisabeth vivra sa propre passion comme une grâce de privilège lui permettant de donner amour pour Amour à son Bien-Aimé, en attendant de le trouver totalement dans la vision. « J'ai l'espérance d'être ce soir dans "cette grande multitude que saint Jean vit devant le trône de l'Agneau"... » Et elle osait

donner rendez-vous à sa destinataire en particulier dans le dernier chapitre de l'Apocalypse « qui emporte si bien l'âme au-dessus de la terre dans la Vision en laquelle je vais me perdre pour toujours... » (L 341 déjà citée). Le Ciel est déjà présent grâce à la Parole de Dieu qui y fait communier, et à la réalité que cette Parole exprime : le Mystère où elle n'a cessé de désirer, et de plus en plus, être plongée : en Dieu lui-même.

Toute la dernière partie de la vie d'Élisabeth n'est qu'un commencement du Ciel, dans les plus grandes souffrances de sa maladie dont elle savait qu'elles l'identifiaient à Jésus en sa passion bienheureuse. Elle y est déjà un intercesseur pour beaucoup, vivant pour l'Église, dans l'attente de pouvoir « aimer plus encore » les siens, « dans le Ciel » précisément, « près de Dieu » (L 342).

A. UN ITINÉRAIRE ORIENTÉ TRÈS TÔT VERS LE CIEL

Le Ciel semble ne faire qu'un avec la vie d'Élisabeth. Sa première expérience significative de la mort est celle où elle est amenée à accompagner son papa, victime d'une crise cardiaque et qui meurt dans ses bras d'enfant : elle a sept ans. « O Père, il y a dix années te frappait la cruelle mort », confie-t-elle à sa plume en poésie pour l'anniversaire, le 2 octobre 1897. « Et ton âme quittait la terre, le lieu d'exil et de misères, pour retourner au sein de Dieu dans la belle cité des Cieux » (P 37). Le Ciel est aussi proche et réel que la terre est un lieu de misères, c'est la patrie du retour bienheureux. Et si la mort est « le dernier combat de la vie », elle est aussi appel de Jésus « à l'éternelle gloire ». Le Ciel est une réalité présente à Élisabeth comme à tous ceux qui se savent avec évidence, non sans la foi, en marche vers cette éternité de vie en Dieu. Si le poème est plus tardif que l'événement, n'est-il pas cependant un indice que la foi pouvait déjà envelopper de paix la souffrance de cette enfant, par la

perspective de cette vie de gloire éternelle³ ?

Le Ciel, pour Élisabeth, ce sont aussi tous les lieux où se sent comme une anticipation de la vie éternelle. Ce sera Lourdes, dans la poésie du 22 juillet 1898 : « O Lourdes, terre miraculeuse, / Avant-goût du Séjour éternel, / n'es-tu pas un petit coin du Ciel / au milieu de la vallée ombreuse⁴ ? » Mais c'est surtout le Carmel qui rime si souvent avec le Ciel pendant la période où elle est comme aspirée vers ce « coin des Cieux », à partir de 1896⁵.

Après son entrée, le thème ne cessera de reparaître de façon renouvelée par l'expérience spirituelle d'Élisabeth. Très significative par exemple est la lettre de juin 1902 à Mme de Sourdon : « Nous portons notre Ciel en nous puisque Celui qui rassasie les glorifiés dans la lumière de la vision se donne à nous dans la foi et le mystère, c'est le Même ! Il me semble que j'ai trouvé mon Ciel sur la terre puisque le Ciel c'est Dieu, et Dieu, c'est mon âme⁶. » Elle ajoute : « Le jour où j'ai compris cela tout s'est illuminé en moi et je voudrais dire ce secret tout bas à ceux que j'aime afin qu'eux aussi, à travers tout, adhèrent toujours à Dieu, et que se réalise cette prière du Christ : “Père, qu'ils soient consommés en l'Un ! ” ».⁷ Secret du Ciel en nous qui a pour corollaire que « notre vie est un Ciel anticipé », comme le dit Élisabeth à la même période⁸.

En novembre 1902, elle aura la formule bien connue : « Le Carmel c'est si près du Ciel, c'est le Ciel dans la foi⁹ ! ». Mais il faut l'entendre elle-même l'explicitier en juillet 1903, parlant de sa profession du 11 janvier précédent : « En la nuit qui précéda le grand jour, tandis que j'étais au chœur dans l'attente de l'Époux, j'ai compris que mon Ciel commençait sur la terre, le Ciel dans la foi, avec la souffrance et l'immolation pour Celui que j'aime ! ... Je voudrais tant l'aimer, l'aimer comme ma séraphique Mère jusqu'à en mourir : “*O charitatis Victima*”,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'approchent d'elle, elle connaît la force de vie et de résurrection de Jésus et ainsi « progresse dans la Vie » de son Esprit, trouvant toujours plus la miséricorde de son Dieu en cette profondeur plus profonde que tout l'abîme de sa misère humaine ; et elle est ainsi de plus en plus changée en « amour » à l'image du Christ, en acceptant de « mourir dans le Seigneur » au sens radical de cette expression. Son itinéraire est ainsi véritablement un « chemin dans le Chemin » qu'est le Christ, une croissance en la véritable Lumière, une conformation à Lui dans l'amour que seul peut opérer son Esprit, « au fond de l'abîme sans fond ». Et sa mort corporelle ne sera donc pas autre chose qu'une étape ultime « vers la Lumière, l'Amour, la Vie », celle de son Dieu en Jésus Christ⁴⁰.

La perspective d'Élisabeth, essentiellement mystique comme celle de son Maître Jean de la Croix, c'est-à-dire dépendante de l'action même de Dieu, lui donne certainement une force particulièrement entraînante. Car c'est la vérité, que Dieu lui-même est le seul qui puisse véritablement recréer les hommes comme ses enfants, leur donner la lumière et l'amour qui rayonneront dans leur vie, à la louange de sa gloire. Élisabeth en montre la vérité, ainsi que la nécessaire collaboration humaine.

4. La conformation au « Crucifié par amour »

La part de l'homme est d'entrer de plus en plus dans la ressemblance du Christ crucifié. Mieux, il s'agit de « se laisser immoler par toutes les volontés du Père à l'image de son Christ adoré ; chaque accident, chaque événement, chaque souffrance comme chaque joie est un sacrement qui lui donne Dieu » (CF 10). À travers tout, en franchissant et dépassant tout, elle « exalte » le Maître « sur la montagne de son cœur » plus haut que tous ses dons.

Cette perspective bien élisabéthaine, trouve une réalisation

éminente par le moyen de l'eucharistie. Premier signe de l'amour de Jésus dans le don de sa chair à manger et de son sang à boire, l'eucharistie a puissance efficace pour réaliser divinement cette ressemblance : « “Son sang plein de chaleur et de gloire coule dans nos veines, et le feu prend au fond de nous”, “et la ressemblance de ses vertus nous vient, et Il vit en nous, et nous vivons en Lui, et Il nous donne son âme avec la plénitude de la grâce par laquelle l'âme persiste dans la charité et la louange du Père” ! » (CF 18) Ce don transformant est aussi une prise de possession : « Tout ce qu'Il a, tout ce qu'Il est, Il le donne ; tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, Il l'enlève. Il demande plus que nous ne sommes par nous-mêmes capables de donner. » Élisabeth ose citer longuement Ruusbroec ici sans le commenter, comme comblée par la lumière qu'elle y trouve pour elle et pour sa sœur Guite : « “L'amour entraîne en soi son objet, nous entraînons en nous Jésus, Jésus nous entraîne en Lui. Alors emportés au-dessus de nous dans l'intérieur de l'amour”, visant à Dieu, “nous allons au-devant de Lui, au-devant de son Esprit, qui est son amour, et cet amour nous brûle, nous consume et nous attire dans l'unité où nous attend la béatitude”. “Jésus-Christ regardait là quand Il disait : J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous”. » (*Ibid.*) Ces textes suffisent en effet à dire ce qui lui tient le plus à cœur⁴¹, être transformée dans la Pâque de Jésus, visant à Dieu le Père et à la consommation dans l'unité de la Trinité. Le sacrement le lui donne déjà de façon efficace au cœur de la vie ecclésiale, selon ce que regardait Jésus lui-même face à sa Pâque, voyant par avance ce qui adviendrait aux disciples pour lesquels il la vivait.

Nous retrouvons là aussi une des perspectives fondamentales du Concile Vatican II, donnée en particulier dès le début de *Lumen Gentium* à propos de l'Église : l'œuvre de Dieu se réalise

pleinement dans la Pâque de Jésus, actualisée pour les croyants dans l'eucharistie où « l'œuvre de notre Rédemption s'opère »⁴² et, par elle, l'unité des fidèles dans le Christ, comme son Corps. Le Synode des évêques pour le vingtième anniversaire de la clôture du Concile a insisté sur ce point de l'enseignement conciliaire⁴³, développé aussi pour sa part dans le Magistère de Jean Paul II. Élisabeth en souligne la vérité expérimentale dans sa propre participation à la passion de son Seigneur au cours de sa maladie. En elle se réalisent les paroles de la Constitution traitant du Corps mystique du Christ : « Encore en pèlerinage sur la terre, mettant nos pas dans la trace des siens, à travers la tribulation et la persécution, nous sommes associés à ses souffrances comme le corps à la tête, unis à sa passion pour être unis à sa gloire (cf. Rm 8, 17)⁴⁴ ». Elle saura à plusieurs reprises dire sa participation aux souffrances du Christ pour son Corps selon la lettre aux Colossiens. Cette perspective est dynamique et eschatologique dans le Christ en qui les derniers temps sont arrivés pour nous. Dans la participation à sa mort rédemptrice vécue dans la lumière de sa résurrection, les prémices du renouvellement du monde sont expérimentées, dans l'Église qui en est l'anticipation actuelle, et comme le « sacrement⁴⁵ » Le Christ Lumière du monde ne laisse pas son Église dans les ténèbres, car il fait partager aux croyants, « le sort des saints dans la lumière » (Col 1, 13). et l'Église, lumière à son tour pour tous les peuples, est le signe et le moyen, en lui, « de l'union avec Dieu et de l'unité du genre humain⁴⁶ ».

De même la perspective de la mort est illuminée par le mystère de Jésus de sorte qu'elle n'a plus le caractère dramatique qu'elle a pris avec les conséquences du péché de l'homme Élisabeth en connaît alors le pouvoir dévastateur dans son corps et les conséquences sur ses facultés humaines, mais déjà brille à son œil intérieur la lumière de l'amour qui a baigné le cœur profond

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(DR 2). Et en parallèle se situe comme un deuxième volet qui reprend la conformation au Christ Verbe incarné, jusqu'à l'identification comme louange de gloire (DR 29-39) avec la continuité immédiate également du modèle marial (DR 40-41) avant l'accord final de DR 42-44. (De plus, la deuxième partie de CF comporte quelque analogie avec le deuxième volet de DR : cf. CF 22-44).

24. LG 2-4... 7-8, (Ch. I). Cf. les premiers numéros de la *Dernière Retraite* d'Élisabeth et sa visée essentielle.

25. LG 48 et tout le chapitre VII. Élisabeth fait embrasser sa retraite par cet aspect eschatologique, en lien avec la figure de Marie qui suit (cf. notamment DR 36-41 déjà présent dès DR 1-8).

26. Cf. surtout LG 68 dans le contexte du chapitre VIII et la note précédente pour Élisabeth.

27. LG 68. Derniers mots de la Constitution qui consonent avec DR 44.

28. Cf. surtout LG 39-40 dans le contexte du chapitre V et des développements antérieurs du chapitre II ; et DR 22-28.

29. Nous pourrions ajouter que dans la Constitution sur l'Église, tous les états de vie sont reliés à cette structure fondamentale de la vie de l'homme, appelé dans l'Église – et dans le Christ Jésus (cf. Ep 3,21) – à partager la gloire de Dieu : ce sont les chapitres III et IV, puis VI. À l'évidence, le chapitre sur les religieux concerne davantage Élisabeth dans son état de vie, mais il montre aussi qu'elle en assume bien les caractéristiques majeures de manifester de façon anticipée les biens célestes et de témoigner de la vocation commune à la sainteté dans l'Église « pour la plus grande gloire de la très sainte et indivisible Trinité » (cf. LG 44 et 47).

30. CF 22, citant *Ruusbrock l'admirable. Œuvres choisies*, Perrin et C^{ie}, Paris, 1902, p. 67.

31. *Ibid.*

32. Ep 1, 4.

33. CF 44. Ce sont les derniers mots de cette retraite à Guite. Elle développe plus amplement dans DR 17-21.

34. CF 3 citant Jn 15, 4 et faisant allusion au prophète Osée, 2, 14.

35. CF 4, citant Ph 3, 12.

36. *Ibid.*

37. CF 4. Les influences de Ruusbrœc et sainte Angèle voisinent avec celle de Jean de la Croix. Mais la source de la Parole de Dieu dans la Bible est la plus déterminante, toujours au principe et au sommet de la lumière qu'elle saisit dans l'obscur de son expérience de foi, de sa « pénétration toujours plus avant dans la profondeur ».

38. Col 1, 24.

39. CF 4, citant Ap 14, 13.

40 .La suite du *Ciel dans la foi* développe ces thèmes de façon significative : le Royaume de Dieu est au-dedans de nous (Lc 17, 21), il s'agit de « descendre » comme Zachée (Lc 19, 5), de vivre d'amour selon la parole de Jésus concernant la demeure de la Trinité en nous (Jn 14, 23), et donc de faire toujours ce qui plaît à Dieu comme Jésus, de mourir ainsi à tout et à soi-même pour n'être qu'à Dieu seul, chaque jour (cf. Col 3, 3 ; 1 Co 15, 31) ... (CF 5-12) Le secret de fond est l'œuvre même de Dieu-Feu consumant (He 12, 29), celle du Christ qui par l'Esprit allume le feu sur la terre (cf. Lc 12, 49), dans les cœurs qui, sous la lumière de la foi vive, peuvent assister à « l'arrivée du Maître en son sanctuaire intime » (cf. Ap 3, 20), apportant sa présence, – « Lui-même ! » – et « une génération incessante, une illustration sans défaillance » qui recréent la personne à son image et la font rayonner de ses biens. La transformation est telle que « c'est Dieu qui, au fond de nous, reçoit Dieu venant à nous, et Dieu contemple Dieu ! Dieu en qui consiste la béatitude » (CF 17 ; cf. 13-17).

41. Cf. le but de la retraite, vivre identifiée au Christ selon CF 28.

42. LG 3.

43. Cf. Message du Synode au Peuple de Dieu, *Doc. Cath.*, 5 janv. 1986, n° 1909, p. 45-46.

44. LG 7.

45. Cf. LG 48, 3-4 et LG 1.

46. LG 1.

47. Cf. CF 30 dans tout son contexte éclairé par l'hymne aux Ephésiens, 1, 4-12 ; cf. 2, 4-5 ; Ph 3, 8sv. ; He 10, 5sv. ; et de nombreux textes de Jean. C'est un axe de fond de l'expérience d'Élisabeth, celle du « trop grand amour » de Dieu en Jésus... qui suscite sa réponse, son désir de ressemblance et son immolation.

48. Cf. ici les belles pages à Françoise de Sourdon, GV 2-5.

49. Cf. CF 22-23 qui commence tout le développement sur cette sainteté : elle est l'œuvre de Dieu faisant participer à sa propre sainteté (cf. Thérèse de Lisieux). L'explicitation en termes de souffrance assumée dans l'amour pour ressembler à son Maître est encore plus forte et déployée dans la *Dernière Retraite*, avec les mêmes sources bibliques essentielles en saint Paul et saint Jean. Cf. DR 6-8 et 36-39 qui embrassent un ensemble sur la conformité au Crucifié (DR 9-21), laquelle doit être pour l'homme sainteté et perfection (DR 22-28), par un règlement de vie jusqu'à l'identification à l'Image.

(DR 29-35 et 36-39).

50. Cf. DR 29-31 en particulier, ouvrant sur 36-39.

51. En parallèle avec le développement essentiel d'Élisabeth culminant dans la vocation à être louange de gloire à la Trinité dans l'identification au Christ (DR 29-39), cette partie (9-21) est une expression de la même vocation fondamentale (cf. DR 6-8 sur quoi s'appuie DR 9) vue cette fois sous l'angle de la vie de sainteté pour l'Église, au cœur du Peuple de Dieu. Du point de vue de l'unité littéraire, il est à noter aussi que le commentaire du texte d'Ap 4, 8-11 qui apparaît en finale (DR 20-21) est aussi le point culminant de la retraite du *Ciel dans la foi* (44).

52. DR 9 citant Ap 21, 23 et 1 Tm 1, 17.

53. DR 10, citant Ruusbrœc et les Psaumes 17, 12 et 103, 2.

54. C'est ce que développera bientôt DR 40-41 : « “Ecce Mater tua”, Il me la donne pour Mère... Et maintenant qu'Il est retourné au Père, qu'Il m'a substituée à sa place sur la Croix afin que “je souffre en mon corps ce qui manque à sa passion, pour son corps qui est l'Église” (Col 1, 24), la Vierge est encore là pour m'apprendre à souffrir comme Lui, pour me dire, pour me faire entendre ces derniers chants de son âme que nul autre qu'elle, sa Mère, n'a pu surprendre. » Il est bon de voir présente cette analogie dès le parcours de la louange de gloire en sa passion : celle que vit la moniale de Dijon (Col 1, 24 est déjà cité en DR 13).

55. DR 19, citant Jean de la Croix, CS B 12, 7. Cf. DR 17-18.

56. Ep 5, 25-27.

57. Plus tard elle dira même sa « mission » propre : « Attirer les âmes... à Dieu par un mouvement très simple et tout amoureux et les garder en ce grand silence du dedans qui permet à Dieu de s'imprimer en elles, de les transformer en Lui-même ». (L 335 à Sr Marie-Odile, du 28 octobre 1906).

58. Nous avons ici des clés essentielles de la vie chrétienne selon le double mouvement de l'amour, le double commandement de l'Écriture d'une part et selon les grandes parties du catéchisme qui recouvrent toute la vie de l'Église en tant que connaissance de foi, agir selon les commandements de Dieu et culte rendu à Dieu par la liturgie et dans la relation de la prière.

59. Cf. BENOÎT XVI, *Message à l'Église et au monde*, 20 avril 2005 ; SCHINELLA I., « Benoît XVI, au commencement est l'adoration », dans *Osservatore Romano* LF, N. 21, 24 mai 2005, p. 68.

60. DR 40-41 ; cf. CF 38-40 ; DR 2 ; GV 4.

61. DR 41 ; cf. DR 2 et CF 41-44.

62. *Lumen Gentium* 68.

63. L 337 à Mère Germaine, de la fin d'octobre 1906.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Entre-temps, Élisabeth est citée dans les ouvrages et articles de nombreux auteurs spirituels. Notons en passant qu'à ce moment-là, à peu près toutes les carmélites ont lu Élisabeth ; notamment celles qui depuis ont été canonisées : sainte Teresa de los Andes en parle à plusieurs reprises dans son *Journal*, sainte Thérèse-Bénédicte de la Croix (Edith Stein), qui a écrit une saynète à propos d'Élisabeth²⁹, et sainte Maravillas de Jésus.

III. LES OUVRAGES DU PÈRE PHILIPON (1933-1949)

Voici une étape nouvelle, essentielle. En 1939 paraît, de la main du théologien dominicain Marie-Michel Philipon, *La Doctrine spirituelle de sœur Élisabeth de la Trinité*³⁰, ouvrage prestigieux, réédité jusqu'à nos jours et traduit au moins en huit langues. Le Père Garrigou-Lagrange écrit dans la Préface : « On lira avec grand profit cette étude clairvoyante et profonde, où la théologie de “la grâce des vertus et des dons” apparaît d'une façon très concrète et vivante, en manifestant les richesses qu'elle contient. »

Après sa mort en 1972, le dossier élisabéthain du Père Philipon a été légué aux Archives du Carmel de Dijon, ce qui nous a permis d'étudier davantage sa méthode de travail³¹. On connaît aussi l'élagage de dix-sept pages imposé à son manuscrit par l'éditeur³². Le Père Philipon évoquait justement Élisabeth comme jeune laïque, parlant d'une période de sa vie dont l'importance et la richesse spirituelle ne sont pas suffisamment reconnues dans le livre. Du reste, on peut dire que l'Auteur n'est pas parvenu à reconstituer avec la précision voulue l'évolution de l'expérience spirituelle d'Élisabeth, ce qui l'amène à certaines appréciations erronées – nous traiterons de l'exemple le plus patent.

Le grand mérite du livre est d'avoir montré comment l'expérience spirituelle d'Élisabeth s'enracine dans la réalité de

la vie divine communiquée dans le Christ ; comment Élisabeth a su s'orienter consciemment vers la vérité de foi révélée dans le Nouveau Testament. Les lignes de force de l'exposé du Père Philipon étaient : la Trinité – la grâce baptismale – l'inhabitation divine – la vie de foi et d'amour – la louange – la conformité au Christ – l'activité des dons de l'Esprit. Ces axes offraient un soubassement doctrinal assez convaincant. Le livre donnait une impression de solidité. Les très nombreux textes d'Élisabeth cités – comme par exemple, le texte entier de la *Dernière Retraite* reproduit à la fin après avoir été maintes fois cité à l'intérieur de l'exposé – étaient de nature à augmenter considérablement la profondeur et la saveur du livre. Et pour la première fois, un Auteur étranger au Carmel pouvait disposer de la totalité des écrits d'Élisabeth alors connus, ce qui justifia pleinement l'annonce à la page de titre : « ... avec de nombreux documents inédits³³ ».

A. LA DÉCOUVERTE DE « LOUANGE DE GLOIRE »

Arrêtons-nous à l'importante découverte qu'Élisabeth a faite de la formule « Louange de gloire » (Ep 1,6 et 12 ; en latin « *in laudem gloriae* ») et à l'attitude qu'elle a adoptée par la suite. Dimension de louange sur laquelle le Père Philipon insiste à bon droit. Écoutons-le parler de l'idéal de la sainteté³⁴.

« En réalité, la sainteté elle-même est subordonnée à une fin supérieure, celle-là absolument dernière : la gloire de la Trinité. (...) Cette vérité, la plus élémentaire qui soit pour ceux qui ont le sens de la transcendance divine, n'apparaît dominatrice dans la vie des saints que sur le tard, quand déjà leur âme est consommée dans l'unité. Devenus un seul esprit avec Lui, leurs pensées s'identifient à la Sagesse divine et leur volonté aux vouloirs divins. (...) Il s'est passé quelque chose d'analogue au soir si rapide de la vie de sœur Élisabeth de la Trinité.

Longtemps elle se sentit arrêtée à elle-même, impuissante à en sortir. Dieu l'en délivra par une intervention personnelle, après l'avoir préparée à cette grâce suprême par la révélation de son nom nouveau, celui qui devait apporter à sa vie spirituelle son sens définitif. Dieu le fit au cours d'une période de licences³⁵. Sœur Élisabeth de la Trinité s'en était allée en visite dans la cellule d'une sœur plus ancienne³⁶. Sœur Élisabeth, en disciple écoutait. (...) Soudain l'interlocutrice de sœur Élisabeth lui dit : « J'ai trouvé dans saint Paul un passage splendide : "Dieu nous a créés pour la louange de sa gloire." » Sœur Élisabeth en fut ravie et saisie. Rentrée dans sa cellule et voulant recourir au texte latin, elle prit le livre des Epîtres et se mit à la recherche du passage qui l'avait si fortement frappée. Ne le trouvant pas, elle revint vers la sœur : « Je ne retrouve pas l'endroit. Voulez-vous, je vous prie, de nouveau me l'indiquer ? » La sœur ajoutait, en nous racontant ce fait : « Puis, elle ne m'en reparla plus. Ce ne fut que plus tard, quand sœur Élisabeth était entrée à l'infirmerie, que je me suis aperçue que notre Mère [Prieure] et d'autres sœurs l'appelaient : "*Laudem Gloriam*". Je n'avais pas attaché d'importance à ce passage de saint Paul. Je n'ai pas eu la même grâce que sœur Élisabeth, qui devait en faire son nom de : "Louange de gloire". » En effet, la grâce divine se servit de cette formule de son cher saint Paul pour emporter cette âme vers les sommets. Cette rencontre avait eu lieu au cours du printemps ou de l'été 1905. La grâce évolua d'abord lentement, déterminant cependant une nouvelle orientation de sa vie intérieure. Elle écrit [au chanoine Angles] dès le 1^{er} janvier 1906³⁷ : « Je vais vous faire une confidence tout intime : mon rêve est d'être "la louange de sa gloire". C'est dans saint Paul que j'ai lu cela et mon Époux m'a fait entendre que c'était là ma vocation dès l'exil, en attendant d'aller chanter le Sanctus en la cité des saints. Mais cela demande une grande fidélité, car pour être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dijon furent aussitôt gagnées et notre amitié profonde avec le Père Bernard Bro, lui-même un enthousiaste d'Élisabeth, aplanissait la route auprès des Éditions du Cerf. D'après ce que l'on peut entrevoir des chemins de la Providence, sans le Père Bro, ni l'édition critique ni le centenaire avec le rayonnement qu'il a eu (grâce aussi à l'Eucharistie télévisée depuis le Carmel de Flavignerot) n'auraient existé... Et comment oublier Monseigneur Albert Decourtray⁷³, alors évêque de Dijon, fin et attentif, ouvert à toutes bonnes initiatives.

Au départ, nous ne pouvions évaluer l'ampleur de notre découverte de la *jeune* Élisabeth, la jeune *sainte*, la jeune sainte *laïque*, enfin la jeune *sainte carmélite*, avec toute sa richesse spirituelle et humaine, son charisme prophétique. Un travail immense nous attendait, dont nous ne parlerons pas ici puisqu'il est exposé dans l'*Introduction générale des Œuvres complètes*⁷⁴.

L'édition qui, chemin faisant, avait imposé ses exigences spécifiques, puis la béatification d'Élisabeth le 25 novembre 1984 à Rome, ont suscité un remarquable regain d'intérêt pour sa spiritualité et donné naissance à bien des études et publications. Au risque d'être injuste pour beaucoup d'autres, mentionnons les ouvrages de Jean Lafrance, Philippe Ferlay, Louis Bouyer, Patrick-Marie Févotte, Jean Rémy (qui a également publié une biographie de *Guite, la sœur d'Élisabeth de la Trinité*⁷⁵).

Une mention à part pour Didier Decoin, avec *Élisabeth Catez ou l'obsession de Dieu*⁷⁶. Remarquablement bien écrit – un vrai plaisir à lire – l'ouvrage a eu une très large diffusion. Le romancier y parle en toute ouverture de sa rencontre spirituelle avec Élisabeth dont l'amitié et le mystère l'accompagnent à travers la vie. Avec un regard éveillé, toujours complice et plein d'humour, il évoque l'itinéraire d'Élisabeth. À l'arrière-fond, on pressent – et nous l'avons particulièrement apprécié – combien

l'Auteur, dans son genre littéraire, adhère à la vérité et aux nouvelles dimensions que l'édition critique des écrits d'Élisabeth ont révélées.

Le livre qui, par l'intensité et la profondeur de son approche, semble émerger de toute cette production depuis 1980, est *Elisabetta della Trinità. Un'esistenza teologica*⁷⁷, du théologien italien Antonio Sicari⁷⁸, carme. Rédigé dans une superbe écriture, l'ouvrage fait penser à celui de Hans Urs von Balthasar auquel il renvoie régulièrement. Plus que d'écrire une simple biographie, l'Auteur veut composer « le récit d'une théologie vécue » (p. 7), en écoutant attentivement la musique de cette existence « qui se déverse totalement dans le cœur de qui écoute et ne sait le faire qu'en se décrivant avec la Parole même de Dieu. (...) Les mystères de la foi illuminent – pour elle et pour nous – le mystère de sa vie. Mais, finalement, son existence est tout entière une réflexion digne de la meilleure théologie » (p. 8). Au fil des événements de la vie d'Élisabeth, l'Auteur développe ses réflexions de nature psychologique et surtout théologique, en accordant dans la ligne de von Balthasar une importance peut-être trop primordiale à la notion de prédestination. « Anticipant » souvent sur le cours de la vie d'Élisabeth, l'Auteur aurait eu intérêt à approfondir encore davantage le message qui se dégage de ses écrits de jeunesse. En cela, il n'a pas été servi par une ancienne traduction italienne qui reprend le dossier incomplet et mal daté du *Procès des écrits*. Plus d'une fois pourtant, il le corrige et le complète avec beaucoup de justesse, en se référant à tel ou tel nouveau texte, à telle ou telle note de l'édition française qu'il semble avoir découverte un peu trop tardivement au moment de rédiger. Notre souhait enthousiaste serait que, dans quelques années, l'Auteur puisse reprendre son étude très valable sur la base de l'édition critique et de toute la documentation bientôt rendue accessible.

VII. BIOGRAPHIE CRITIQUE ET DOCUMENTATION (2006)

En travaillant à l'édition des écrits d'Élisabeth, une nécessité s'était assez vite imposée à nous, celle de rédiger une biographie critique, étayée sur le message des écrits d'Élisabeth attentivement écoutés et sur une documentation encore inconnue qui restait, elle aussi, à être offerte au public pour que les amis et lecteurs d'Élisabeth, chercheurs et écrivains, puissent encore mieux connaître la jeune mystique dijonnaise, parler d'elle, écrire sur elle.

Annoncée depuis longtemps, retardée par d'autres tâches, publications et circonstances imprévisibles, la biographie paraîtra au seuil du Centenaire de la mort d'Élisabeth. Le livre s'appellera, dans la ligne de l'épître aux Galates 20, 2, inlassablement médité par Élisabeth : *Il m'a aimée. Biographie d'Élisabeth Catez, Élisabeth de la Trinité*⁷⁹.

En même temps paraîtra l'ouvrage documentaire *Élisabeth de la Trinité vue et entendue par les témoins*⁸⁰. Il contiendra une foule de documents exhumés, présentés et annotés par nous. Mentionnons par exemple plus de 50 « récits biographiques » (RB) de la main des témoins oculaires ; plus de 200 documents émanant de Mère Germaine (GE), qui nous aident à mieux connaître Élisabeth, mais aussi la remarquable stature spirituelle de Mère Germaine elle-même, prieure et éducatrice, ainsi que les premiers projets de publication ; la section des témoins toutes proches et attentives : Marie de la Trinité (MT) et Agnès de Jésus Maria (AGN) ; les lettres des correspondants d'Élisabeth (LC) ; lettres diverses entre tierces personnes (LD) ; extraits de l'impressionnante série de lettres de condoléances (CND) tout de suite après la mort d'Élisabeth, où trois lettres sur quatre prononcent le mot de « sainte » ; le Journal de M^{me} Catez jeune

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

renvoie se traduit ainsi en un chemin possible pour tout croyant, si et quand il s'ouvre au Père, source originaire, au Fils, objet de la complaisance divine et à l'Esprit Saint amour, lumière et guide d'un tel itinéraire spirituel. Assumer celle-ci comme paradigme de la vie spirituelle veut dire prendre concrètement conscience que le vécu des saints est un ferment de vie évangélique pour une humanité nouvelle, précisément dans un monde où l'on est à la recherche du Dieu Jésus-Christ. « La grandeur d'Élisabeth de la Trinité, écrit à juste titre Sicari, a été d'avoir saisi le problème au moment où la pensée de son temps, même en théologie, considérait la question trinitaire de façon accessoire. Si bien qu'aujourd'hui, pratiquement cent ans après, la confusion est totale : les chrétiens ne comprennent plus la différence entre leur foi et tout autre foi en Dieu⁴... »

À travers l'expérience de Dieu présent au plus profond d'elle-même, « Élisabeth de la Trinité rappelle aux âmes le primat de la vie intérieure et de l'union à Dieu [en les aidant] à vivre, au milieu des multiples activités extérieures, par la foi et l'amour dans l'intimité de Dieu, sans aucun autre horizon que Dieu⁵. » Et c'est précisément le conseil que la jeune carmélite donnait à l'abbé Chevignard, à un moment de grave préoccupation et d'agitation dans l'Église : tendre à la sainteté même de Dieu pour soi et pour les autres. « “Je me sanctifie pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la vérité” (Jn 17, 19) Cette parole de notre Maître adoré, faisons-la toute nôtre, oui, sanctifions-nous pour les âmes, et puisque nous sommes les membres d'un seul corps, dans la mesure où nous aurons abondamment la vie divine nous pourrons la communiquer dans le grand corps de l'Église⁶... »

Élisabeth parle donc encore et agit efficacement sur les hommes de notre temps. « Cette contemplative, loin de s'isoler, sut communiquer à ses sœurs et à ses proches, la richesse de son

expérience mystique. Son message se répand aujourd'hui avec une force prophétique⁷. » Lorsque la jeune Élisabeth Catez franchissait le seuil du carmel de Dijon, elle était bien consciente d'embrasser un style de vie qui, par vocation et par mission, place au centre le silence et la solitude, la prière de louange et le colloque intime avec le Dieu de Jésus-Christ au moyen de l'Esprit. Pour cela, en ce moment précis, elle s'était sentie appelée à consacrer de façon officielle toute sa vie à Dieu Trinité d'amour. Dans ce milieu, si vital et propice, elle sut conjuguer vie intérieure et doctrine assimilée à l'école du Verbe, expérience intérieure et écrits spirituels. Dans cette attitude d'accueil et de don de soi, un et unique, c'est-à-dire indivisible, elle vécut et traduit en parole écrite son existence « théologale » et « théologique » elle-même. Sous la direction de l'Esprit Saint, son maître intérieur⁸, elle devint ainsi maîtresse et témoin des grands mystères divins. Son influence sur la réflexion théologique et sur la spiritualité du XX^e siècle vient de là. Il s'agit plus précisément d'une influence directe, au sens où le témoignage de sa vie de communion avec les personnes divines a été pris en considération par des théologiens de formations diverses, et qu'elle est devenue un point de référence paradigmatique dans l'étude de la théologie spirituelle et/ou mystique.

II. INFLUENCE SUR LE TRAITÉ *DE TRINITATE*

Dans la réflexion théologique, la difficulté à comprendre le mystère de la Trinité est un argument en faveur, et non contre sa vérité. Aucun homme ne pourrait jamais imaginer un mystère aussi inaccessible à l'esprit humain. Mais, du moment que le mystère trinitaire nous a été révélé, on peut affirmer que, si Dieu existe, il ne peut qu'être ainsi : un et trine en même temps. Il ne peut y avoir d'amour qu'entre deux personnes ou plus. Si donc,

« Dieu est amour » (1 Jn 4, 8), il doit y avoir en lui quelqu'un qui aime, quelqu'un qui est aimé et l'amour qui les unit. Ce grand enseignement de « théologie vécue » nous est donné par Élisabeth de la Trinité ! Son existence contemplative, orientée tout entière sur le mystère central de la foi chrétienne, enseigne le chemin pour découvrir le visage du Dieu Trinité d'amour, qui interpelle et demande la communion avec lui. C'est ce qui rend d'autant plus vrai, à cet égard, ce qu'affirme L. A. Smits : « le futur appartiendra forcément à la théologie de la Trinité⁹ ». La grandeur d'Élisabeth a été précisément, et surtout d'avoir accueilli par grâce et vécu au niveau expérientiel, le Mystère des mystères, au moment où la pensée de son temps, même en théologie, considérait la question trinitaire de façon spéculative et accessoire. Par conséquent, on pourrait dire avec K. Rahner « que les chrétiens, nonobstant leur profession de foi exacte de la Trinité, sont presque toujours des “monothéistes” dans la pratique de leur vie religieuse. On peut donc risquer l'affirmation que, s'il fallait supprimer comme fausse, la doctrine de la Trinité, même après cela une grande partie de la littérature religieuse pourrait demeurer quasiment sans changement [...] On peut estimer que pour le catéchisme de l'esprit et du cœur (à la différence du catéchisme imprimé) la représentation de l'Incarnation, de la part du chrétien, ne changerait pas tellement, même s'il n'y avait pas la Trinité. Dieu se serait alors fait homme comme (l'unique) personne. Le chrétien moyen, en effet, dans sa croyance à l'Incarnation, ne peut explicitement rien comprendre de plus¹⁰. »

C'est seulement dans la mesure où l'on découvre le Christ, le Verbe fait chair, révélation du Père, que l'on peut accéder au mystère trinitaire. « Et même, du moment que Dieu, dans l'événement du Christ, est déjà venu à nous dans la radicalité ultime, nous sommes déjà “en lui” [...]. Nous ne sommes donc

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pendant la lointaine retraite de 1900, le père Vallée avait parlé de l'âme qui « vient avec la passion d'entendre ; elle est là toute entière pour écouter²⁸ ». Ici, l'accent est mis sur l'attitude d'écoute, plus encore sur la passion d'écouter ce que Dieu dit à l'âme. « Ô Verbe éternel, Parole de mon Dieu, je veux passer ma vie à vous écouter, je veux me faire tout enseignable, afin d'apprendre tout de vous » (NI 15). C'est l'expression typique de l'Élévation qui, comme un motif conducteur, sous-tend la spiritualité d'Élisabeth, instruite directement par l'Esprit Saint au moyen du contact priant avec l'Écriture Sainte²⁹. Au fur et à mesure où la jeune carmélite pénètre dans la profondeur de Dieu, tout se simplifie dans sa recherche spirituelle et s'unifie autour de la Parole faite chair avec qui elle tend à s'identifier totalement. Par l'accueil de la Parole de Dieu, créatrice et rédemptrice, elle est poussée à la donation de soi au moyen de ses écrits. Et c'est ainsi qu'elle nous transmet l'expérience intime d'une telle plénitude de vie en relation avec la Parole, en cohérence à cette « humanité de surcroît » à travers laquelle elle continue à faire mémoire (= *zikkaron*), au milieu des hommes, du Mystère de l'amour. Ce concept a été bien mis en valeur par Jean-Paul II : « À notre humanité désorientée qui ne sait plus trouver Dieu ou qui le défigure, qui cherche sur quelle parole fonder son espérance, Élisabeth donne le témoignage d'une ouverture parfaite à la Parole de Dieu qu'elle a assimilée au point d'en nourrir véritablement sa réflexion et sa prière, au point d'y trouver toutes ses raisons de vivre et de se consacrer à la louange de sa gloire³⁰. »

À partir d'une telle expérience mystique, la doctrine d'Élisabeth, qui s'inscrit dans la tradition de l'Église, a marqué la vie de beaucoup de croyants. « Son mode d'expression est conventionnel, elle n'a pas à sa disposition les images et les comparaisons, si abondantes et spontanées chez Thérèse [de

Lisieux]. Son langage fuit toujours comme l'ombre devant l'aurore d'un astre éblouissant : la parole divine qui dit tout et remplit tout. Mais la fragilité de la forme extérieure ne compromet absolument pas et ne peut pas faire oublier l'incroyable force de la forme intérieure. Au contraire, presque encore plus que Thérèse, la structure de sa conception du monde, ce que nous pourrions appeler le contenu théologique et le style de pensée, est d'une cohérence et d'une solidité vraiment sans failles³¹ », si profonde qu'elle influence la vie spirituelle des croyants et la pensée théologique actuelle. Dans ce sens, on peut souscrire à ce qu'a écrit sœur Cristiana Dobner : « L'Esprit de Dieu plane à nouveau au-dessus des eaux du devenir et du créé. Élisabeth, témoignage théologique de Dieu présent dans l'homme, orientation contemplative, espace de silence visuel dans le surgissement, élan de verticalité... Chez Élisabeth, on semble saisir la rencontre d'un plan horizontal et d'un plan vertical. Courbes tous les deux. C'est précisément la courbure qui constitue la troisième dimension, c'est-à-dire la profondeur. Et une lumière nouvelle se répand dans la réalité et s'enrichit d'une signification imprévue : un tourbillon sur le champ terrestre a capturé la lumière³². »

Dans les derniers mois de sa vie terrestre, Élisabeth apprit de l'Apocalypse que, le ciel, « louange de gloire » éternel, est service. Elle dit que rapidement elle s'unira à la foule de ceux qui « la palme en main, servent Dieu nuit et jour... tandis qu'il essuie toute larme de leurs yeux. » (L 313). Du ciel, dans la béatitude éternelle de ses Trois, Élisabeth se réjouit d'être louange de gloire. Ici sur la terre, elle continue à être « "louange de gloire"... son office de l'éternité. Son cantique est ininterrompu, car elle est sous l'action de l'Esprit Saint qui opère tout en elle... elle chante toujours, elle adore toujours, elle est, pour ainsi dire, toute passée dans la louange et l'amour,

dans la passion de la gloire de son Dieu. » (CF 44). La solennité qui transparaît dans les paroles d'Élisabeth est une sorte d'écho de la liturgie qu'elle célèbre. C'est une liturgie céleste et terrestre en même temps, qui laisse apparaître tout le créé, inondé de la lumière divine, comme un unique cosmos dans un service d'amour. Sa vie céleste s'est faite service, comme sa doctrine et, plus encore, son expérience mystique. Chez Élisabeth, service et charisme carmélitain coïncident donc. Bien entendu, son charisme de carmélite tend à s'identifier avec le ministère sacerdotal. En effet, elle conçoit de la même manière « l'apostolat pour la carmélite et pour le prêtre. Alors l'un et l'autre peuvent rayonner Dieu, le donner aux âmes s'ils se tiennent sans cesse à ces sources divines³³ ». « Offrir le Christ à la Trinité, donner le Christ au monde. Telle est la double mission du prêtre sur la terre. Mission divine. Pour l'accomplir dignement, il faudrait l'âme du Christ, et c'est pour cela que l'Église tout entière, mais particulièrement les vierges contemplatives, sont engagées dans la conquête de telles âmes, et que des vies innombrables s'immolent silencieusement dans ce but. Ce sont les vies les plus pures, les plus crucifiées qui entrent dans les cloîtres³⁴. » C'est cette consécration d'amour qui constitue pour Élisabeth le caractère ministériel de sa vie en faveur de l'Église. Comme on peut le noter, de ce qui a été dit plus haut, le christocentrisme à perspective trinitaire ainsi fortement accentué d'Élisabeth est susceptible d'illuminer autant les spirituels et les « simples fidèles » que les théologiens et les philosophes.

Trois éléments actuels³⁵ de son message spirituel semblent avoir une incidence particulière sur les hommes de notre temps : l'amour personnel et explicite de Dieu. Un tel message d'amour et d'intériorité est adressé surtout aux fidèles laïcs, auquel il rappelle le sens ultime de la prière chrétienne comme rapport

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'accent de l'aveu mêlé de déploration, comme dans cette lettre : « Oui, nous sommes faibles, je dirais même, nous ne sommes que misère, mais il le sait bien : il aime tant nous pardonner, nous relever et nous emporter en Lui, en sa pureté, en sa sainteté infinie ; c'est comme cela qu'il nous purifie, par contact continuel » (L 172) et dans cette méditation sur la messe datée du 29 mars 1899 : « O mon Dieu, au nom de cet Holocauste sublime, convertissez cette âme. Oui, au nom de mon Jésus dont le Sang coule sur l'autel, Jésus qui a tout fait pour les âmes, ô mon Dieu, laissez-vous toucher. C'est au nom de mon amour pour mon Époux Bien-Aimé que je me permets tant de hardiesse envers vous. Seigneur, je suis une mauvaise créature, je ne mérite pas d'être exaucée, j'ai si peu fait pour vous... » (J 29). Puissamment inscrit dans sa personnalité ce sentiment ontologique de la faiblesse humaine initie chez Élisabeth une spiritualité de la Croix où elle puise sa force de résistance et son mysticisme de la souffrance réparatrice.

Chez Augustin Guillerand la perception de la vulnérabilité procède et de sa nature émotive et fragile et de son expérience pastorale. Nous savons qu'une fois profès de Chartreuse, il connut des crises d'âme. En 1921-1922 tout d'abord, où s'accentue son sentiment de la précarité humaine et où s'exacerbe son goût de la solitude au détriment des rencontres communautaires²³, puis de 1924 à 1929. Nommé vicaire de la Valsainte le 23 juin 1923 et coadjuteur en mai 1924, Dom Guillerand, qu'un long pèlerinage avait appelé à la vie en solitude, ne résiste pas à ces lourdes tâches qui l'invitent à plus de contacts avec la communauté. À sa demande, il obtient « miséricorde » de ces deux charges, le 14 septembre 1924. Durant cette période et jusqu'au premier décembre 1929 où il est envoyé comme aumônier des frères de Marseille qui ont pour mission de fabriquer une liqueur semblable à celle de la Grande

chartreuse, un grand trouble l'habite qui l'écarte progressivement de la communauté et transforme sa solitude en isolement et sa paix en effondrement intérieur. De son passage de Marseille à la chartreuse de Montrieux où il devient Maître des novices, nous avons le témoignage de ses correspondances avec sa famille où toute la faiblesse vécue de l'homme est résumée : « Nous voudrions tant être parfaits, ne rien ressentir en nous que du bien et de la vertu... Et bien ! Le bon Dieu qui sait quel est notre vrai bien et comment nous le procurer, ne partage pas toujours cet avis. Il permet au contraire que la mauvaise nature demeure là, que la vanité, la susceptibilité et l'amour-propre poussent sans cesse leurs rejets vivaces, que mille autres défauts s'agitent au fond de nos âmes, nous troublent, nous humilient, nous montrent ce que nous sommes par nous-mêmes, et combien il est grand, lui, de n'avoir aucun de ces défauts²⁴... » Ces crises que le temps et une fonction de vicaire des moniales à San Francesco en Italie, plus adaptée à son tempérament solitaire, guériront, sont un écho personnel de ce qu'il a pu déceler dans les âmes de ses paroissiens de la destinée humaine, si l'on en juge par la fréquence du vocabulaire de la crise et de l'insuffisance qu'il utilise, notamment dans *Silence cartusien* pour décrire la vulnérabilité de la condition humaine et guérir ceux qui se confient à lui : « Nos heures d'impuissances sont les heures de Dieu » – « Nous ne devons jamais nous laisser effrayer par les crises d'âmes. Les heures difficiles sont les heures de Dieu. Il nous laisse nous débattre dans les ténèbres et l'impuissance pour nous montrer ce que nous sommes ; puis il les remplace d'un seul coup par la clarté et la vigueur pour nous rappeler qu'Il est là et qu'il nous aime²⁵. »

Ce rapport à la faiblesse humaine qui procède plus de l'expérience, voire de l'expérimentation personnelle que chez

Élisabeth de la Trinité plus nettement située dans une théologie spirituelle du péché et de la faute, Dom Guillerand, comme son modèle, le brise par le courage du retournement, et l'esprit de foi et de persévérance. L'un, comme l'autre, se font écho sur l'appel au courage. Élisabeth de la Trinité note pour elle-même dans son journal ces paroles de réconfort et d'encouragement face à la sécheresse intérieure : « Ne point se décourager. Il est plus difficile de se relever du découragement que du péché. Ne pas s'inquiéter si l'on ne constate pas de progrès dans l'état de son âme. Dieu permet cela souvent pour nous éviter un sentiment d'orgueil » (J 28). Dom Guillerand écrit dans *Voix cartusienne* : « La force d'âme n'est pas l'insensibilité. Les cœurs secs ne sont pas des forts. La force d'âme consiste à s'élever au-dessus de la souffrance ; à la porter courageusement, à envisager les raisons les plus hautes de vivre et à se laisser diriger par elles²⁶. »

Le combat spirituel engagé par les deux solitaires fait état d'une commune vigueur à ne pas se laisser abattre et à interpréter les signes selon saint Paul²⁷ à travers la mystérieuse consonance divine au plus profond de la faiblesse de l'homme. Et tandis qu'Élisabeth décrit à sa sœur la joie de la féconde faiblesse : « Plus tu sens ta faiblesse et éprouves de difficultés à te recueillir, plus notre Seigneur semble caché, plus tu dois te réjouir : tu lui donneras alors » (L 298), Dom Guillerand exprime la plénitude du rien habité par Dieu : « Plus nous sommes faibles et vides, impuissants et inachevés, plus il trouve en nous de capacité à le recevoir²⁸ ». Dans cette formulation du rapport proportionnel, la filiation du chartreux à la carmélite se fait éminemment sentir.

Cette combativité dans la foi, Élisabeth de la Trinité et Augustin Guillerand la partagent également sur le terrain de l'apostolat, aussi étrange que cela puisse paraître pour des contemplatifs.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ses besoins⁵¹. » « Notre petitesse et notre misère sont aussi un moyen puissant d’apostolat. Avec cette fausse monnaie de plomb dont personne ne veut sur la terre, nous pouvons racheter des âmes infiniment précieuses, si nous savons l’offrir à notre Seigneur⁵². »

Ainsi dépouillé de tout, le priant peut s’avancer vers Dieu avec des moyens de pauvre : la simplicité et l’oraison brève et fréquente reflétant les dispositions intérieures et rythmant la journée de solitude et de travail en cellule par un retour assidu à Dieu. Ce thème de la petitesse est récurrent dans l’œuvre de Dom Augustin Guillerand en référence à l’Évangile, comme ici, dans *Liturgie d’âme*, où il invite ses interlocuteurs à « devenir comme des enfants ⁵³ », ou comme dans *Face à Dieu* où la proximité de Dieu est d’autant plus sensible que l’âme se fait petite et vulnérable devant lui : « Ce regard de Dieu sur l’âme qui se fait toute petite devant lui, ce regard qui est communication de lumière éternelle et d’Amour infini, quelle douceur et quelle force dans la prière ⁵⁴ ».

Chez Élisabeth de la Trinité, l’esprit d’enfance rejoint son sens de la profondeur et de la paix intérieure, mêlant les réminiscences de la figure de Marie de Béthanie et du psaume 131 ⁵⁵ : « La prière est un repos, un délassement. On vient tout simplement à Celui qu’on aime, on se tient près de lui comme un petit enfant dans les bras de sa mère, et on laisse aller son cœur » (L 123). L’acte d’abandon et de foi s’inscrit dans une sensibilité filiale de retour au Père qui est comme la source de toute chose. Élisabeth de la Trinité, comme Augustin Guillerand, utilisent la même métaphore du vase pour désigner l’âme qui se remplit à la source divine et l’on peut déceler là, à défaut d’une influence directe de la carmélite sur le chartreux, au moins une parenté dans l’ordre de l’écriture et de l’expression affective : « Puisque notre Seigneur demeure en nos

âmes, sa prière est à nous, et je voudrais y communier sans cesse, me tenant comme un petit vase à la source. » (L 191). « Nous sommes comme des vases où il verse un instant pour créer avec Lui un rapport de dépendance, où son être se manifeste, est connu, accueilli avec amour et glorifié⁵⁶. »

Cette image du vase, qui est le reflet scripturaire et littéraire d'une offrande de soi se développe sous la plume d'Élisabeth de la Trinité et de Dom Augustin Guillerand avec la familiarité du dialogue filial qui est une des caractéristiques du mouvement de simplification intérieur auquel l'un comme l'autre est foncièrement attaché dans la voie de leur contemplation mystique.

C. LA FAMILIARITÉ AVEC DIEU

C'est un aspect commun à tous les mystiques que d'entrer dans l'intimité de Dieu par des entretiens familiers et fréquents qui ne situent plus l'interlocution dans un pur rapport d'autorité et d'obéissance mais également de filiation aimante. Dom Augustin Guillerand suit Élisabeth de la Trinité dans cette voie de la proximité filiale, notamment dans les conseils qu'il prodigue à sa sœur, comme nous l'avons déjà évoqué : « Il faut vivre très près de Lui, il faut lui tenir compagnie. Il me semble que je t'ai copié quelques pensées de sœur Élisabeth de la Trinité qui te disent cela et qui te le disent très bien⁵⁷. » Cette phrase qui appartient aux rares documents conservés portant trace d'une influence de la carmélite sur le chartreux atteste bien de ce besoin de contact fervent et quotidien qui caractérise la spiritualité de Dom Guillerand, comme il l'énonce par ailleurs dans *Silence cartusien* reliant le thème de la familiarité à celui de l'inhabitation divine : « Dieu en Nous » est « un familier, père, frère et ami ⁵⁸ ». Ce caractère ordinaire et quotidien d'une présence qui se donne, construit dans l'œuvre de Dom

Guillerand une expression extrêmement simple de la foi, mise à la portée de tous et qu'il utilise volontiers dans son apostolat de Direction, comme dans *voix cartusienne* où la présence à Dieu relève quasiment de l'agir familial : « Notre vie devrait consister simplement à prendre et à garder le contact avec ce Dieu présent qui se donne. Nous devrions sans cesse lui dire : "Mon Dieu, je crois que vous êtes là, que vous m'aimez, que vous vous donnez à moi, et je veux répondre à cet amour par l'amour"⁵⁹ ». Dans l'œuvre d'Élisabeth de la Trinité, cette familiarité est oblatrice, à travers l'offrande qu'elle fait d'elle-même, mais elle est aussi chemin de béatitude, comme l'indique Élisabeth à son amie Françoise de Sourdon dans une lettre datée du 28 avril 1903 : « Que l'on est heureux quand on vit dans l'intimité avec le bon Dieu, quand on fait de sa vie un cœur à cœur, un échange d'amour, quand on sait trouver le maître au fond de son âme. » (L 161). De manière équilibrée la présence simple et filiale à Dieu fait avancer Élisabeth de la Trinité dans la voie apostolique cachée dont elle estime avoir la mission et qui la rapproche de la figure de Marie-Madeleine, apôtre silencieuse et adorante du Maître. Une lettre à l'abbé Beaubis datée du 22 juin 1902 éclaire bien cette conception de la familiarité avec Dieu qui se transforme en union mystique à travers la figure modélisante de Marie-Madeleine : « Je veux être apôtre avec vous, du fond de ma chère solitude du Carmel, je veux travailler pour la gloire de Dieu et pour cela il faut que je sois toute pleine de Lui : alors j'aurai toute-puissance : un regard, un désir deviennent une prière irrésistible qui peut tout obtenir, puisque c'est pour ainsi dire Dieu que l'on offre à Dieu. Que nos âmes n'en fassent qu'une en Lui et tandis que vous le porterez aux âmes, je resterai comme Madeleine silencieuse et adorante auprès du Maître, Lui demandant qu'Il rende votre parole féconde dans les âmes. » (L 124). Dans une autre lettre au chanoine Angles, datée du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(*speculari*), dans la contemplation (*theorein*), dans pénétration jusqu'aux profondeurs de la Parole seule qui lui suffit absolument et dont elle ne sondera jamais les abîmes¹². »

Selon une méthode habituelle chez lui, Balthasar cite beaucoup Élisabeth pour que le lecteur entre dans son style et son ambiance spirituelle. Dans notre présentation nous ne reprendrons pas ces citations pour nous intéresser surtout aux appréciations de Balthasar, ce qu'il appelle des « commentaires théologiques marginaux¹³ ».

IV. ÉLISABETH DANS LES THÈMES BALTHASARIENS

Dans son livre sur Élisabeth de la Trinité, Balthasar a retenu cinq thèmes : prédestination ; infini ; adoration ; louange ; service. Quels trésors théologiques découvre-t-on à travers ces cinq réalités à l'évidence essentielles pour la foi chrétienne ?

A. LA PRÉDESTINATION : VOCATION À LA SAINTETÉ

Le premier thème est surprenant par une connotation fortement négative. Le thème de la prédestination appartient bien à la tradition théologique chrétienne mais aujourd'hui on s'en méfie. Que faut-il entendre exactement par « prédestination » ? Deux objections graves s'énoncent. Du point de vue anthropologique, la prédestination nie la liberté de l'homme. Rien ne sert de « choisir sa vie », tout est réglé par le destin. On retombe dans la fatalité des stoïciens dont le seul comportement est de rester digne, voire héroïque, à l'intérieur de ce qui doit arriver quoi qu'on fasse. Du point de vue théologique, la prédestination s'oppose à la volonté de Dieu de sauver tous les hommes. Seul quelques élus seraient prédestinés à être sauvés. Tout est défini par avance. Là aussi la liberté de l'homme est niée et on fait jouer à Dieu un rôle bien cruel. Comment Élisabeth, loin de ces questions ainsi formulées¹⁴,

présente-t-elle une authentique théologie chrétienne de la prédestination ?

Pour Balthasar, les principaux thèmes spirituels d'Élisabeth ont été préparés de longues dates : la contemplation apostolique ; l'aspiration de toute son âme vers l'éternité ; la présence de Dieu en elle ; l'amour pour le Seigneur dans la croix et dans l'eucharistie ; l'attention à la Trinité ; l'amour de la Bible, surtout de saint Paul¹⁵. Cette précocité qui ne demande qu'à s'accomplir indique déjà un sens de la prédestination très différent du déterminisme stoïcien. Autre chose est la contrainte du destin, autre chose la mise en œuvre progressive par Dieu de la sainteté d'une vie consentante. Élisabeth s'appuie sur l'élection et la prédestination qu'elle découvre chez saint Paul : « C'est ainsi qu'Il nous a *élus* en lui, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour, déterminant d'avance que nous serions pour Lui des fils adoptifs par Jésus Christ. Tel fut le bon plaisir de sa volonté, à la *louange de gloire* de sa grâce, dont Il nous a gratifiés dans le Bien-Aimé. » (Ep 1, 4-6) ; « Car ceux que d'avance il a *discernés*, il les a aussi *prédestinés* à reproduire l'image de son Fils, afin qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères ; et ceux qu'il a *prédestinés*, il les a aussi *appelés* ; ceux qu'il a *appelés*, il les a aussi *justifiés* ; ceux qu'il a *justifiés*, il les a aussi *glorifiés*. » (Rm 8, 29-30). Ces textes sont le fondement théologique de son nom : « louange de gloire » : « Le mystère de la prédestination devient désormais l'horizon de sa vie¹⁶. »

La prédestination n'est rien d'autre chez Élisabeth qu'une vocation : la réponse aussi totale que libre à vivre dans le Christ le projet divin d'introduire l'âme dans la vie trinitaire. La prédestination est inséparable de l'élection, de l'appel, de la justification et de la glorification. La prédestination est chrétienne quand elle s'accomplit dans l'âme par la vie

théologique telle que l'enseigne la tradition carmélitaine : la foi pure de saint Jean de la Croix inséparable de l'amour : « la foi qui aime et espère devient une véritable participation à la vie éternelle, en vertu de l'inhabitation de Dieu par la grâce dans l'âme élue. La *pistis*, la foi, est ce qu'elle est parce que le *Pistos*, le Fidèle, est présence en elle¹⁷. » Tous les sacrifices de la vie chrétienne sont commandés par cette inhabitation. Chez Élisabeth, la prédestination est donc un sens aigu de la vie éternelle plus réelle que la vie temporelle. Être prédestiné, c'est comprendre que notre vraie vie, et dès maintenant, c'est l'éternité. Cette union n'est pas une abstraction intellectuelle ni une fusion volontariste. Être dans l'éternité, c'est participer à la liberté même de Dieu dans l'intelligence même de son plan qui définit justement la prédestination. La vie ascétique est alors une libération pour correspondre dès cette terre à ce plan. Élisabeth rejoint donc parfaitement le sens de la prédestination selon saint Paul : « la révélation suprême de l'amour divin – absolument rien d'autre – avec le but unique d'intégrer plus parfaitement et plus complètement la réponse de l'amour humain dans le plan de l'amour divin¹⁸. » « Élisabeth est arrivée sans s'en rendre compte aux perspectives suprêmes les plus objectives et infinies de la foi chrétienne, à l'ultime horizon de la Révélation chrétienne et, par là, de la dogmatique¹⁹. » La prédestination se précise encore ainsi : « nous sommes élus pour être saints, pour louer la magnificence de la grâce, car nous sommes frères du Christ élu le premier par le Père dès l'origine²⁰. »

Élisabeth offre encore un bel exemple d'accomplissement théologique sur ce sujet. En effet, elle ne doute absolument pas qu'elle soit incluse dans le plan divin décrit par saint Paul. Pourtant, elle n'argumente jamais à partir d'une certitude intérieure de son salut personnel, comme prédestinée : « elle s'appuie exclusivement sur la révélation objective de Dieu²¹ ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'un travail savant qu'on ne songe guère à la sacraliser. La formule a une saveur néoplatonicienne qui encourt le risque de concevoir la théologie comme une illumination directe de Dieu selon une inspiration qu'on réserve à la Bible appelée justement « Saintes Écritures ». Les écrits d'un théologien, même s'il est lui-même saint et Docteur de l'Église, ne sont pas des « saintes » écritures. L'orientation platonicienne et son rêve d'union intellectuelle éventuellement mystique court le risque d'ignorer la distinction chrétienne entre nature et grâce ou de la préserver d'une manière trop volontariste.

La formule « sainte théologie » comporte une autre ambiguïté. Peut-on passer de la sainteté d'un auteur à la détermination de ses écrits comme théologie. Le raisonnement implicite est le suivant : la théologie traite de Dieu ; on sera donc d'autant plus théologien qu'on parlera mieux de Dieu ; or les saints qui écrivent parlent le mieux de Dieu ; donc ce sont eux les plus grands théologiens. Autrement dit, les saints, ceux qui aiment parfaitement, sont les vrais théologiens. D'ailleurs, l'Église ne confirme-t-elle pas cela quand elle désigne comme « docteurs de l'Église », des spirituels qui n'ont jamais étudié la théologie, telles sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse d'Avila et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ? Il est courant de parler de la théologie d'un saint, de sa christologie, de son ecclésiologie, etc. Cependant, ces affirmations ne rendent pas compte de l'œuvre habituelle de la théologie, qui n'est pas exercée toujours par des saints et surtout qui exige une compétence, un savoir, une mise en œuvre d'un raisonnement. L'ambiguïté porte sur le « parler mieux » de Dieu. Par exemple, Élisabeth livrera des affirmations profondes sur la présence trinitaire mais cela ne dispense nullement de l'étude scolaire de la théologie trinitaire, donc l'étude des Écritures, des conciles, des explications des théologiens. La meilleure preuve est que les saints eux-mêmes

n'oseraient jamais se prétendre théologiens et pas seulement par modestie. Ils savent que leur charisme n'est pas le même que celui qui a reçu la charge irremplaçable d'enseigner la théologie.

Balthasar emploie volontiers l'expression générale de théologie pour exprimer l'enseignement d'un saint. Mais pour Élisabeth le titre de l'ouvrage parle plus justement de « mission spirituelle ». Il définit ainsi son charisme : « Toute sa pensée est demeurée et devenue toujours davantage pensée de l'Écriture. Et si son manque de culture théologique ne lui permet pas de dilater la parole de l'Écriture et d'en faire ressortir par des déductions théologiques des vérités demeurées invisibles, sa pensée peut cependant pénétrer dans la profondeur de la parole – ce qui est la fonction spécifique de la prière contemplative – pour en faire surgir, lumineuses, avec non moins de sûreté, de plénitude de vérité, de grâce et d'exigence qui y est cachée. En plus elle répond par sa vie à cette vérité, plus la lumière cachée brille vivement⁶³. »

Faut-il alors se résoudre à la séparation entre la théologie et la spiritualité ? Suffit-il de dire que le théologien aurait tout à gagner à être à la fois un savant et un spirituel ? La solution sépare trop l'objectivité de la théologie et la subjectivité du spirituel. Le parcours des quelques thèmes chez Élisabeth manifeste une réelle objectivité de son enseignement. Ces deux objectivités, celle du théologien et celle du spirituel, doivent réaliser une certaine communion. La distinction entre « intuition » et « argumentation » est insuffisante. Les spirituels ne manquent pas d'argumentation et les théologiens d'intuition. Il est vrai que le théologien doit mettre en forme un vrai raisonnement dont la rigueur scientifique n'est pas exigée pour un écrit spirituel. Suffit-il aussi d'opérer une autre distinction du point de vue de la finalité : les théologiens exprimant d'abord le vrai, les spirituels d'abord le bien ? Il est évident que les

écrits spirituels visent à aider le lecteur à accomplir sa propre vie spirituelle. Mais cela ne dit toujours pas comment la théologie scientifique et la théologie spirituelle pourraient œuvrer ensemble.

Une solution est de distinguer d'abord nettement deux manières d'approcher et de parler de Dieu. Le spirituel a comme point de départ des vérités plus imprégnées d'expériences. On dit bien « vérités imprégnées » et pas seulement « expérience » car ainsi une communication est possible avec la théologie scientifique. En plus, l'expérience n'est pas seulement celle du spirituel. Elle est d'abord celle du Christ, des personnages de l'Écriture et des autres spirituels. Cela apparaît très clairement chez Élisabeth dans sa manière de se référer à l'Écriture, spécialement à saint Paul. Elle atteint ainsi une remarquable objectivité alors qu'elle traite d'expériences profondément subjectives. En ce sens Élisabeth est un témoin remarquable de la conversion du « principe subjectif » individualiste de l'homme moderne en une véritable intériorité chrétienne accordant simultanément une place au « je » et à l'altérité, celle de Dieu, du Christ, du prochain et de la vérité universelle. Le théologien introduit alors le spirituel dans son œuvre par une porte à deux battants : il saisit cette « vérité imprégnée d'existential » pour la traduire et l'exprimer dans l'objectivité de sa discipline ; il fait communiquer cette « vérité réalisée » du spirituel avec le réalisme de sa science qui vise bien, par les concepts et les raisonnements, à atteindre le réel de la révélation. Ajoutons que le spirituel aide le savant à maintenir actuel deux dimensions fondamentales de la révélation sans lesquelles la théologie la plus instruite s'égare : sa cohérence générale tenue par le foi et les dons du Saint-Esprit, afin qu'aucune vérité ne soit négligée ; sa profondeur vraiment divine, trinitaire et eschatologique, afin de ne pas mettre trop tôt un point final à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu, du « Dieu tout Amour » d'Élisabeth.

IV. LE « TROP GRAND AMOUR »

Bien qu'il s'agisse de la seconde partie de la même conférence, nous ouvrons une autre section parce qu'il s'agit d'un point fondamental où les intuitions de la carmélite, intuitions fondées sur la lecture de saint Paul, ont particulièrement rejoint le Père Decourtray.

« Je crois que le mot “excès” ou, ce qui revient au même l'adverbe “trop”, nous livre une clé pour comprendre le message et la personnalité d'Élisabeth. Pour elle, l'amour de Dieu est “excessif”, “trop grand”. Il appelle donc un excès correspondant, qui est la foi, la foi vivante. Telle est, me semble-t-il l'intuition simple et centrale d'Élisabeth. La Foi est un excès répondant à un excès¹⁹. »

« Découverte fort simple, qu'elle a faite sans éclat, sans heurt, sans extase, sans chemin de Damas, d'une manière quasi continue mais de plus en plus nette et profonde. L'ardente, la débordante, la passionnée, l'excessive Élisabeth découvre une flamme, un débordement, une passion, un excès qui dépassent tout ce qu'elle ressent, tout ce qu'elle imagine, tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle est. Elle “comprend” avec une espèce d'émerveillement indicible, que cet excès a un Nom, est un Nom, le Nom propre, le Nom unique et triple. Dieu Père, Fils et Esprit, Dieu *Trinité*. Excès qui est tout à la fois sagesse et folie, lumière et ténèbres, angoisse et paix, souffrance et joie. Faillite d'une certaine logique, croix d'une intelligence radicalement incapable de concevoir Celui qui, par définition même, l'excède de toutes parts, la jetant parfois dans l'effroi d'un abîme d'obscurité. Mais, en même temps, lumière aveuglante, triomphe de cette sagesse des petits pour qui il est tellement “normal” que Dieu excède tout ce qui est pensable et, après tout, si peu surprenant qu'il nous déconcerte. Comme elle nous rejoint aujourd'hui, cette intuition si ancienne, qui fait corps avec la Révélation Biblique, d'un Dieu toujours irréductible aux idées des philosophes, des sages, de... l'opinion courante, c'est-à-dire enfin digne de son Nom indicible²⁰ ! »

Nous avons voulu livrer *in extenso* cet admirable paragraphe, pour ce qu'il révèle d'Albert Decourtray autant que d'Élisabeth

de la Trinité... Nous savons, pour l'avoir souvent et longtemps écouté sur ce sujet, combien cet « excessif amour » était le secret de toute son action apostolique comme de sa prière, le ressort de l'audace qui le poussait à une parole risquée bien au-delà des frontières de l'Église, comme de sa communion intime au mystère de la Croix. Une parenté d'âme, faite à la fois de passion et de simplicité, d'intelligence spirituelle et d'engagement absolu, l'avait conduit au cœur du cœur d'Élisabeth.

Mais pour ses auditeurs, il puise la justification de son intuition dans une des dernières lettres de la carmélite à sa mère :

« Il y a un mot de saint Paul qui est comme un résumé de ma vie, et que l'on pourrait écrire sur chacun de ses instants : *Propter nimiam charitatem...* parce qu'Il m'a trop aimée" (L 280).

Vous avez bien entendu : le résumé de sa vie, le sens donné à chacun de ses instants. Il est étonnant que cette clé de lecture, donnée par Élisabeth en personne, moins de cinq mois avant sa mort, n'ait pas été davantage utilisée²¹. »

Un excessif amour : clé de lecture qui permet aussi de comprendre la portée exacte de l'expression si souvent commentée – ou contestée – qui est au cœur de la Prière à la Trinité : une *humanité de surcroît*.

« L'humanité dont parle Élisabeth est une humanité bien concrète et non une idée d'humanité, c'est une humanité singulière, personnelle et non l'humanité en général (...). C'est une liberté. C'est quelqu'un. En l'occurrence, c'est la vie, le cœur, la pensée d'Élisabeth et de personne d'autre (...)

C'est cette humanité-là que rencontre le Verbe, c'est avec cette humanité qu'il entre en intimité. Intimité sans pareille, fraternité unique, mystérieuse identification. "Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi..." Mais en même temps, contrairement à ce que certains symboles pourraient laisser croire, respect absolu, il faudrait même dire plus, promotion inouïe de celui qu'il vient transformer. Ce

n'est plus moi, mais c'est moi plus que jamais, mon moi le plus vrai²². »

On est au soir du 25 novembre 1980. Le 5 novembre 1981, Mgr Decourtray est nommé Archevêque de Lyon. Le 25 novembre suivant Jean-Paul II l'appelle à Rome pour s'enquérir de sa santé et le remercier de son acceptation.

V. UNE PRIÈRE INCESSANTE

Sans doute n'est-ce pas par souci d'ornementation que le nouveau Primat des Gaules a voulu placer le poster de « sa sainte » face à son bureau, à l'ombre de la Basilique de Fourvière. Plus s'accroissent ses responsabilités, plus il lui est indispensable d'accueillir le « trop grand amour » qui l'appelle et qui l'envoie. Et sa toujours jeune protectrice, étonnée sans doute de présider dans un bureau archiépiscopal, doit l'aider à s'identifier à cet « apôtre qui reste toujours à la Source des eaux vives ; il peut déborder autour de lui sans que jamais son âme se vide puisqu'il communique à l'Infini ! (L 124) »

Pour rassembler et dynamiser son immense diocèse il écrit sa première lettre pastorale « Dans l'esprit des Apôtres du Christ ».

Au cœur de la démarche qu'il propose, il y a « la foi en l'Agapé de Dieu. L'Agapé est l'amour dont Dieu nous aime en Jésus-Christ, l'Agapé a pour nom personnel l'Esprit Saint. Or c'est le même Esprit saint, c'est la même Agapé qui donne le souffle missionnaire et crée la communion. (...) L'Agapé, c'est un amour au delà de tout amour, un amour dont “la hauteur, la largeur et la profondeur” sont incommensurables et inimaginables, c'est un amour qui stupéfie. (...) Je voudrais que les chrétiens partagent au moins un peu de cette stupéfaction²³... »

On reconnaît l'accent... et l'excès.

De 1982 jusqu'à sa mort, nous le reverrons une ou deux fois par an à Flavignerot pour y partager pendant deux jours la vie de carmélite ! Dès 6 h ?, il est à l'oraison avec nous et parfois avant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

SYNOPTIQUE CHRONOLOGIQUE DES ECRITS D'ELISABETH

SELON LA DATATION DES ŒUVRES COMPLÈTES (CERF,
1996).

Abréviations utilisées : L = Lettre ; P = Poésie ; J = Journal Intime ; NI = Notes Intimes ; CF = Ciel dans la Foi ; DR = Dernière Retraite ; GV = Grandeur de notre Vocation et LA = Laisse toi aimer.

Les références en italique indiquent une datation incertaine.

Années	Lettres	Poésies	Journal Intime	Autres
1882	L 1			
1885	L 2 – L 3			
1889	L 4 – L 5			
1893	L 6			
1894	L 7	P 1 à P 23		NI 1 – NI 2
1895	L 8	P 24 – P 25		<i>NI 3</i>
1896	L 9 à L 12	P 26 à P 30		<i>NI 3</i>
1897	L 13	<i>P 31 – P 3</i> <i>(sept. 1896 – sept. 1897)</i> P 33 à P 45		
1898	L 14 à L 19	P 46 à P 65		
1899				
1 ^{er} trimestre	L 20 – L 21	P 66 à P 69	J 1 à J 126	
2 ^e trimestre	L 22 – L 23	P 70 – P 71	J 127 à J 135	
3 ^e trimestre	L 24			
4 ^e trimestre	L 25	P 72		NI 4
1900				
1 ^{er} trimestre	L 26		J 136 à J 156	NI 5 – NI 6
2 ^e trimestre	L 27			
3 ^e trimestre	L 28 à L 34			NI 7 – NI 8
4 ^e trimestre	L 35 à L 39			NI 9 – NI 10
1901				
1 ^{er} trimestre	L 40 à L 42			
2 ^e trimestre	L 43 à L 66			NI 11
3 ^e trimestre	<i>L 67 (juin-juillet)</i> L 68 à L 83			
2/08 Entrée au Carmel	L 84 à L 96	P 73		NI 12
4 ^e trimestre	L 97 à L 103	P 74 – P 75		
1902				
1 ^{er} trimestre	L 104 à L 110	P 76 – P 77		
2 ^e trimestre	L 111 à L 126	P 78 à P 81		
3 ^e trimestre	L 127 à L 138	P 82 à P 84		<i>NI 13</i>

4 ^e trimestre	L 139 à L 151	P 85 – P 86		
1903				
1 ^{er} trimestre <i>11/01 Profession</i>	L 152			
2 ^e trimestre	L 153 à L 159 L 160 à L 168	P 87		NI 14
3 ^e trimestre	L 169 à L 180			
4 ^e trimestre	L 181 à L 188	P 88		
1904				
1 ^{er} trimestre	L 189 à L 197			
2 ^{ème} trimestre	L 197 bis à L 203	P 89		
3 ^{ème} trimestre	L 204 à L 211			
4 ^{ème} trimestre	L 212 à L 216	P 90 – P 91		21/11=NI 15
1905				
janvier	L 217 à L 223	P 92		
février				
mars	L 224 – L 225			
avril	L 226 à L 228			
mai	L 229			
juin	L 230 à L 232			
juillet	L 233 – L 234	P 93 – P 94		
août	L 235 à L 242	P 95	L 253 – L 254 entre août 1905 et mars 1906	NI 16
septembre	L 243			
octobre	L 244 – L 245			
novembre	L 246 à L 250			
décembre	L 251 – L 252 L 256	P 96	L 255entre décembre 1905 et mars 1906	
1906				
janvier	L 257 à L 264			
février				
<i>Avant la fin mars, Elisabeth entre à l'infirmierie.</i>				
mars	L 265			
avril	L 266 à L 270	P 97		
mai	L 271 à L 273			
juin	L 274 à L 280 L 283 à L 291 L 281 – L 282 (printemps)	P 98 à P 101		
juillet	L 292 à L 301	P 102 à P 106		NI 17
août	L 302 à L 308	P 107 à P 109 P 110 (août / oct.) P 111 – P 117 (sept. / oct.)	CF – DR	
septembre	L 309 à L 319	P 112 à P 116 P 118 P 119 à P 123	GV	
octobre	L 320 à L 339		LA	
novembre	L 340 à L 342			

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

AA.	VV. ouvrage rassemblant des “auteurs variés” (collectif).
ACD	<i>Archives du Carmel de Dijon.</i>
CF	<i>Le Ciel dans la foi</i> , Traité spirituel I.
Circ	<i>Circulaire nécrologique d’Élisabeth de la Trinité</i> (1906).
CS	<i>Cantique spirituel</i> de Jean de la Croix.
DR	<i>Dernière retraite</i> , Traité spirituel III.
DS	<i>Dictionnaire de spiritualité</i> , Paris, Beauchesne.
EP	<i>Enquête Philipon.</i>
EVE	<i>Élisabeth de la Trinité vue et entendue par les témoins</i> (à paraître aux éd. du Cerf, 2006).
GE	section concernant Mère Germaine dans EVE.
GV	<i>La grandeur de notre vocation</i> , Traité spirituel III.
GS	<i>Gaudium et spes</i> (Vatican II).
IMA	<i>Il m’a aimé</i> , de Conrad De Meester (à paraître aux éd. Presses de la Renaissance, 2006).
J	<i>Journal.</i>
L	<i>Lettres.</i>
LA	<i>Laisse-toi aimer</i> , traité spirituel IV.
LD	<i>Lettres diverses</i> dans EVE.
LG	<i>Lumen gentium</i> (Vatican II).
LT	<i>Lettres</i> de Thérèse de Lisieux.
MT	section concernant <i>Marie de la Trinité</i> dans EVE.
NI	<i>Notes intimes.</i>
NO	<i>Nuit obscure</i> de Jean de la Croix.
P	<i>Poésies.</i>
PA	<i>Procès apostolique.</i>
PAT	<i>Élisabeth de la Trinité, Paroles, annotations personnelles et premiers témoins oculaires.</i>
PN	<i>Poésies</i> de Thérèse de Lisieux.
PO	<i>Procès de l’Ordinaire.</i>
PGLH	<i>Présentation générale de la liturgie des Heures.</i>
Pri	<i>Prières</i> de Thérèse de Lisieux.
OC	<i>Élisabeth de la Trinité, Œuvres complètes, Édition critique</i> réalisé par Conrad De Meester, Paris, éd. du Cerf (un seul volume), (1991) 2003.
RB	<i>Récit biographique</i> , dans EVE.
Ru	<i>Rusbrock l’Admirable</i> (Œuvres choisies), Paris, Perrin, 1902.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'hymne du silence...,

Jacques Hospied, prêtre, Tournai

Élisabeth ou l'envahie des Trois. Sa dévotion pour la Trinité,

Jean-Philippe Houdret, ocd, Toulouse

Le Mystère trinitaire dans les écrits d'Élisabeth de la Trinité,

J.-P. Houdret, ocd, Toulouse

Le témoignage de la louange et l'expérience de l'inhabitation trinitaire dans la Dernière Retraite,

Claude Sarrasin, prêtre, Institut Notre-Dame de Vie, Venasque

Sens du salut de Dieu et mystère de la souffrance à la lumière d'Élisabeth de la Trinité,

Antonio-Maria Sicari, ocd, Trente

“Avec Jésus-Christ, je suis clouée à la Croix”. Élisabeth de la Trinité et sa christologie en une chair de femme,

Virginia Azcuy, Buenos-Aires

La transformation dans le Christ crucifié chez Élisabeth.

Mystique sponsale et ascèse du détachement,

Sr Marie du Christ, ocd, Flavignerot-Dijon

La Vierge Marie dans la vie spirituelle d'Élisabeth,

Dominique Poirot, ocd, Paris

L'originalité chrétienne de l'expérience mystique chez Élisabeth de la Trinité,

Jean Clapier, ocd, Montpellier

III

Rayonnement pastoral

La dimension liturgique de la spiritualité d'Élisabeth de la Trinité,

Jesus Castellano, ocd, Rome

Demeurez dans mon amour. L'oraison: une vie dans la prière,
Benoît-Daniel Langlois, ocd, Avon

La vocation de la carmélite selon Élisabeth de la Trinité,
Sr Claire-Marie, ocd, Flavignerot-Dijon

Élisabeth Catez : une vraie musicienne !,
Pierre Barthez, prêtre, Toulouse

Le ministère sacerdotal dans la lumière de l'expérience
spirituelle d'Élisabeth de la Trinité,
Pierre de Cointet, prêtre, Institut Notre-Dame de Vie, Venasque

Élisabeth et les jeunes,
Dominique Garnier, prêtre, Fontaine-lès-Dijon

La bienheureuse Élisabeth de la Trinité et sa présence dans la
vie des laïcs,
Monica Benetti, Buenos-Aires

“Je vais à la Lumière, à la Vie, à l'Amour”,
François Girard, Institut Notre-Dame de Vie, prêtre, Venasque

IV Postérité

Élisabeth de la Trinité, 1906-2006) : un siècle d'écritures,
d'éditions et de commentaires. Quelques annotations,
C. De Meester, ocd, Gent

L'influence d'Élisabeth sur la spiritualité du XX^e siècle,
Luigi Borriello, ocd, Rome

Un chartreux, lecteur d'Élisabeth de la Trinité : Dom Augustin
Guillerand,

Nathalie Nabert, Paris

Théologie et sainteté, Hans Urs von Balthasar et Élisabeth de la Trinité,

Gilbert Narcisse, op, Bordeaux

La présence d'Élisabeth de la Trinité dans la vie du Cardinal Albert Decourtray,

Sr Marie-Michelle, ocd, Flavignerot-Dijon

Pour être informé des publications des Éditions du Carmel et recevoir notre catalogue, envoyez vos coordonnées à :

Éditions du Carmel
33 avenue Jean Rieux
31500 Toulouse

Ou consultez notre site internet : www.editionsducarmel.com